

40 PAGES



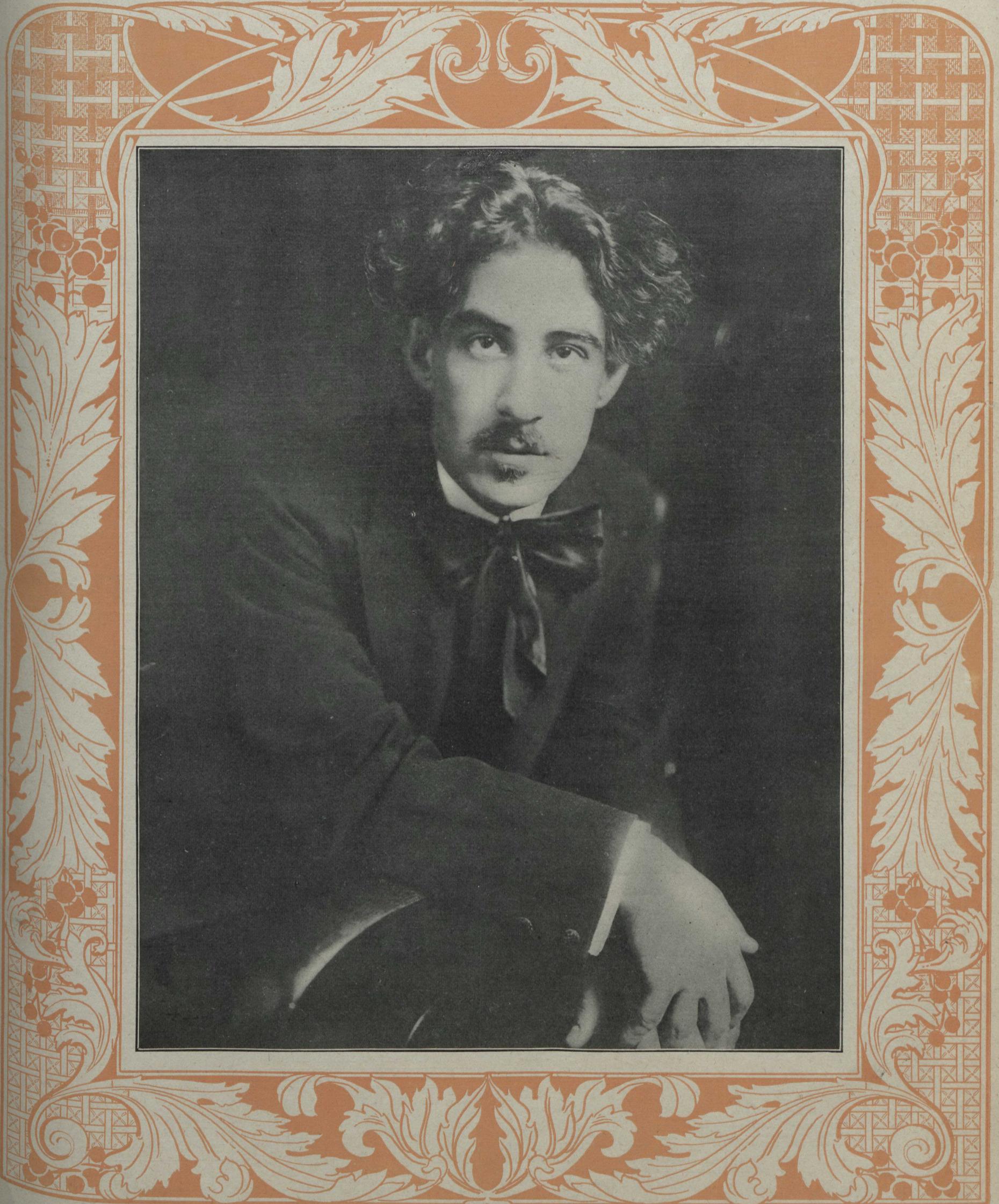
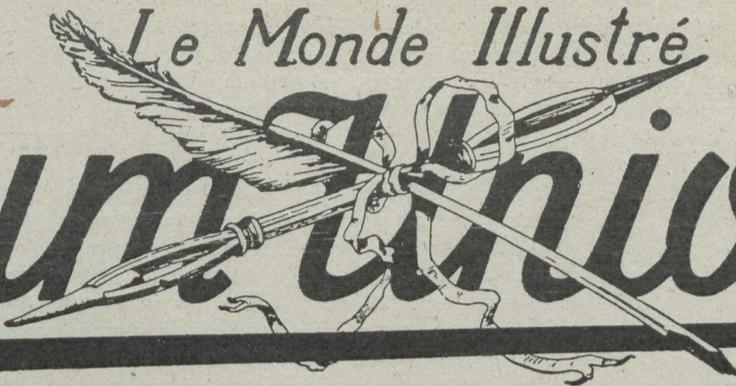
de bonne lecture EQUIVALENT A

120 PAGES

d'un Magazine in-octavo DE 15c. 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

# Album Universel



Alfred Laliberté,

PIANISTE-VIRTUOSE CANADIEN-FRANÇAIS

D'après photographie de Giroux, de Montréal



AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèque à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

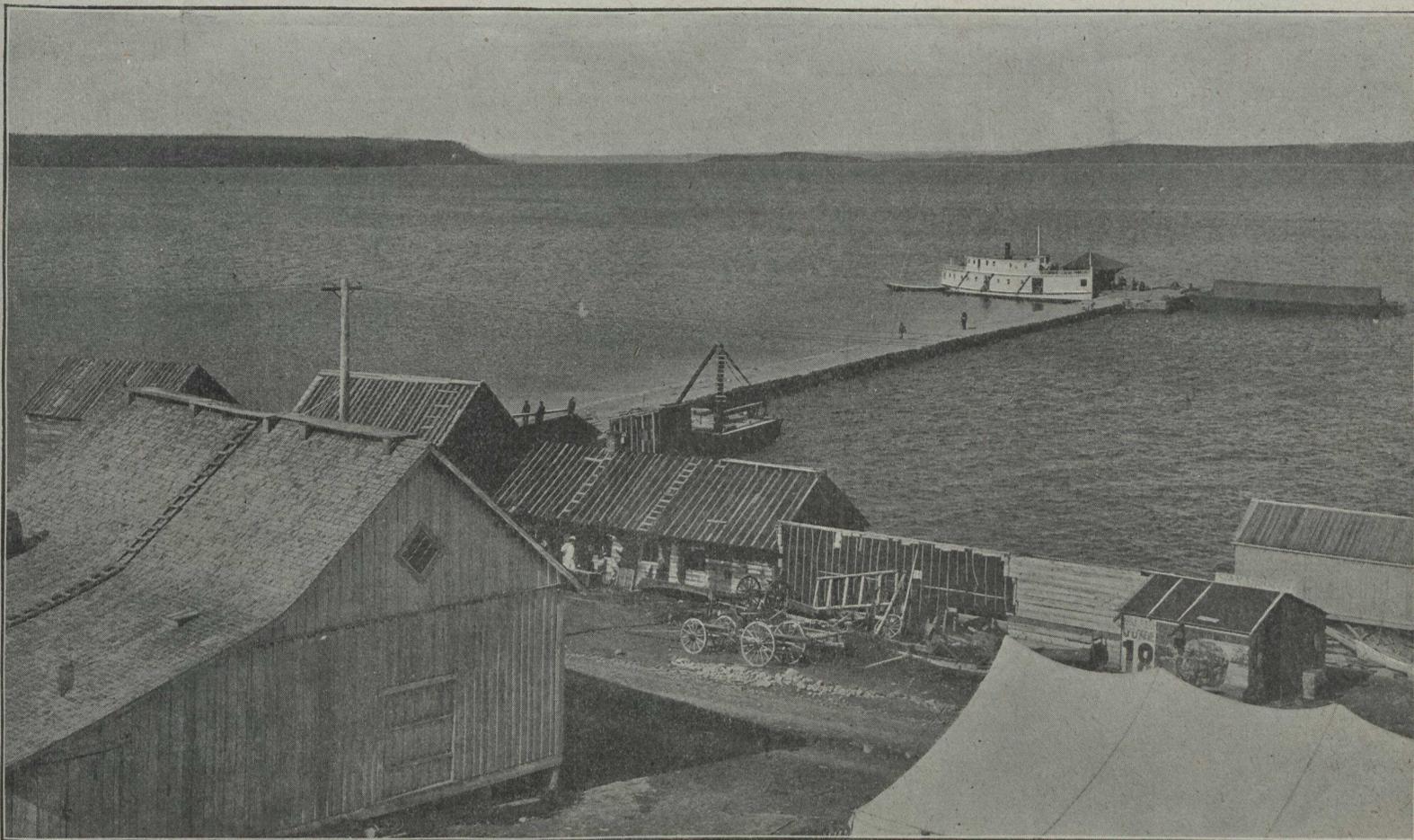
PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

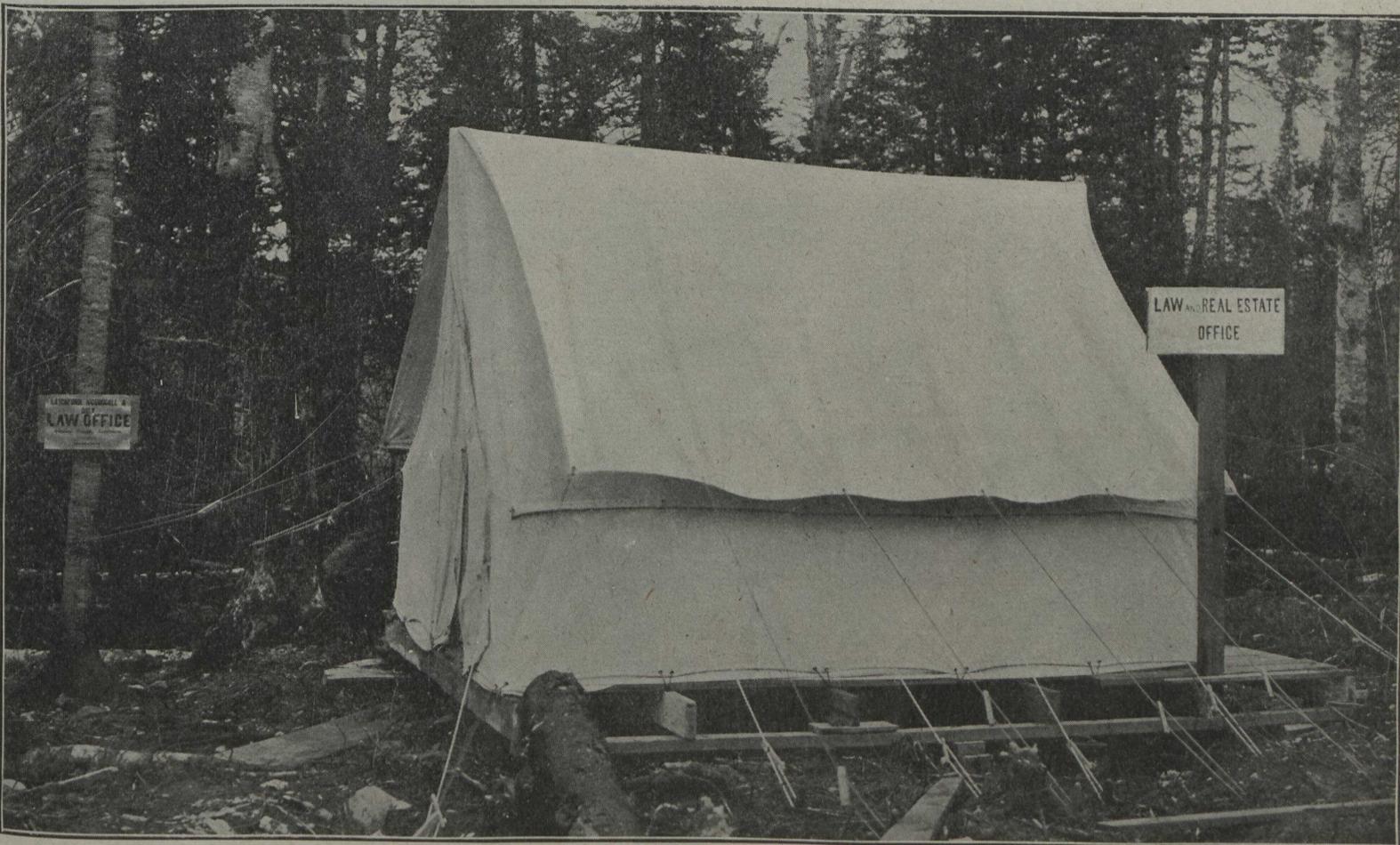
Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE

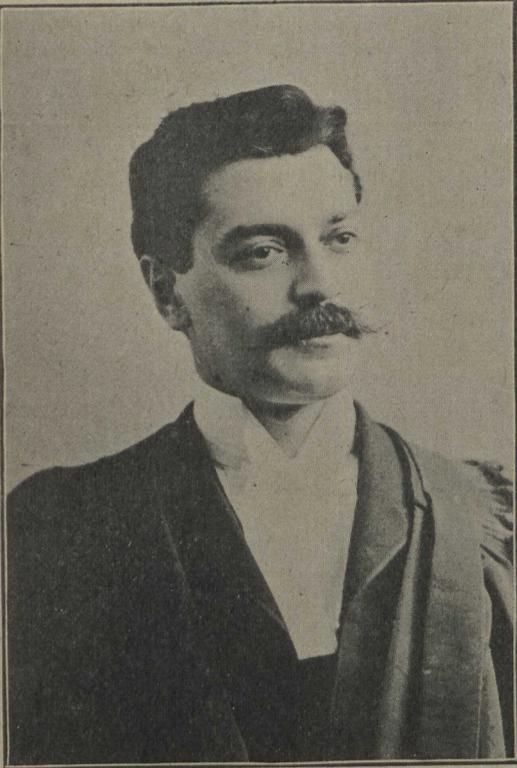


Le lac Temiskamingue vu de Haileybury.—Ligne du G. T. R.

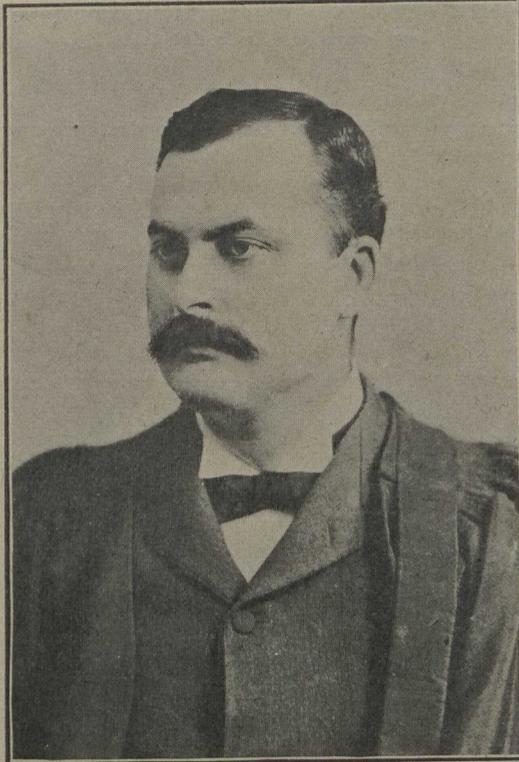


Un bureau temporaire où se font les transactions des mineurs. District de Cobalt, Ontario.—Ligne du G. T. R.

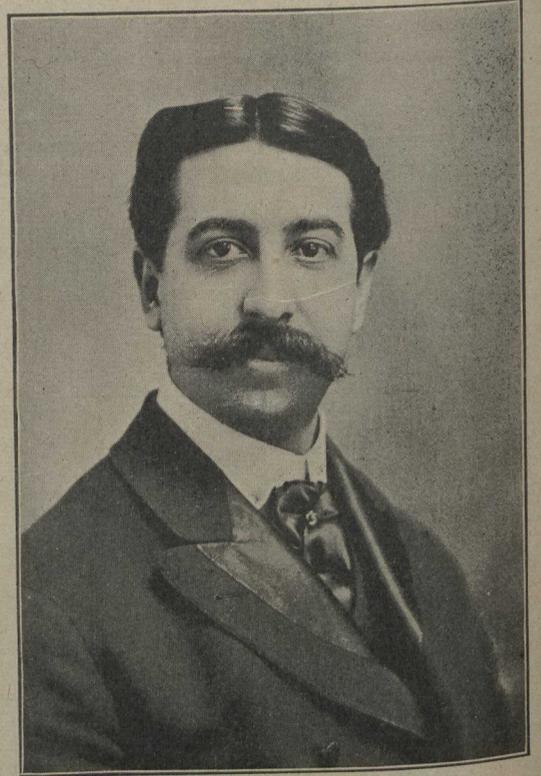
# NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



Me L. T. Maréchal, C. R., avocat de Montréal, qui a brillamment défendu la cause des grévistes à l'enquête tenue à Buckingham, P. Q., à la suite des meurtres commis durant les troubles survenus entre la Cie MacLaren et ses ouvriers.



Me Honoré Gervais, C. R., député au parlement fédéral par le quartier St Jacques de Montréal; professeur à l'Université Laval (faculté de droit); éminent politicien et juriconsulte canadien-français, qui s'occupe activement de la formation d'un corps consulaire canadien, dont la mission serait de développer nos relations commerciales avec l'étranger.



Me Charlemagne Rodier, avocat de Montréal, qui a brillamment défendu la cause des grévistes à l'enquête tenue à Buckingham, P. Q., à la suite des meurtres commis durant les troubles survenus entre la Cie MacLaren et ses ouvriers.



En France — Dernière innovation en locomotion, aperçue récemment au Bois de Boulogne, près Paris.



En France — A Paris, la visite du lord-maire de Londres. La foule attendant sur les boulevards l'arrivée du premier magistrat de la métropole britannique.



En France — Les pompiers parisiens manoeuvrant devant le lord-maire de Londres, sur une place dont le public a été écarté.



En France — Autre manoeuvre des sapeurs-pompiers de Paris, exécutée devant le lord-maire de Londres.



En France — Prince Javannais et son épouse, actuellement de passage à Paris. Nos lecteurs apprécieront l'exotisme du costume de ces potentats orientaux.

Sommaire du No 1177 du 17 novembre 1906.

Hors texte: Le Canada pittoresque; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — Commission exécutive, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelles canadiennes inédites: La statuette, par Mlle Marie Le Franc — Le chien et le mendiant, par Henri Roulland — Les moustiques de l'île d'Anticosti, par Paul Combes — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: **Le Chien d'Or** — Colomba — 3 pages humoristiques — La cuisine de Madame — Conte de fée: La chatte blanche — Une page d'histoire contemporaine inédite, par l'abbé Serpaggi — Concours de labour — A travers le Canada — Nos gardes-malades, par Jeanne — De ci de là — Etude sociale inédite: Dieu et le matérialiste, par feu A. Thomas — Poésies, variétés, etc.

**Musique:**Chant: **La rose du lac**, mélodie par H. de Fontenailles.

## Choses d'Europe

**En Angleterre**

La politique des délégués anglais à la conférence internationale de Berlin, tenue pour discuter la question de la télégraphie sans fils, est loin d'avoir contenté tout le monde. On les accuse d'avoir compromis la situation qu'occupait la Grande-Bretagne arrivée à la tête de toutes les nations, tant sous le rapport de l'étendue de son système que de l'excellence des postes où elle avait établi ses stations navales.

Il est difficile de se rendre compte du bien fondé de ces accusations qui seraient dictées, disent les défenseurs des délégués, par les partisans intéressés dans les privilèges de la Cie Marconi.

Les rapports sont encore incomplets et on ne peut se former une opinion satisfaisante sur la matière qui est considérée comme des plus importantes par la marine anglaise.

Le point le plus discuté repose sur les réserves de la Grande-Bretagne, quant à la clause 3<sup>ème</sup>, par lesquelles le gouvernement entend soustraire telles stations, qu'il désignera, autres que les stations navales ou militaires, de l'opération de la convention générale d'intercommunication obligatoire.

Ces réserves ont été vigoureusement défendues par les délégués anglais tout d'abord, mais elles furent plus tard adoucies, dit-on, par des assurances particulières et privées, contre lesquelles les partisans de la Cie Marconi en Angleterre protestent vivement allant jusqu'à prédir un procès entre le Gouvernement anglais et cette dernière.

Le correspondant de Berlin, du "Times" défend l'à-propos des concessions anglaises et soutient que cette libéralité sera bien récompensée en temps de guerre par la familiarité que les opérateurs anglais auront acquise avec les divers systèmes en usage et que le contrôle du Gouvernement de toutes les stations sur le territoire anglais assurera à la Grande-Bretagne une immense prépondérance dans le domaine de la télégraphie sans fils.

La Grande-Bretagne a été le principal adversaire de la proposition des Etats-Unis de rendre obligatoire l'intercommunication entre vaisseau et vaisseau, qui a été adoptée contre elle grâce à l'appui de l'Allemagne et des petites nations de l'Europe et de l'Amérique du Sud.

"Le Canada", dit un journaliste anglais dans l'"Evening Post" de N.-Y., à propos de cette grosse discussion internationale, "possède un vaste système Marconi, dans le golfe Saint-Laurent, et il se plaint qu'il n'a pas été représenté par ses propres délégués à la conférence."

\* \* \*

Au dernier moment, nous voyons que le traité international dit du Radio-Telegraph, qui est basé sur le principe d'intercommunication obligatoire entre les systèmes de télégraphie sans fils, a été signé par toutes les parties intéressées.

**En France**

Le changement du gouvernement Sarrien en gouvernement Clémenceau n'a pas marché tout seul. M. Clémenceau n'était pas l'unique appelé à la succession Sarrien. Il fut très fortement question de M. Léon Bourgeois. M. Fallières fut sur le point de l'appeler le premier. Mais le ministre des affaires étrangères se montra très hésitant et plutôt disposé, dès les débuts de la crise, à suivre son chef M. Sarrien. "Nous nous en irons ensemble", aurait-il dit à ce dernier.

Les ministres modérés MM. Poincaré, Leygues, Etienne se sont retirés pour ne pas embarrasser le nouveau Premier qui, d'ailleurs, ne se serait pas gêné plus que d'habitude et aurait fait comme il a fait en plaçant à ses côtés dans le cabinet, des radicaux avancés comme MM. Pichon, Caillaux, Viviani.

Il a fallu quelque temps pour mettre le nouvel orchestre d'accord, mais enfin, au nom des grands principes à sauvegarder et de l'humanitarisme libéral et libérant à propager, on a réussi à former un ministère Clémenceau. Gumbetta, Waldeck-Rousseau, Clémenceau, c'est la trinité des Grands Ministères de la Troisième. Reste à savoir si le dernier venu fera mieux que ses deux prédécesseurs. C'est fort douteux.

\* \* \*

Le nouveau cabinet, après plusieurs délibérations et beaucoup de tâtonnements, a réussi à s'entendre sur une formule qui définit sa politique et cristallise — pour employer le dernier mot à la mode — la pensée ministérielle à l'endroit de la mise à exécution de la loi de séparation: l'Etat, les délais écoulés pour la formation des Cultuelles, déclarera désaffectés les églises, chapelles et séminaires pour se les attribuer à lui-même, aux départements, aux cantons ou aux communes, suivant le cas, confisquant ainsi pour 800,000,000 de francs de propriété aux catholiques et mettant ceux-ci dans l'obligation de se pourvoir, à nouveau, de tous les objets du culte. On ne veut pas profiter, dirait M. Briand, de notre loi si large de la Séparation, eh bien! tant mieux pour l'Etat, tant pis pour l'Eglise. L'Etat, déchargé de tous les frais concordataires va hériter de milliards qui iront rejoindre ceux des communautés religieuses! Et les bonnes razzias de cléricaileries que les officiels se promettent tout en faisant miroiter aux yeux des fidèles de la Nouvelle Loi des parts de gâteaux succulents, qui mettent déjà l'eau à la bouche de tous ces héritiers de l'Eglise dépouillée!

Mais que de déceptions se préparent les uns et les autres! Que reviendrait-il à chacun des détresseurs, si, de fait, les églises allaient échoir à l'Etat, aux cantons, aux communes!

\* \* \*

Mais la Nouvelle Loi, qui est peut-être le dernier testament — non sans codiciles — de la Troisième, aura toujours eu du bon. Elle aura réveillé le sentiment religieux dans l'âme d'une foule de radicaux-socialistes-collectivistes, incroyants de tous calibres par conviction, ignorance, mais plutôt par calcul politique ou d'affaires. Imagine-t-on que nombre de non pratiquants qui ont passé leur vie à blasphémer Dieu, à se moquer de ses commandements et de ceux de son Eglise, se sont mis en tête d'établir des associations cultuelles! Leur propre bien et le mal des catholiques, voilà ce que veulent ces bons apôtres de la Nouvelle Loi.

C'est à Auch que se produit ce zèle inespéré pour la rénovation religieuse et il y revêt de telles formes qu'on se demande si la France officielle tout entière, athée et persécutrice, n'a pas d'ores et déjà trouvé son chemin de Damas.

Voyons en effet. Le conseil municipal de la ville d'Auch vient de se constituer en association cultuelle, et a décidé que, dorénavant, dans les quatre anciennes paroisses concordataires de la commune d'Auch, l'exercice du culte catholique serait assuré par les soins de ses conseillers municipaux.

Est-ce à dire que ce sont les conseillers municipaux eux-mêmes qui donneront l'absolution, célébreront les messes et administreront les sacrements?

Non — mais alors comment la municipalité va-t-elle recruter ses desservants?

Les sentiments anticléricaux de la municipalité d'Auch sont notoires, et il est hors de doute que le fait de fréquenter les offices était auprès d'elle la pire des recommandations.

Lorsqu'un candidat se présentait pour briguer une fonction municipale quelconque, à la voirie urbaine, dans les bureaux de la mairie, ou dans les octrois, le premier point était que

ni lui ni les siens ne missent et n'eussent jamais mis les pieds à l'église.

C'est pourquoi on se demande où la municipalité d'Auch ira chercher des libres-penseurs chargés de dire la messe, et s'il ne lui sera pas difficile de placer, à la tête de ses quatre paroisses, pour y assurer l'exercice du culte catholique, des desservants selon son coeur, — des prêtres catholiques qui n'auraient pas été baptisés:...

Qu'importe! On aura toujours fait son gros possible pour mettre la main sur les églises, en tirer un certain bénéfice et ça durera ce que ça pourra. Qui donc a dit que le Français manquait de sens pratique? Ça n'est toujours pas celui de la bonne ville d'Auch.

\* \* \*

Les évêques irlandais ont, à leur tour, adressé une lettre de sympathie, de haute et entière approbation, au clergé de France. Voici le texte de ce précieux document qui fait bien suite aux communications des évêchés américains: Collège de Saint-Patrice, Maynooth, Irlande.

Votre Eminence,

L'amitié chaleureuse qui a toujours uni les catholiques d'Irlande à leurs frères de France et les faveurs signalées dont nous avons souvent bénéficié de la part de la grande et généreuse nation française, nous font un devoir spécial de partager vos soins et vos douleurs comme vous avez partagé les nôtres aux jours de nos luttes pour la foi de Jésus-Christ.

Nous profitons donc de notre réunion annuelle pour offrir à Votre Eminence, au vénérable évêché de France, au clergé et au peuple catholique de votre pays, l'expression de nos profondes et très fraternelles sympathies au milieu des épreuves pénibles que vous traversez aujourd'hui.

De même que les catholiques du monde entier, nous nous réjouissons de l'attitude ferme et digne que vous maintenez en présence des dangers qui vous menacent. Votre esprit d'unité et de foi, votre fidélité admirable aux plus glorieuses traditions de la France, votre confiance si complète et si frappante dans la direction et les conseils de l'auguste Pontife dont c'est le devoir de veiller aux intérêts suprêmes de l'Eglise, sont pour nous l'objet d'une juste admiration et ne nous laissent aucun doute sur l'issue d'un conflit que vous ne pouviez pas éviter.

Nous avons la profonde conviction que la foi de la France catholique sortira plus forte et plus pure des épreuves auxquelles elle est actuellement soumise, et que l'Eglise de saint Louis, loin d'hésiter, acquerra de nouvelles forces pour remplir sa glorieuse et digne mission.

Avec les sentiments de la plus profonde vénération, nous sommes les serviteurs en Jésus-Christ les plus fidèles et les plus dévoués de Votre Eminence.

Au nom de tous les archevêques et évêques d'Irlande: Michel, cardinal; Logue, archevêque d'Armagh; Richard, évêque de Waterford et Lismore; Henri, évêque de Down et Connor.

**En Espagne**

Le parti libéral qui est au pouvoir, semble bien décidé à presser l'adoption d'une loi sur les associations religieuses, assez semblable, dans les grandes lignes à celle de la France. Mais il y a loin de l'esprit dans lequel sera rédigée et appliquée cette législation à l'esprit de persécution qui a présidé à la mise à exécution de la loi française.

On légifèrera bien sur les associations religieuses en Espagne, comme on fait partout, mais pour les réglementer non pour les supprimer, pour délimiter leurs droits civils, leurs devoirs, leurs privilèges, non pour leur enlever toute existence légale.

Le Roi Alphonse XIII est d'accord sur ce point avec ses ministres, car il est un roi constitutionnel qui règne mais ne gouverne pas.

Il est aussi question de reviser le concordat de 1852, mais en respectant les prescriptions du protocole, et en se servant de tous les moyens qu'une diplomatie autorisée de part et d'autre, peut employer pour arriver à une entente amicale, à un "modus vivendi", qui soit acceptable aux deux parties intéressées.

Certes on aurait bien tort de chercher des traits de ressemblance parfaite entre les projets des gouvernants espagnols, tout radicaux qu'ils sont, et les entreprises sectaires du "Bloc" contre l'Eglise de France.

NEMO.

## COMMISSION EXECUTIVE

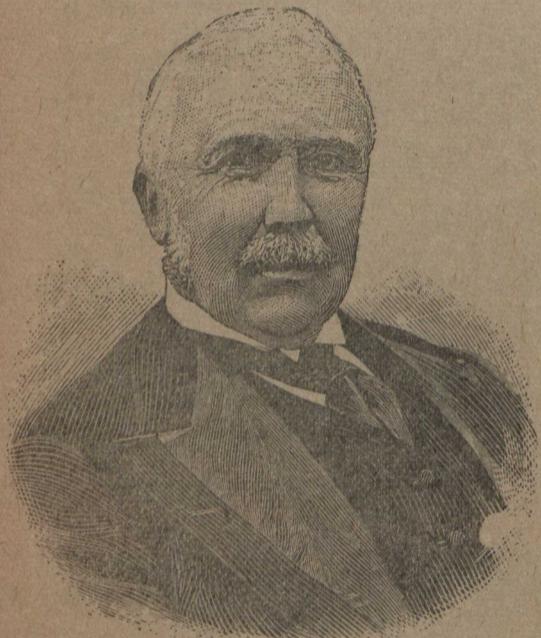
Nous avons, ici même, au cours de plusieurs articles, insisté avec autant de force que possible, sur la nécessité urgente d'une commission exécutive qui serait chargée de l'exécution des lois, règlements et travaux de la Cité. Nous l'avons fait sans parti pris et avec tous les ménagements que méritent les personnes mêmes qui composent le conseil municipal de Montréal. Nous n'avons aucune raison de diminuer ni leur rôle, ni leur caractère public, ni leurs capacités. Au fait, le conseil actuel vaut bien, sous tous les rapports, ceux qui l'ont précédé.

Mais nous avons cru devoir, nous inspirant de l'expérience des grands corps municipaux qui entreprennent la tâche d'administrer quand ils devraient strictement se borner à délibérer, à légiférer et à réglementer, nous inspirant aussi du spectacle navrant d'un gâchis administratif comme il s'en est rarement vu, nous avons cru devoir dénoncer, disons-nous, le système qui préside aux affaires de Montréal.

Les 40 messieurs de l'Hôtel de Ville, gens fort estimables sans doute, chacun en son particulier, sont les moins qualifiés du monde, pris en corps ou répartis en commissions ou comités, à faire exécuter nos règlements et, en général, à gérer nos affaires. Non seulement ils ne le peuvent pas, mais encore empêchent-ils par leur intervention auprès des chefs de départements, par l'exercice d'un patronage excessif, odieux, parce que ruineux pour les contribuables, tout effort sérieux, tout esprit de suite, dans le sens d'une saine et efficace administration.

Le résultat désastreux où en est arrivée une gestion civique par un parlement municipal, où en fin de compte, tout le monde est maître, quand l'échevin va de la salle des délibérations générales à la chambre des commissions, crève les yeux, demande impérieusement à être supprimé sans retard.

Il est aussi absurde de vouloir administrer Montréal avec 40 échevins dont chacun n'a qu'à lever le doigt pour empêcher, au comité, un travail d'intérêt public d'être exécuté, qu'au Parlement de Québec, de mettre ses lois en opération.



SIR HENRY CAMPBELL-BANNERMAN  
premier ministre d'Angleterre, que préoccupe fort le *bill* de l'éducation.

Voilà une vérité qui est en train de pénétrer dans l'opinion publique et, déjà, nos plus hautes autorités municipales, comme entr'autres M. Laporte, ancien maire, et la plupart des échevins actuels, l'ont reconnue. Le Board of Trade, la Chambre de Commerce et l'Association immobilière viennent de se ranger à cet avis. Sous une forme ou sous une autre, ils demandent la création d'un Bureau exécutif qui sera chargé de voir à l'application de nos lois municipales, ou règlements et à l'exécution de nos travaux publics.

Tous les journaux importants de la Cité sont aussi favorables à cette création et nous ne voyons pas qu'il soit possible d'ajourner davantage cette réforme capitale si, enfin, Montréal doit voir de meilleurs jours et les contribuables, déjà lourdement taxés, en avoir pour leur argent.

Le comité chargé de préparer la législation municipale de la prochaine session, ne peut éviter d'y introduire les clauses nécessaires à la création de ce Bureau exécutif et technique, s'il n'entend pas se moquer du public de Montréal.

Et nous ne serions pas surpris que le Parlement de Québec, plus désintéressé qu'on le dit et



Le PRINCE FERDINAND de Bulgarie  
qui compte visiter prochainement l'Amérique.

moins aveugle que semblent le croire certains échevins préjugés à son endroit, n'exige, comme condition *si ne quâ non* que les projets de lois soient soumis préalablement à cette innovation.

Pourquoi donnerait-on de nouveaux pouvoirs d'emprunt ou de taxation à la Cité de Montréal, si l'administration de la cité de Montréal n'est pas organisée de façon que ses revenus, énormes après tout puisqu'ils dépassent \$4,000,000, soient économiquement, honnêtement et intelligemment employés.

Les citoyens de Montréal, n'ayant pas d'autre rôle que celui de contribuables et de spectateurs désarmés de l'état hideux de leur ville, des travaux de voirie toujours à recommencer et aussi mal restaurés, raccommodés, rapiécés, disons, qu'ils ont été originellement mal conçus, mal dirigés et mal exécutés, ne demandent pas d'accroissement de revenus si l'administration civique doit s'en tenir aux mêmes méthodes, aux mêmes errements.

C'est donc par la création d'un Bureau exécutif que l'on devrait, il nous semble, commencer à Montréal comme à Québec. Une fois d'accord sur ce point essentiel, tout marchera pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais le public exige que le conseil de Montréal supprime ses fonctions exécutives, telles qu'il les entend et les exerce aujourd'hui.

Les tenants, quand même, du patronage ne l'entendent pas ainsi et trop de nos échevins se trouveraient diminués et gênés si la loi venait à leur supprimer cet appendice administratif qu'ils croient indispensable à leur popularité, mais qu'ils nous en croient, s'ils venaient à triompher encore une fois du sentiment général, peut-être Monsieur Tout le Monde demandera-t-il qu'on supprime tout le corps représentatif municipal et que notre administration soit confiée à un Bureau de trois ou cinq personnes élu par le peuple ou nommé par la Couronne. C'est ainsi qu'il en est en certaines cités où les choses ne vont pas plus mal pour cela.

Le principe du Bureau exécutif étant admis, il resterait à examiner le mode de sa nomination et l'étendue de ses fonctions.

*E. Hautel*

## PROPOS DE MONTREALAIS

Si tant de modestie n'était pas dans notre famille des Jean de Montréal, plus d'un aurait crevé d'orgueil. Et par la faute de ces loustics de notre Parlement municipal!

L'autre jour c'était Monsieur Noé Leclair qui nous empruntait la découverte du macadam ignoré du Président même de la voirie, M. Larivière, que hante, trop complaisamment le macadam à base de bitume. Maintenant c'est M. Dagenais qui en tient à la moitié de la suppression totale des 40 immortels que l'un de nous proposait, du corps municipal. Quand je dis suppression, j'entends suppression administrative, et non autre, il va sans dire.

Nous aurions donc obtenu un gain net, ou à peu près, de 50 pour cent, de notre proposition, puisque nous voulions supprimer le corps tout entier.

C'est déjà bien quelque chose et nous nous sentons tranquillement gonfler d'aise et d'orgueil à ce suffrage de notre hygiénique échevin.

Va-t-il remporter son point et verrons-nous de nos yeux, de petits vieux, déjà, cette diminution de personne dans le corps municipal? J'en doute. "Johannes dubitat", et pour plus d'une valable raison.

Vingt immortels au lieu de 40! Non, ça n'est pas possible, et que deviendraient les supprimés? Ombres errantes de par des rues déshonorées, remords ineffaçables, ces 20 amputés devraient se résoudre à voir comme nous, à parler de notre ton, à entendre des mêmes oreilles que le commun des humains et à sentir d'un nez non échevinal les mêmes odeurs de Montréal que tout le monde. De contrôleurs du fisc et de l'impôt, ils tomberaient au rôle vulgaire, peu rémunérateur et nullement envié, de simples payeurs de contributions sans exemption ni diminution; d'écorcheurs respectés ils passeraient écorchés sans nulle compensation. Encore une fois, cela ne s'est pas vu et ne se verra pas à moins que reviennent les temps héroïques racontés par de légendaires histoires à nous faire dormir debout.

On a vu élargir les portes des assemblées populaires, les rétrécir, jamais, monter le nombre des représentants, le baisser, je ne me le rappelle pas.

Monsieur Dagenais a-t-il pensé à la gravité de sa démarche? ou a-t-il voulu jeter à l'eau son collègue de quartier et s'attribuer ainsi tous les carrés de pavages et tous les bouts de trottoir de par chez lui? Craint-il, dans une secousse de civisme, qu'on s'en prenne à tout le corps et veuille en sauver la moitié en jetant du lest à la mer?

Que de suppositions vous font monter à la tête un dessein aussi étrange, aussi imprévu! Qu'en pensent les collègues du docteur, à part le leader du conseil, M. Payette, qui se range à l'avis de l'amputation! "Il y aurait assez de vingt échevins," aurait-il dit; il y a trop d'échevins au conseil et "la bonne administration des affaires publiques" "en est paralysée".

Voilà qui va fort bien! n'est-ce pas, et flatte davantage la vanité de la gent des Jean.



Le célèbre romancier et dramaturge italien G. D'ANNUNZIO,  
dont le dernier drame a été sifflé à Milan, lors  
de sa première représentation.

Mais entendons-nous: si MM. Payette et Dagenais veulent de l'amputation pour grossir le morceau d'un chacun échevin restant et mieux tenir le patronage, ils font fausse route.

Un parlement de 40 n'est pas trop replet pour les effets de langue et de pugilat, suivant les besoins de toute délibération populaire, mais il l'est et de beaucoup trop, s'il s'agit de la gestion de nos affaires. J'aime mieux un amphithéâtre agrandi qu'un hémicycle rétréci où ne se mesurent que vingt lutteurs.

Montréal est menacé tout simplement dans son unique maison de joie, de sport et de concours de ruine-babines.

Nous protestons de toutes nos énergies et nous demandons qu'on s'explique sans attermoierement.

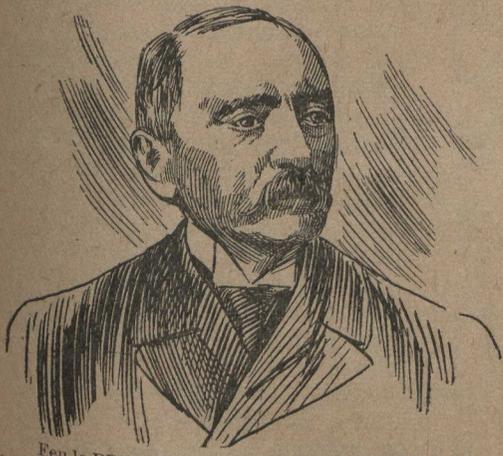
Est-ce une amputation toute simple que l'on propose ou une amputation avec l'addition d'un appendice sous forme de Bureau technique! Ceci réunirait tous les suffrages et le docteur comme le leader seraient sûrs de l'immortalité, en marbre ou en bronze, mais surtout es-coeurs des contribuables de Montréal.

JEAN LE SOUHAITE

## ECHOS D'AMÉRIQUE

## Aux États-Unis

—Il n'y a pas à se le dissimuler, les États-Unis, grâce à la générosité de leurs milliardaires, acquièrent sans cesse des trésors artistiques de toutes natures. On se souvient, par exemple, et nous le disons pour prouver que les yankees ne reculent devant rien lorsqu'ils veulent satisfaire un caprice, on se souvient du défilé qui survint il y a quelques années entre l'Italie et nos voisins. Il s'agissait de l'achat d'une des plus belles oeuvres de l'architecture italienne, oeuvre dont un Américain voulait faire transporter les matériaux dans sa patrie, où il entendait les rassembler fidèlement de nouveau près de sa villa, en New-Jersey. L'Italie mit le holà à cette vente, consentie par un marquis décaqué en faveur d'un charcutier prodigue, et l'Italie eût raison, parce qu'elle sait que le jour où ses chefs-d'oeuvre auront émigré, (comme le font du reste trop de ses fils), l'étranger ne visitera guère plus la classique péninsule. Il n'empêche que, toutes les fois qu'ils le peuvent, les neveux de l'oncle Sam continuent à accaparer les richesses artistiques du Vieux monde. Bronzes, marbres, tableaux, eaux-fortes, bibelots merveilleux, manuscrits précieux, affluent à New-York et dans les grandes villes de l'Union. Pas plus tard que ces jours derniers, J. Pierpont Morgan, au coût de \$20,000 de droits de douane, y faisait entrer huit cents pages, de tout premier choix, des manuscrits du célèbre poète écossais Robert Burns; celui-là même qui remit à la mode l'"Halloween", fête que nos concitoyens anglais commémorent joyeusement tous les 31 octobre



Le PRINCE CLOVIS DE HOHENLOHE  
"l'oncle Clovis", comme l'appelait Guillaume II. Les mémoires du Chancelier de Hohenlohe actuellement publiés sans l'assentiment du Kaiser, causent une profonde sensation dans le monde diplomatique.

au soir. Notons que J. P. Morgan a payé \$200,000 les autographes de Burns, qui, mort à 37 ans, n'en demeure pas moins une des gloires littéraires les plus pures du Royaume-Uni, tant ses "Chansons populaires d'Écosse" ont couru le monde.

Aux États-Unis, la générosité des rois de quelque chose ne semble pas avoir de bornes. Pour sa seule part, M. Morgan aurait, dit-on, déjà acheté en Europe environ \$15,000,000 d'objets d'arts qu'il se propose d'offrir au "Metropolitan Museum of Arts" de New-York. Seuls les énormes droits de douane qu'il devrait payer pour entrer de tels trésors dans son pays, l'empêchent encore de mettre son projet à exécution, et de donner de la besogne (ô combien intéressante!) aux conservateurs du musée sus-nommé.

Est-ce un bien, est-ce un mal, que tant de précieux objets passent aux mains des Américains? Certes, ils ont absolument le droit de les acquérir, et nul ne saurait trouver à redire au début d'un amateur pour quelque pièce unique, qu'il est libre de payer selon ses moyens et d'emporter où il veut. Mais, au point de vue artistique, c'est, croyons-nous, un crime de lèse-esthétique que de transplanter ainsi des oeuvres qui perdent à être enlevées de leur cadre naturel, du milieu où le génie d'un peuple les créa, quel que soit ce peuple. Que, si les Américains agissent de la sorte, c'est, disent-ils, pour que les leurs prennent le goût des arts, pour qu'ils puissent étudier sur ce continent l'oeuvre des grands maîtres, sans avoir à payer de lourds cachets à l'étranger. En cela nos voisins ont peut-être raison, puisque depuis quelques années les professeurs européens se font de beaux revenus en donnant des leçons aux jeunes Américains, sans toutefois leur infuser la sève du

grand art, comme naguère le faisait remarquer très franchement le maître musicien Vincent d'Indy. Somme toute, cependant, nos voisins devraient peut-être se pénétrer que l'argent, pas plus que la contemplation des oeuvres magistrales, ne font le génie. Trop souvent c'est le contraire qui arrive.

—Si les Américains, malgré les réels succès que d'aucuns d'entre eux remportent dans le domaine du beau laissent encore à désirer sous ce rapport, nul ne conteste la place enviable qu'ils occupent dans le monde de l'activité. Ce n'est du reste pas étonnant, étant donnée la passion dont ce jeune peuple fait montre pour tout ce qui peut procurer une solution tangible, pour tout ce qui réclame un effort physique. Aussi, se réjouit-on de ce côté de l'Atlantique de la prouesse qu'accomplit l'an dernier le commandant Robert E. Peary, président du "Peary Arctic Club"; et dont la nouvelle arrivait à Boston la semaine dernière. Parti une fois de plus, depuis environ deux ans, à la recherche du pôle nord, le hardi explorateur a actuellement la gloire de s'être approché le plus près du mystérieux sommet de la calotte terrestre. Déjà, le duc des Abruzzes, dans une expédition mémorable, avait atteint la jolie latitude de 86 degrés 34 minutes nord; le commandant Peary a fait mieux, il a battu ce record, et l'on sait qu'il est parvenu, non sans d'innombrables difficultés, à 87 degrés 6 minutes, c'est-à-dire à moins de trois degrés du pôle. Honneur au vaillant marin.

—Camille Saint-Saëns, l'illustre chef de la musique française moderne, est arrivé à New-York, après une pénible traversée, au cours de laquelle un accès de grippe faillit compromettre ses jours. Le 5 du courant, dans ses oeuvres, le maître a dirigé l'orchestre Symphonique de New-York, et a exécuté lui-même une partie du programme. Le succès a été vraiment triomphal, au point d'émouvoir l'intrépide et génial voyageur, à peine remis de sa récente maladie. Espérons que l'auteur de tant de chefs-d'oeuvre aimés de notre public, se résoudra à se faire entendre à Montréal, où, au moins, qu'on l'invite à nous venir rendre visite.

—Après mille manoeuvres politiques plus osées les unes que les autres, l'élection du gouverneur de l'État de New-York—ce poste officiel est très important dans la grande république, comme nous l'avons déjà dit—vient enfin de prendre fin, dans une excitation populaire indescriptible. Les démocrates se sont fort agités pendant la campagne électorale qui a mené M. Hughes au Capitole d'Albany.

M. Hearst ne pourra certes pas se plaindre du support de Tammany qui a remué tous les bas-fonds de la métropole afin de mener aux urnes une foule cosmopolite qui n'entendait rien à la politique locale. Quant à M. Hughes, sans contester, on peut affirmer qu'il doit sa popularité à la façon dont l'an dernier il fit la lumière sur les manoeuvres louches des grandes compagnies d'assurances de l'Union. Et, maintenant que par 50,000 voix de majorité il en est arrivé à ses fins, il pourra goûter le bonheur d'une victoire remportée de haute lutte. Il est à remarquer que les démocrates se remuent plus qu'à l'accoutumée, et que tout indique qu'ils gagneront de nombreux sièges au Congrès de Washington lors des prochaines élections générales.

—Parlant un brin de la politique américaine, signalons un fait unique qu'enregistreront ses historiens. Pour la première fois, en effet, un Israélite prend possession d'un portefeuille aux États-Unis. Car, on ne l'ignore sans doute pas, M. Oscar S. Straus, que le président Roosevelt nomma récemment ministre du commerce et du travail, est Juif. Cette nomination n'a pas été sans causer quelque surprise. C'est, assurent plusieurs journaux, un coup à la Roosevelt. Mais, comme le nouveau ministre connaît à fond son affaire même au point de vue mondial, et qu'il est habile financier, toujours larges dans leurs vues, nos voisins l'acceptent sans regimber, ne tenant nul compte de sa religion, et affirmant qu'il accomplira convenablement son devoir.

## Au Chili

Le ministre des finances du nouveau gouvernement chilien, dans sa présentation du budget à la commission budgétaire des Chambres, a prouvé que cette république s'est promptement relevée des malheurs qui l'atteignirent l'été dernier. En effet, malgré le cataclysme qui dé-

truisit Valparaiso et paralysa temporairement ce port important, le Chili se tire passablement bien d'un mauvais pas. C'est ainsi qu'il appert que ses recettes et ses dépenses s'élèvent à 149 millions de piastres. Pour équilibrer ces finances, si d'un côté il faudra réduire le salaire des employés, (en entendant-on des hauts cris si telle chose survenait au Canada!), d'autre part les travaux publics seront augmentés, par le fait qu'on emploiera dans ce but la moitié de l'impôt sur le salpêtre et l'iode. La mesure ne manque pas de sagesse, dans un pays où la dette extérieure est de 21 millions de livres sterling, et la dette intérieure de 147 millions de piastres.

## En Canada

Peu de choses à vous dire cette semaine en dehors de la politique, que nous ne touchons pas en ces colonnes. Comme d'habitude, les tramways de Montréal font leur victime quotidienne, écrabouillant sans se lasser: hommes, femmes et enfants.

—L'automne que nous traversons est un des plus doux que nous ayons eu de longues années. Par contre, le midi de l'Europe souffre des rigueurs d'une froidure hâtive et de violentes tempêtes. Le Gulf-Stream aurait-il changé son cours comme le prétendent certains savants? Cela se pourrait, et, pour notre part, nous n'en sommes pas fâché, bien que les "habitants" ne chantent dans notre ton. A la ville, on peut aimer les douceurs du climat, mais, en forêt, nos gens ont besoin de neige pour le charrois du bois, etc. Au Canada, la neige, a dit quelqu'un, c'est la fortune du pays, d'où le désir général d'en voir tomber abondamment au moment voulu.

—M. A. Kleczkowski, consul général de France près la Puissance du Canada, docteur



Le PRINCE PHILIPPE DE HOHENLOHE  
que le Kaiser a sévèrement réprimandé d'avoir publié les mémoires de l'ancien Chancelier de Hohenlohe, son père.

ès-lettres, officier de la Légion d'honneur, etc., etc., vient d'être promu au grade de ministre plénipotentiaire de deuxième classe à Montevideo. M. Dallemagne remplacera M. Kleczkowski parmi nous, comme représentant de la république française. Tout en félicitant le nouveau ministre plénipotentiaire de son avancement mérité, nous n'en regrettons pas moins et très vivement son départ, tant, pendant les douze années qu'il a passées au Canada, M. Kleczkowski s'était fait d'amis, et par son tact diplomatique et par sa parfaite courtoisie. Très aimé de ses compatriotes qui lui témoignèrent toujours des marques non équivoques d'estime et de considération respectueuse, M. Kleczkowski l'est également de notre haute société canadienne. Nos meilleurs souhaits accompagnent donc Monsieur le ministre plénipotentiaire Kleczkowski au cours de la brillante carrière qu'il suit, pour le mener à une ambassade, espérons-le. Et, ce n'est pas sans émotion que nous lui en donnons l'augure, en lui adressant le plus cordial des adieux.

—Nous sommes heureux de faire écho à une récente nouvelle, qui a impressionné agréablement le journalisme de cette province: l'hon. T. Berthiaume, ancien propriétaire de cette Revue et du plus grand quotidien canadien, la "Presse", vient de racheter ce dernier. Ayant fait de la "Presse" une puissance sociale de premier ordre, toujours épris d'activité, dans la force de l'âge, l'hon. Berthiaume est revenu, comme on dit, à ses anciennes amours. Nous l'en félicitons vivement, persuadé que sous son habile main notre grand confrère fera de la saine et bonne besogne, servant plus que jamais la cause de notre belle patrie et celle des humbles, qui, eux, ont encore besoin d'un support moral désintéressé.

L. d'ORNANO.



# LA STATUETTE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE

Par MARIE LE FRANC



—“ Dites, mademoiselle Rose, dites-moi pourquoi...”

—Encore, monsieur Jo!

Et la douce mademoiselle Rose pointa son aiguille d'un air de menace dans la direction de monsieur Jo qui continuait innocemment à dévider des écheveaux de soie tendus sur le dossier d'une chaise basse, en face de lui.

Un silence tomba. Le soleil d'octobre glissait à travers l'écran doré et endenté des arbres de la rue Sherbrooke, pleine de magnificence, de sérénité et de songe à cette époque de l'année, jusqu'à la pièce haute où il baignait de lumière tiède les bandeaux ondes de la vieille demoiselle et le front pâle de l'adolescent, les piles de linge rangées sur le sofa, les coupures d'étoffe sur le tapis, la machine à coudre, les soies multicolores qui glissaient entre les doigts vifs de Jo avec des reflets brouillés de kaléidoscope. On n'entendait que le cliquetis du dé d'argent contre l'aiguille et le glissement des écheveaux autour du dossier de la chaise.

Mademoiselle Rose poussa un soupir, tout en continuant à recoudre les boutons d'une petite robe d'enfant qui pour le moment sollicitait ses soins. Jo leva la tête et, sans qu'elle s'en aperçût, examina avec attention sa vieille amie.

Elle avait un visage pâle et doux comme une soie fanée, des yeux transparents, calmes et bons à l'ombre des fins sourcils, une bouche qui s'entr'ouvrait un peu sur des dents parfaites, pour mieux respirer dans l'attitude penchée qui lui était familière, une masse de cheveux châtain encadrant les tempes et tordus au sommet de la tête à la façon antique.

Jo songea que mademoiselle Rose avait dû être jolie, qu'elle avait été jeune comme tout le monde et bonne plus que tout le monde et il se dit une fois de plus: “ Pourquoi mademoiselle Rose ne s'est-elle pas mariée? ” Mais il la vit si absorbée, avec une ombre douloureuse sous ses paupières mi-closes, qu'il n'osa formuler une seconde fois sa question.

C'était d'ailleurs bien heureux pour lui qu'elle ne se fût pas mariée, mademoiselle Rose! Que serait devenu sans elle le pauvre Joseph Lafond, Jo pour les familiers? — Et Jo regarda avec amertume ses deux jambes emprisonnées dans une couverture de laine, ses deux trop longues mains, son fauteuil d'infirme et cette “nursery” qui continuait à être considérée comme son domaine, bien qu'il eût vingt ans. Et Jo avait quelque part dans la maison, aux étages brillants et vivants, un père sénateur, une mère mondaine, des frères et des soeurs qui faisaient l'orgueil des parents. On cachait Jo comme une plaie. Dans sa petite enfance, des spécialistes illustres, consultés à grands frais, avaient hoché la tête devant son corps débile et ses yeux atones, on s'était désolé que le fils aîné, l'héritier du nom ne fût qu'un être mal venu, une larve humaine. Et puis, d'autres enfants étaient nés, et avec eux d'autres espoirs; Jo avait été abandonné aux soins de domestiques toujours occupés ailleurs, jusqu'au jour où Mademoiselle Rose, ayant découvert qu'il existait dans une partie reculée du somptueux hôtel un petit être à choyer, à aimer, à vivifier, transporta sans rien dire son attirail de lingère à quelques étages au-dessus, et, pendant trois jours chaque semaine, les jours où elle venait coudre, servit de mère à l'abandonné.

Où, que serait-il devenu, le pauvre Jo, sans la tendresse patiente et merveilleuse de Mademoiselle Rose; qui, si elle n'avait pu lui donner des jambes, réalisa du moins ce miracle presque aussi grand de réveiller en lui une âme, un coeur et une intelligence...

Que serait-il devenu?

Jo soupira, comme Mademoiselle Rose avait soupiré tout à l'heure, et ce fut à son tour de rêver avec la même ombre douloureuse sous ses paupières mi-closes et d'être observé par le regard pénétrant de la vieille demoiselle. Quand il leva la tête, leurs yeux, lourds de mélancolie se rencon-

trèrent; leur souffrance, lointaine et infinie chez l'une, jeune et plus désespérée chez l'autre, se pénétra. Mais Mademoiselle Rose comprit qu'il fallait oublier la sienne pour distraire celle de l'enfant. Elle attira près d'elle le fauteuil d'infirme, et commença, tandis que le front blanc venait de lui-même se poser sur ses genoux:

—“ Je t'ai raconté si souvent des histoires imaginaires, mon petit Jo, que je veux t'en dire une vraie aujourd'hui. Tu as assez de raison et de sentiment pour la comprendre... Tu veux savoir pourquoi ta vieille amie ne s'est pas mariée. Eh bien! c'est à cause d'une statuette. J'ai bien dit, d'une statuette, prends patience et écoute.

Je suis née aux environs de Montréal sur l'autre versant de la montagne, à la Côte-des-Neiges. Mon père était un cultivateur aisé, connu au village, pour l'estime de ses voisins et l'amitié de son curé et renommé au marché de la ville pour ses melons fameux et son humeur joviale.

Nous étions dix enfants, dont six garçons qui aidaient le père dans ses travaux de culture. Les filles apprenaient à la maison l'art du ménage et au couvent différentes sciences dont la plus importante consistait à toucher du piano. De plus,



Marcel demeura quelques minutes au milieu de nous....

elles se formaient le goût, et quel goût! dans la lecture des feuilles qui existaient alors. Toute la famille palpait d'émoi chaque soir aux aventures de feuilletons sensationnels, et chaque semaine à celles d'un héros de caricaturiste lourdaud.

J'étais la benjamine et on me traitait comme telle; j'avais fait ma première communion et je pouvais lire avec intelligence les lointains et premiers numéros de notre “Monde Illustré”, qu'on m'appelait encore “le bébé”.

Mes trois soeurs s'élevaient ensemble, partageant les mêmes études, les mêmes occupations domestiques, les mêmes plaisirs, et non seulement elles se ressemblaient au physique, Léonide la cadette sensiblement pareille à Amélie l'aînée, ou à Délia l'intermédiaire, mais elles s'étaient façonné trois âmes pareilles, trois bonnes petites âmes qui dépensaient leur trop plein de vie en éclats de rire et en réflexions spirituelles, ou qui croyaient l'être devant les fantaisies illustrées des humoristes du crû, ou en gammes chromatiques sur le piano loué au mois, éternellement.

Moi je pouvais toute seule dans l'ombre de ces remuantes personnes qui persistaient à ne voir en moi qu'une enfant, “le bébé” comme elles disaient, même quand j'eus seize ans et fus devenue une grande fille, une si grande fille que je ne pouvais plus porter les vieilles robes de mes soeurs. Elles ne tenaient guère à ma compagnie et je m'aperçus plus d'une fois qu'à mon arrivée au milieu d'elles, elles baissaient soudain la voix comme pour se chuchoter des secrets, ou au contraire

haussaient le ton et se mettaient à échanger des propos sur la pluie et le beau temps.

Aussi, je m'habituai à ne compter que sur moi pour m'instruire ou me distraire. Je demeurai plus longtemps à l'école que les autres, non parce que j'étais la plus jeune, mais parce que ma présence à la maison était inutile et encombrante. De ces années supplémentaires d'études, je rapportai des théories de latin et une pratique des bonnes manières, toutes choses utiles à l'occasion et distinguées en toutes circonstances. Mais ce qui acheva mon éducation, fut le vieux verger qui entourait la maison paternelle. Ne t'étonne de rien, mon petit Jo: les histoires de vieilles filles se perdent parfois dans les vieux vergers mais elles finissent par retrouver leur chemin et mener... à la statuette qui en marque le but...

Je te disais donc que mon meilleur maître fut un vieux verger. J'y passais tous mes loisirs, en compagnie des papillons et des abeilles et mes rêveries n'étaient troublées que par la chute des pommes mûres. Ah! les bons dimanches d'été que j'ai connus là, dans le grand silence qu'amenait la suspension des travaux de la campagne et où le soleil lui-même semblait faire la sieste sur les branches basses des pommiers. Quand je rentrais à la maison à l'heure du souper, hélée par la voix impatiente de ma mère, à moins que le père lui-même, après sa partie de “pallet”, ne vint à ma recherche, en fumant une dernière pipe, les rires de mes soeurs et les taquineries de leurs “cavaliers” m'accueillaient.

Des années passèrent. Léonide et Délia se marièrent. Mes parents, sur les conseils d'Amélie, qui prenait de l'âge et dont le caractère tournait à l'aigre, me mirent en apprentissage chez une lingère, non loin de chez nous. On voulait me faire perdre mon air de “Belle au bois dormant”, selon l'expression d'Amélie. Je ne montrai aucune résistance; j'étais une enfant aussi docile et respectueuse que renfermée et timide.

Après le mariage de mes deux soeurs, la maison devint presque triste, habituée qu'elle était au bruit, à l'animation, au va-et-vient des visiteurs. Deux jeunes hommes continuaient à venir nous voir et Amélie se flattait d'être l'objet de leurs assiduités. Quoique peu perspicace et restée sur certains sujets “le bébé” qu'on s'entêtait à voir en moi, un vague instinct m'avertissait que Pierre Décaré le plombier, et Marcel Chevallier, le fils de l'horticulteur, auraient volontiers fait la cour, en tout bien tout honneur, à la petite demoiselle Rose, “le bébé” de chez les Duchène. Mais pour cela, il eût fallu que la petite demoiselle Rose les encourageât un peu et elle n'aurait su comment s'y prendre, en admettant qu'elle en eût l'idée. De sorte que peu à peu, Pierre Décaré tourna ses batteries galantes du côté d'Amélie et que Marcel seul continua à me manifester sa préférence. Sous les regards approbateurs de mes parents, je me laissai entourer par lui d'attentions délicates, de prévenances discrètes, d'une atmosphère de tendresse qui finit par conquérir mon coeur de petite fille défiante. Il se donna tout entier à Marcel, mais jamais un mot ne sortit de mes lèvres trop longtemps comprimées pour lui avouer que je l'aimais. De sorte qu'il ne savait que penser.

Un jour, — c'était la veille de mes dix-huit ans, — il m'apporta des serres de son père deux magnifiques pots de jacinthes bleues qu'il posa lui-même sur la cheminée, laissant au milieu une petite statuette gris et or qu'il maniait avec des précautions infinies.

Il prononça quelques mots d'une voix grave: “ Mademoiselle Rose, cette petite statuette est une relique de famille; elle représente la bonne Sainte Anne, patronne des Bretons et des Canadiens. Depuis que mes aïeux sont établis sur le sol du Canada, ils se transmettent de génération en génération cette statuette apportée avec eux et qui ne doit pas sortir des mains d'un Chevallier. Elle est la propriété du fils aîné qui l'offre en présent à celle qu'il désire prendre pour femme...”

Comprenez-vous, Mademoiselle Rose?... Vous ne me répondez pas... J'attendrai que vous puissiez lire dans votre coeur et décider librement et fermement. Gardez ma statuette, et tant que je la verrai à la même place, ce sera signe qu'il m'est permis d'espérer. Si vous venez à découvrir qu'il vous est impossible de m'aimer, vous me la rendrez. Mais dans tous les cas, prenez-en soin comme un dépôt précieux, Mademoiselle Rose; c'est pour moi la meilleure part d'héritage. Cette petite statuette passe pour protéger son possesseur; mais malheur à l'imprudent qui n'aurait pas su la préserver de tout péril! La statuette se vengerait!... La légende le dit et il faut en croire la légende".

Je ne pus prononcer une parole tant j'étais émue de la preuve de confiance que Marcel venait de me donner, émue par l'aveu d'amour qu'il m'avait fait.

Il se retira, et je demeurai immobile devant ma statuette, une pauvre vieille statuette dont les collectionneurs eussent fait fi et qu'on n'aurait pas vendue cinq sous à une assemblée du village; les ors du manteau de la bonne Sainte Anne étaient ternis, les perles de sa couronne absentes; les roses de son visage s'étaient fanées aux feux d'ajoncs de la chaumière bretonne où elle avait régné avant de venir dans la ferme canadienne.

Mais elle représentait plus de valeur à mes yeux que le plus rare des bibelots ou le plus coûteux des bijoux et je pris la résolution de faire à Marcel l'aveu de mon amour, dès la première occasion, à l'ombre des jacinthes bleues, sous les yeux sans regards de la statuette.

—J'en étais là de mes rêveries, tenant encore avec précaution mon fétiche gris et or, quand la porte du salon s'ouvrit sous la main brusque d'Amélie qui entra suivie de Pierre Décary qu'elle traînait partout dans son sillage. D'un geste précipité, je voulus la reposer sur la cheminée, en la reculant parmi les fleurs pour la dérober à la curiosité, neut-être à la raillerie d'Amélie. Celle-ci qui s'était laissé tomber dans un fauteuil n'avait rien vu, mais il n'en était pas de même de son compagnon. Il s'avança vers moi en s'écriant :

—Que cachez-vous donc là, Mademoiselle Rose? Un nouveau hochet qu'on a envoyé au "bébé" pour son anniversaire?

Je serrai mon trésor entre mes mains, bien décidée à ne pas le laisser voir à personne. Mais Pierre se piqua au jeu, ou du moins à ce qu'il prit

pour un jeu. Comme je refusais de rien lui montrer, il me poursuivit à travers l'appartement sous les yeux d'Amélie qui, amusée, battait des mains et l'encourageait dans sa poursuite.

Enfin, il me saisit, m'immobilisa entre ses bras robustes et, sous l'effort qu'il fit pour desserrer l'étreinte de mes doigts crispés, la statuette m'échappa, tomba sur le plancher du salon et se brisa en pièces.

Je me sauvai dans ma chambre le visage en feu, les tempes battantes, le coeur empli d'un immense désespoir. Ma statuette n'était plus! Et Marcel qui m'avait dit: "Prenez-en soin comme d'un dépôt précieux... c'est une relique de famille... la meilleure part de mon héritage... Malheur à l'imprudent qui n'aurait pas su la préserver de tout péril... La légende le dit et il faut en croire la légende..."

Et je n'avais pas su la conserver une heure! Qu'allait dire Marcel!

Je pleurai toute la nuit, le coeur rempli des plus sombres pressentiments.

Marcel devait revenir le lendemain soir passer quelques instants avec nous. J'avais envie de fuir, d'aller je ne sais où ou de ne pas descendre de ma chambre, sous prétexte d'indisposition, tant ma terreur était grande de me trouver en présence du jeune homme. Cependant, dans le courant de la journée suivante, un peu de calme me revint. Je serais courageuse, j'irais au-devant de Marcel et lui expliquerais l'accident: il me pardonnerait puisqu'il m'aimait.

L'essentiel était de le prévenir avant qu'il entrât et remarquât l'absence de la statuette entre les pots de jacinthes bleues.

Le soir vint. Huit heures sonnèrent, Marcel n'arrivait jamais avant neuf heures. J'étais au salon avec Amélie et Pierre et je faisais un peu de musique pour ne pas m'énerver dans l'attente. Quelques minutes avant neuf heures je sortirais pour guetter l'arrivée de mon cher visiteur. Je savais par coeur ce que je devais lui dire...

Soudain, malgré le morceau tapageur que je m'amusais à jouer ce soir-là pour m'étourdir, j'entendis le rire d'Amélie, un rire à la fois étouffé et mordant. Je tournai la tête: Marcel était sur le seuil. Il se demanda, sans doute, s'il provoquait l'hilarité d'Amélie, parut légèrement décontenancé, puis, d'un mouvement instinctif, regarda du côté de la cheminée: sa statuette ne s'y trouvait plus!

J'étais au supplice! Marcel demeura quelques minutes au milieu de nous, pour n'avoir pas l'air de fuir, hautain et glacial. Je ne pouvais cependant pas lui expliquer devant ma soeur et son fiancé qu'il n'y avait pas de ma faute dans la disparition de la statuette, m'étant bien gardée de dire à personne ce qu'elle signifiait aux yeux de Marcel et aux miens. J'avais avoué seulement qu'elle me venait de lui et c'est pourquoi, au moment où il était apparu sur le seuil, Amélie avait dû murmurer à Pierre: "Voilà le donateur de la statuette!"

Lui se disait que je lui faisais connaître ma réponse à ses propos émus du matin, d'une façon brutale et laide. Amélie avait ri quand il était entré... On se moquait de lui, non seulement de son amour, mais de sa pieuse superstition... Il comprenait maintenant.

Il se retira en me saluant cérémonieusement. J'étouffais, je voulais crier: Il n'y a pas de ma faute!...

Pourtant, je me consolai un peu à l'espoir de tout lui expliquer le lendemain. Mais il ne revint pas le lendemain, il ne revint pas les jours suivants, il ne revint jamais... J'étais trop fière, de cette mauvaise fierté de la jeunesse, pour retourner à lui la première. D'ailleurs, le jeune homme n'avait pas tardé à quitter la Côte-des-Neiges, pour aller s'établir à son propre compte aux environs de Québec et moins d'un an après notre rupture il épousait une jolie fille de là-bas. La statuette s'était bien vengée!...

Mademoiselle Rose avait fini son récit. Quelques larmes roulaient lentement sur ses joues et allaient se perdre parmi les cheveux blonds de Jo, qui, durant qu'elle parlait, avait laissé sa tête appuyée sur la robe noire de son amie.

Le crépuscule d'octobre assombrissait lentement la chambre, le ciel, mêlé de nuit, de neige et d'hiver qui ne tarderaient pas à venir, tendait devant la fenêtre son rideau triste.

La pensée de Mademoiselle Rose revint à Jo, son frère, son bon, son cher petit Jo, son enfant d'adoption. Et Jo, le front écrasé de tristesse et de désespérance sur les genoux maternels, songea qu'il ne lui arriverait dans toute sa vie pareille aventure: il n'offrirait jamais en gage d'amour de statuette à personne, lui!

MARIE LE FRANC.

## Le Chien et le Mendiant

Nouvelle Canadienne inédite, par Henri Roulaud

Au grand nord, dans le canton de la Minerve, au milieu de la forêt, s'élevait la ferme des Robin.

Les Robin étaient la suite d'une vieille famille normande, dont un des plus vivaces rameaux avait pris racine au pays depuis près de 200 ans.

C'étaient de bien braves gens, les Robin, mais un peu rustres, mais un peu sauvages. Ils s'étaient modelés sur la grande et fière nature au milieu de laquelle ils vivaient. Accoutumés à la lutte et à la souffrance, ils ne s'attendrissaient pas exagérément sur les douleurs d'autrui, songeant qu'il appartenait à chacun de se défendre, d'utiliser pour sa préservation les précieux moyens de résistance que la Providence a prodigués à chacun de nous et qui sont: l'énergie, le courage, l'initiative et un confiant abandon en la volonté divine. Aussi passaient-ils pour des farouches alors qu'ils n'étaient que des résignés.

Ils étaient poètes aussi; et cette qualité qui améliore les civilisés, les éloignait davantage du monde, eux, les primitifs.

Comme ils la trouvaient belle, leur forêt! L'été, lorsqu'elle déployait son faste royal et révélait toute son âme ténébreuse dans la paix profonde des calmes nuits! Pas un frémissement, pas un frisson des branches n'annonçait une vie apparente: elle paraissait immobile dans sa beauté séculaire, morte avant d'être couchée sur le sol. Et pourtant les vieux arbres, mêlant leurs vertes chevelures, demeuraient droits et forts, ayant cette vie muette des choses qui gardent l'énigme de leur joie ou de leur tristesse. Et ce silence des bois recueillis, effrayant pour tous, était, pour les Robin, plein d'une incomparable majesté.

L'hiver, lorsque la grande voix du vent hurlait en fanfares de tempête à travers les troncs dénudés qui claquaient sous la morsure impitoyable du froid, l'immense forêt dormante se mettait parfois en mouvement; elle se débattait contre les souffles géants qui la glaçaient, secouait les givres étreignants qui gelaient sa sève, et l'on eut dit une montagne en marche.

d'écorce, ils avaient fait leur magasin de blé d'Inde; là, sous une grossière couverture de chaume, ils puisaient leur foin de l'année; ailleurs, les patates étaient à l'abri, et, plus loin, dans des constructions *ad hoc*, ils garaient leur froment, leur sarrasin, leur avoine, leurs semences, leurs volailles.

Tout cela constituait leur fortune, et cette fortune était placée sous la garde de Dieu.

Les Robin avaient aussi un chien, un vieux gardien vigilant, bâtard de toutes les races, très laid, très sale, très gros, noir comme l'ombre, rude comme une râpe et triste comme la solitude.

Sa voix rauque troublait seule quelquefois la solennité muette de ces lieux, lorsqu'un chevreuil, aux hasards de sa course errante, un renard flairant des prébendes, ou quelque vagabond passaient près de la ferme endormie, Rateau — c'était le nom du chien — troublait la paix des choses et sonnait l'alarme parmi les clairières endormies.

A force de vivre au milieu de cette forêt, il en avait pris l'âme mystérieuse; il était grave et le plus souvent immobile; mais l'habitude de ce silence dans lequel sommeillait sa vie lui faisait percevoir les moindres chuchotements des êtres, les moindres frissons des choses. Il s'était érigé le gardien non pas de la ferme seule — elle n'en avait pas besoin — mais du silence de la forêt. Nul n'avait le droit d'y pénétrer, sauf les enfants de ses maîtres, les petits et les petites Robin — sales, déloquetés, crottés, repoussants, mais ravissants quand même. Sauf cette turbulence, Rateau ne permettait à personne d'attenter au recueillement des vieux arbres, et il se dressait, terrible, contre le violateur de



Devant lui une ombre surgit.

Les sommets de ses arbres gigantesques tressaillaient, s'entrechoquaient, secouaient la neige encore molle, la précipitaient sur le sol épais, et les milliers de branches sèches, se heurtant, avaient des sons de castagnettes fêlées ou de grelots mélancoliques, sonnait affolés dans la nuit.

Ça et là, au milieu des clairières, les Robin avaient établi leurs réserves. Ici, sous un toit

avait pas besoin — mais du silence de la forêt. Nul n'avait le droit d'y pénétrer, sauf les enfants de ses maîtres, les petits et les petites Robin — sales, déloquetés, crottés, repoussants, mais ravissants quand même. Sauf cette turbulence, Rateau ne permettait à personne d'attenter au recueillement des vieux arbres, et il se dressait, terrible, contre le violateur de

cette paix profonde, sereine l'été, lugubre l'hiver.

Une nuit de décembre, un errant du monde, un pauvre sans demeure, un vagabond qui cherchait un gîte commode pour ses membres rompus par la lassitude, traversa cette forêt.

Il découvrit la réserve de foin.

— Miséricorde! se dit-il, j'ai, ce soir, par hasard, découvert le calme propice, la couche luxuriante et douce à la fatigue.

Il s'installa sur les herbes craquantes et hospitalières.

Mais à peine était-il étendu, jouissant béatement de la chaleur envahissante des brindilles molles, que des aboiements formidables déchirèrent le silence. Inquiet, l'homme se releva, se demandant s'il était condamné à ne pas goûter le repos nécessaire à sa fatigue de vivre.

Devant lui une ombre sortit de l'ombre, et il n'eut que le temps de se mettre en garde contre la bête issant des ténèbres.

Le chien et l'homme luttèrent longtemps.

Deux heures, trois heures peut-être.

A grands coups de son bâton noueux, l'homme repoussait les assauts de la bête et battait lentement en retraite, se cognant aux arbres, se heurtant à la nuit qui l'entourait partout, s'enfonçant dans une traîtresse crevasse remplie de neige, trébuchant sur les troncs pourris, qui, invisibles, s'entre-croisaient sous ses pas.

Chaque fois que la nuit le trahissait, les crocs du chien se plantaient dans un de ses maigres membres, et un lambeau de chair tombait, sanglant, sur le sol blanc, ponctué d'une bribe de ses haillons.

Il parvint cependant à sortir de la forêt et le chien, lui voyant franchir les limites de son domaine, le laissa aller et rentra sous les grands arbres squelettes dont l'abondance assombrissait les ténèbres de la nuit.

Le pauvre hère continua sa route interminable. Après une longue marche, il avisa une sorte de petite chapelle, au portique bas et rentrant, surmonté d'une statue de plâtre représentant l'infatigable colonisateur, *l'apôtre du nord*. C'était le monument commémoratif élevé en 1895, par la piété des fidèles, au vaillant curé Labelle, qui avait travaillé avec tant d'énergie opiniâtre à l'amélioration du sort des pauvres cultivateurs.

Le mendiant s'accroupit dans cette niche improvisée, frotta de neige ses blessures, et, épuisé par la rudesse du chemin presque autant que par l'acharnement du chien, il s'endormit et rêva, le malheureux, qu'il était dans un nid d'ouate et repu.

Rateau, satisfait de lui, rentra dans sa forêt. A peine avait-il fait quelques pas qu'il s'arrêta soudain, flairant un second envahissement.

Des maraudeurs, en effet, des bohémiens qui, depuis quelques jours, inquiétaient les habitants de la Chute-aux-Iroquois, venus pour faire une razzia de volailles, s'acheminaient vers la ferme.

Ce fut une lutte terrible!

Rateau, seul contre cinq hommes déterminés, batailla comme un héros. Ses adversaires tremblaient au fond d'eux-mêmes. Ils n'avaient pas compté sur un si formidable gardien; ils avaient beau tailler, charcuter et meurtrir ce pauvre corps de chien, à coups de trique et à coups de couteau, le fidèle animal, hurlant, baveux, se jetait sur eux, les déchiquetait, leur arrachait de la viande à pleine gueule, n'en lâchait un que pour en saisir un autre, dépiautant sans merci les tibias, les côtes, les bras et les visages.

Battus, vaincus, les misérables se sauvèrent honteusement, suivis de près par Rateau, enroué à force de hurler.

Epuisée, la pauvre bête les laissa à l'orée de la forêt, comme l'autre.

Le chien s'accroupit dans la neige. Haletant, il dressait sa tête et fixait son regard dans la direction qu'avait prise les hommes. Sûr, au bout d'un instant, qu'ils étaient bien partis, il se laissa tomber et râla doucement.

La seconde lutte l'avait épuisé. Tout son maigre corps n'était qu'une plaie sanglante par où s'échappait sa vie. Il pleurait, non parce qu'il sentait la mort venir, mais parce que sa pensée de

chien allait vers les petits Robin, des tyrans pour lui, sans doute, mais des tyrans qu'il aimait bien.

Étendu sur le flanc, les pattes déjà raidies, l'oeil terne, Rateau soufflait et souffrait comme un humain moribond sur le point d'inspirer une épitaphe. Et les lueurs de l'aube lui versèrent la douceur de leur lumière réchauffante, caressant sa rude toison, se reflétant en ses yeux mi-clos prêts à se fermer pour toujours.

A ce moment, le chemin qui borde la forêt était péniblement arpenté par le mendiant de la nuit. Il s'en allait vers les lacs, souffrant des morsures de Rateau, triste, affamé, moulu, appuyé sur son bâton, ayant dans les yeux un regard qui révélait une douleur immense.

En passant, il entendit la plainte basse, continue et douloureuse du chien mourant. Il s'approcha et vit ce corps convulsionné qui implorait la vie.

Il leva son bâton pour assommer la bête cruelle.

Mais comme son âme vagabonde avait étrangement souffert parmi les hasards de ses courses, il se contenta de s'agenouiller près du chien et regarda ses blessures.

Après avoir contemplé la bête agonisante, il alla à un petit ravin, défonça la glace du ruisseau à coups de bâton, puisa de l'eau dans son casque pelé, et revint au chien à qui il donna à boire et dont il lava les plaies sanglantes avec l'attention d'une infirmière et la bonté d'une mère.

— Mon pauvre vieux, disait-il tout en travaillant, tu m'as fait bien des misères cette nuit; tu m'as privé d'une couche moelleuse et chaude dont j'avais grand besoin; tu m'as arraché une bande de chair à la jambe droite, une autre au bras gauche; tu as meurtri mes doigts et mis ma toilette en désarroi. Mais je ne t'en veux pas: tu faisais ton devoir d'honnête chien. D'ailleurs, tu es plus misérable que moi, à cette heure. Nous sommes confrères en malheur. Ah! mon pauvre vieux, va! si on se connaissait, ici-bas, on ne se ferait jamais de mal, dans ce triste monde où l'on se tue pour vivre.

Rateau leva la tête. Un éclair de reconnaissante tendresse éclatait dans ses yeux obscurcis. L'homme le prit par le cou, colla un baiser prolongé sur son museau humide, et le chien lui zébra la face d'un large coup de langue qui ramassa les deux larmes prêtes à tomber des yeux du pauvre bougre.

A ce moment les Robin apparurent. Ils questionnèrent le mendiant, puis examinèrent le chien qui se cramponnait à la vie dans l'espoir de voir les enfants avant d'aller pourrir sur le tas de fumier.

Le père Robin ne dit rien. Seulement il déchargea son fusil bourré de plombs et le rechargé à balle.

— Otez-vous, dit-il au mendiant.

L'homme obéit.

Le chien paraissait comprendre. Il regarda ses maîtres, le mendiant pitoyable et oublieux, la forêt sauvage, le ciel infini. Puis il agita la queue, allongea son museau dans la neige et attendit la mort.

Un coup de feu de son maître la lui donna.

Le mendiant, terrifié, éperdu, se sauva comme un voleur.

Son cerveau éclatait.

Depuis qu'il avait connaissance de l'être, il n'avait jamais vu une bonne action. Lui, bon, il avait toujours été repoussé par les hommes, mauvais.

Il n'en connaissait pas d'autres.

Aux hasards de sa vagabonde existence, il s'était épris des bêtes et des choses inanimées. Il était pitoyable et bon, pour tout et pour tous, foncièrement. Il savait que rien n'est exempt de souffrance, ni le corps de l'homme, ni son âme impalpable, ni les animaux, ni les plantes, ni les objets. Il sentait que l'universelle sensibilité se détaille en l'infini des atomes. Il se rendait compte que la douleur du caillou que le chariot écrase équivalait à celle de la chair martyrisée, et que la marguerite qu'effeuillent les amoureux souffre autant de l'arrachement de ses pétales que l'homme souffre de l'arrachement de ses membres.

Car cet homme était bon et il croyait en Dieu.

HENRI ROULLAUD.

## Les Moustiques de l'île d'Anticosti.

Les Espagnols, lorsqu'ils découvrirent les îles Antilles, y furent assaillis par des nuées de diptères suceurs auxquels ils donnèrent le nom de "mosquitos", qui correspond au mot français "moucheron", et qui signifie, par conséquent, "petites mouches."

Les Français, en adoptant ce nom, lui ont donné la forme de "mosquites, mousquites", puis, par une transposition des lettres t et q (phénomène fréquent dans les mots vulgaires), celle de "moustiques."

Le mot moustique est ainsi devenu un nom collectif, plus spécialement employé dans les colonies pour désigner les diptères du genre cousin et des genres voisins, qui tourmentent si cruellement l'homme dans certains pays.

On les appelle aussi "mosquilles" ou "maringouins." Ce dernier nom s'applique à des diptères différents suivant les localités. Au Canada, on s'en sert pour désigner spécialement les cousins, et les moustiques en général portent le nom de "mouches." La "saison des mouches" y dure généralement du 15 juin au 15 août, ou du moins les diptères suceurs n'y sont véritablement gênants que pendant cette période.

Il est à remarquer que les pays froids sont ceux où les diverses sortes de moustiques pullulent le plus, et le Canada est un de ceux qui sont le plus particulièrement sujets à ce véritable fléau. Or, même au Canada, la grande île d'Anticosti, qui se trouve à l'embouchure du



L'auteur à l'île d'Anticosti, muni de munitaines et du capuchon de toile contre les moustiques.

fleuve Saint-Laurent, a la réputation d'être la partie du Dominion la plus féconde en moustiques.

Ayant eu l'occasion de visiter cette île en pleine "saison des mouches", j'ai pu constater, au prix de mon sang, que cette fâcheuse réputation n'était nullement usurpée.

Il y a, à Anticosti, deux espèces de moustiques, que les habitants appellent le "maringouin" et le "brûlot". Le maringouin ne diffère pas sensiblement de notre cousin. Il a la même larve aquatique, et j'ai pu observer, à plusieurs reprises, son éclosion, qui est continue au mois de juillet, à la surface de toutes les nappes d'eau tranquilles. C'est dans le voisinage de ces nappes d'eau qu'on le rencontre, en nombre relativement peu élevé, tandis que, sous le couvert de la forêt, on n'en trouve presque point. Sa piqûre, qui s'annonce toujours par une musique bien connue, n'est ni plus fréquente, ni plus désagréable que celle de notre cousin.

Mais il n'en est pas de même du "brûlot". Celui-ci n'est pas un cousin; il n'en a ni l'aspect, ni les moeurs. Il appartient au genre "Simulie." Au lieu d'une taille svelte et d'un suçoir allongé, il a un corps trapu et une trompe courte, épaisse, conique. Plus petit que le cousin, il a l'apparence générale d'une petite mouche noire, "avec les extrémités des pattes d'un blanc pur." Cette dernière particularité donne aux simulies une physiologie étrange. M. J. Thoullet, qui a eu maille à partir avec elles à Terre-Neuve, les compare très ingénieusement à "des nègresses qui auraient marché dans de la peinture blanche."

On trouve des simulies partout, mais elles ne vivent pas particulièrement dans le voisinage des nappes d'eau comme le maringouin.

Le terrain d'élection des simulies, c'est la forêt. C'est là que l'on en rencontre le plus: elles se tiennent posées sur les branches basses du sous-bois. Lorsqu'on les dérange en passant, elles se précipitent silencieusement, mais avec

la même rapidité, la même furie qu'une guêpe en colère, non seulement sur la peau nue, mais sur les parties protégées par la barbe, les cheveux ou les habits. Elles s'insinuent partout et appliquent immédiatement sur l'épiderme leur trompe, qui agit comme une vigoureuse ventouse: le morceau est enlevé, causant une blessure aussi grosse que la tête d'une épingle, et le sang jaillit aussitôt.

La similie s'en gorge comme une sangsue, si bien qu'en l'écrasant (la moindre pression suffit à la tuer) on s'ensanglante les doigts; le sang coule de la morsure faite par l'insecte jusqu'à ce qu'un petit caillot se soit formé.

Si on se borne à chasser le brûlot, il revient à la charge, s'acharne après sa proie, s'accroche à la coiffure, aux vêtements, ou voltige autour et continue sa poursuite partout, même hors du bois, même à bord des chaloupes et des vapeurs à plusieurs kilomètres en mer.

Ces moeurs expliquent que, lorsqu'on avance sous bois, le nuage de sucres affamés aille en grossissant et que les attaques deviennent de plus en plus fréquentes et intolérables. Le coureur des bois endurci qui m'accompagnait me proposait lui-même de faire halte et d'allumer du feu pour faire une "boucane" (forte fumée) et chasser les moustiques. Ce procédé est assez efficace; peu à peu, les moustiques, engourdis par la fumée, se laissent choir sur le sol, et il n'en vient pas d'autres. On peut respirer un instant. Lorsqu'on se remet en marche, on est

lier le cerveau, et produit un bizarre résultat: c'est une excitation tout à fait analogue à celle qui suit l'absorption modérée de vin de Champagne; c'est une sensation de bonne humeur, de gaieté, avec tendance à la loquacité et développement de l'esprit de répartie. J'ai observé ce phénomène sur moi-même, après ma traversée de la forêt, et sur un magistrat canadien, M. Vallée, après une excursion pendant laquelle il avait été particulièrement mordu.

A cette surexcitation cérébrale succède une excitation nerveuse générale qui chasse le sommeil. Puis l'alcaloïde se répand de proche en proche dans les tissus et il se produit, dans la région mordue, une tuméfaction douloureuse qui a persisté une première fois chez moi pendant vingt-quatre heures, une seconde fois quarante-huit heures. Toutes les glandes du cou, très gonflées, ne se sont dégonflées que plus tard.

M. Vallée a même éprouvé des vomissements comme à la suite d'un empoisonnement alcaloïdien.

Lorsque la tuméfaction générale diminue, il reste autour du point central de chaque morsure un petit mamelon induré qui devient le siège d'une vive démangeaison et se dessine en rose sur la peau. C'est le commencement de l'élimination du venin et de la guérison. A mesure qu'elle s'accomplit, les points roses deviennent de plus en plus sombres. Enfin, l'épiderme, mortifié tout autour de la morsure, se

Ainsi, les similies s'opposent directement, par leur voracité, à la propagation de leurs concurrents les maringouins.

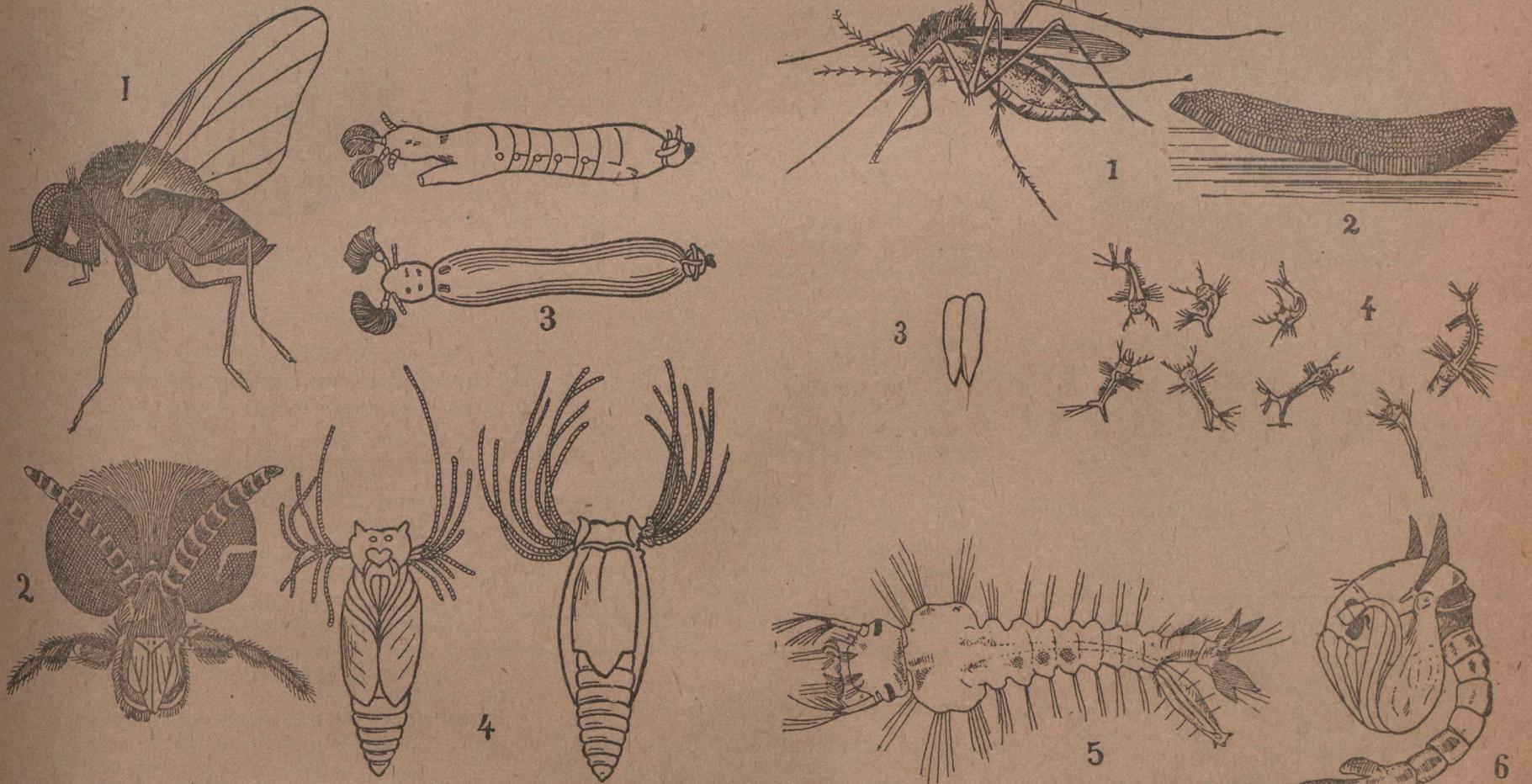
Elles ont d'autres proies. Voici un fait que j'ai observé à la rivière Gamache, à Anticosti.

Près de la rive nageaient de petits poissons filiformes. Dès que l'un d'eux s'approchait du niveau de l'eau, une similie se précipitait sur sa tête et, tandis que le poisson paraissait incapable de fuir, le diptère pompait ses sucs. Lorsque l'insecte s'envolait, le cadavre du poisson s'en allait à la dérive le ventre en l'air.

Le même fait a été constaté aux États-Unis et relaté au bulletin de la "Fish Commission."

Il en résulte que les similies doivent détruire, pour se nourrir de leurs sucs, un grand nombre d'animaux à téguments mous. Effectivement, Anticosti renferme beaucoup moins d'insectes que sa riche flore n'en comporterait.

"Le moustique, dit M. J. Thoulet, en parlant de la similie, est un être infernal. Il est le souverain, incontesté celui-là, de toutes les régions froides de la Sibérie, de la Laponie, de Terre-Neuve, du Labrador et du continent Nord-américain dans la région des lacs et des rivières... Nos souffrances étaient telles que, mangeant au même plat, dormant côte à côte, nous passions souvent une semaine sans nous adresser un seul mot, parce que nous sentions qu'à la première parole, surexcités comme nous l'étions par ces piqûres incessantes, de jour, de



1. Similie, grossie 25 fois. — 2. Sa tête, grossie 75 fois. — 3. Sa larve, vue de profil et du dos, grossie 25. — 4. Sa nymphe, faces dorsale et ventrale, grossie 25 fois.

1. Maringouin, grossi 25 fois. — 2. Ses œufs flottant sur l'eau, grossis 25 fois. — Deux de ses œufs, grossis 125 fois — 4. Attitude des larves dans l'eau — 5. Larve grossie 25 fois — 6. Nymphe grossie 25 fois.

exempt de moustiques pendant quelques minutes. Puis il en revient un, dix, cent; le nuage se reforme et les morsures, jointes à la difficulté de la marche en forêt, obligent de nouveau à s'arrêter pour faire une "boucane."

Dans ma traversée de la forêt entre l'anse aux Fraises et la baie des Anglais (dans la partie occidentale de l'île, celle où j'ai rencontré le plus de moustiques), j'ai eu le visage, le cou et les mains littéralement inondés de sang qui coulait jusque sur mes vêtements, et, à mon arrivée, la peau était couverte d'une croûte noire continue formée par les caillots desséchés.

M. J. Thoulet, à l'endroit que j'ai déjà cité, rapporte également qu'à la source du Mississipi, au bout d'une huitaine de jours après son départ, les tentes où il couchait avec ses compagnons, et où ils écrasaient en les roulant les moustiques (similies) qui s'étaient gorgés de leur sang pendant la nuit, "étaient toutes rouges et raides." — Tel était aussi l'état de mes vêtements.

Sur le moment, et pendant plusieurs heures, les morsures, même si elles sont très nombreuses, sont peu douloureuses. Ce doit être un résultat de l'alcaloïde vénéneux que la similie, comme tant d'autres diptères, introduit dans la plaie et dont le premier effet est "sédatif." Mais la phase d'excitation ne tarde pas à suivre; elle atteint d'abord les centres nerveux, en particu-

détache par écailles, et il reste sur la peau, à l'endroit des piqûres, de petites taches livides arrondies, dont quelques-unes ont persisté chez moi plus d'un mois après le coup de suçoir de la similie.

C'est sans résultat appréciable que j'ai expérimenté les moyens employés au Canada, soit pour empêcher la piqûre des moustiques, soit pour en atténuer les effets. Les capuchons et mitaines de toile ne sont pas des obstacles sérieux pour la similie, et, après un premier essai, je ne m'en suis plus servi.

Quant aux corps gras imprégnés d'essence odorantes ou d'antiseptiques, dont on s'enduit le visage et les mains (j'en ai essayé trois de composition différente), ils n'empêchent ni les piqûres, ni leurs effets.

De quoi vivent les similies en temps ordinaire? Car leurs légions affamées n'ont pas assez de sang humain à sucer pour pouvoir subsister en aussi grand nombre, surtout à l'île d'Anticosti, à peine peuplée de deux cents pêcheurs.

Je l'ai découvert en observant l'éclosion des maringouins à la surface des nappes d'eau. Dès qu'une nymphe de maringouin venait éclore à la surface, les similies se précipitaient sur l'insecte qui en sortait avant que ses ailes fussent assez sèches pour le soulever, plongeant leur suçoir dans son corps et ne lâchant qu'une peau vide.

nuît, éternelles, nous nous serions battus afin de sortir un instant de notre état d'énerverment."

Elisée Reclus, dans le récit de son voyage à la Sierra de Ste-Marthe, dans l'Amérique centrale, constate que les moustiques ont réussi à chasser complètement les habitants de toute une région dont ils sont restés seuls les maîtres absolus. Jamais depuis lors aucun être humain n'a osé y remettre le pied. L'orgueil de l'homme est mal à l'aise vis-à-vis du moustique.

Du (Cosmos). PAUL COMBES.

### Les Grand'mères

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'mères: Entourez-les; leur âge a des douleurs amères; Oh! formez devant l'âtre une riante cour, Quand votre aïeule vient au cercle de famille Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille, Son cœur à votre amour!

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore, Est un rayon d'hiver qui la ranime encore; Son frais et vert printemps lui semble refléuri, Quand son petit enfant vient gazouiller près d'elle Comme un oiseau joyeux qui monte et bat de l'aile Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses, Sont pleines de jouets et pleines de caresses. Baisez ses cheveux blancs, diadème béni; Qu'il souffle un peu d'amour dans ses chemins arides! Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides A son front rajuni!

ANAIS SEGALAS.

# A TRAVERS LA MODE



Costume tailleur

Lainage suède, quadrillé de vert amande pâle, Jupe en forme: tablier très étroit, de chaque côté duquel s'arrêtent deux biais piqués en drap amande. Paletot court à bord ondulé, souligné par un biais amande. Grand col et revers garnis de même. Gilet de drap blanc.

Manche tailleur (voir le dos).

Chapeaux de taffetas beige, garni de velours vert foncé ou prune; ailes de taffetas et velours.

## TOILETTES D'AUTOMNE

C'est un vrai plaisir de butiner au milieu de très jolies choses que crée à profusion l'imagination gracieuse des faiseurs de la mode. A chaque renouvellement de saison, c'est une joie nouvelle, un régal artistique, car il ne faut pas oublier que l'art et la mode sont inséparables. Sans le souci de l'art, sans l'application à mettre de l'harmonie dans les moindres détails, à tenir compte de la structure, à marier les couleurs, la mode ne serait que cacophonie et inélegance.

Nous n'en sommes pas là. Le goût, au contraire, s'épure, s'affine de plus en plus, pénètre dans les milieux les plus modestes, et l'on arrive à être charmante sans le moindre emprunt au luxe coûteux et, pour beaucoup, inabordable.

J'ai déjà dit que ce qui a le plus besoin de renouvellement au début d'une saison, c'est le chapeau. C'est donc la coiffure qui est la première fixée. Les tout petits, tout petits chapeaux ont perdu toute leur vogue. Heureusement, car ils n'étaient point seyants. La règle essentielle en tout ce qui concerne le vêtement, c'est l'harmonie des proportions. Une coiffure de cheveux volumineuse comme l'exigea la mode de l'été dernier, surmontée d'un chapeau minuscule, était tout à fait inesthétique. La tête paraissait très disproportionnée et perdait toute sa grâce.

On portera, durant la saison qui commence, beaucoup de feutre et de velours. Le mariage de l'un et de l'autre est très joli et apprécié des élégantes. Les feutres sont souples, légers, faciles à croquer et à chiffonner, ils se garnissent de draperies,

de feuillages et de fleurs en velours. Les tons préférés sont les gris, les beiges, les bois, les vieux roses.

Les plumes n'ont plus cette allure envolée qu'elles affectèrent durant l'été. Le grand chic était alors de les porter, immenses, retenues par le pied seulement, et complètement libres dans la longueur. Pour peu que le vent taquin s'en mêlât, elles tombaient sur l'épaule, tout éplorées et mélancoliques. C'était plus que laid. Il n'en sera plus de même.

Les plumes sont moins évaporées et ébouriffées, plus comme il faut, pour tout dire. Beaucoup de chapeaux sont garnis de longues touffes de plumes de coq, teintées suivant le goût personnel et la couleur choisie pour le chapeau. Ces touffes posées en arrière retombent sur les cheveux à peu près comme sur les chapeaux des soldats norvégiens. Mais les chapeaux sont aussi très souvent garnis de velours ou de satin écossais. L'écossais fait fureur, de jolis écossais aux nuances fondues. Les tons préférés, et dont l'harmonie est d'une douceur ravissante, sont le vert tige, le bronze, le bleu, le marron, le bois, le vieux rose, le mauve.

Les personnes bien renseignées assurent que la coiffure à la grecque va décidément remplacer la coiffure haute: chignon bas et nombreuses bouclettes. Tant mieux, car elle est beaucoup plus seyante au plus grand nombre des visages.

Comme les années précédentes, le drap tient le record pour les tissus à la fois élégants et pratiques. Il est très souple et de teintes très joliment variées. Ce sont d'abord les rouges, du rouge franc au rouge violacé, c'est-à-dire du corail rose au bordeaux soutenu. Donc la gamme est riche. Ensuite, les violets, crus et ardents, ou sombres et atténués, comme un peu gris. On va du violette de parme très pâle au violet pourpré. Puis les verts, puis les tons "suède", c'est-à-dire l'innombrable série des beiges, puis les mordorés, les roux, les bois, les brun foncé; puis encore, les bleus, les bleus "trottier", "forestier"; les gris, depuis le "fumée" jusqu'au gris perle.

Il faut surtout noter les dispositions en damiers et les rayures. Les nouveaux damiers ont des carreaux un peu grands et mélangés; les rayures sont à distances plus ou moins grandes. Plusieurs, de nuances vives, comme le vert tige, le bleu de roi, le rouge brique, alternent



Robe d'intérieur pour jeune femme

Lainage héliotrope; forme Empire. Corsage plat, rayé d'entre-deux de guipure blanche et cerné d'un biais piqué (voir le dos). Jupe montée à plis très fins et terminée par un volant plus haut derrière que devant, et dont la tête est bouillonnée sur plusieurs rangs. Manche est bouillonnée sur plusieurs rangs. Manche bouffante à très grand volant mélangé de guipure.

avec des lignes noires assez larges. D'autres sont seulement de deux tons de gris, ou de vert et bleu très finement soulignés de blanc, de rouge et de jaune, ce qui fait un écossais très original.

Ces dispositions se retrouvent sur la serge, la popeline, la cheviotte, la grosse toile de laine, qui sera un des succès de l'hiver, et aussi sur le cachemire double et le cachemire de l'Inde.

Ce sont ces lainages qui feront prime durant toute la saison. Nous parlerons prochainement des tissus des toilettes habillées.

On porte moins de jupes-corselets, moins de boléros, mais beaucoup de jaquettes et de paletots-sac. Un amusant petit sac, que l'on peut faire en toutes couleurs, est composé de deux morceaux, l'un pour le dos, l'autre pour le devant: rien sous les bras; deux carrés plus petits font la manche et sont reliés par des cordelières et des glands: c'est très drôle.

Beaucoup de jaquettes, petites, rondes, ouvertes sur des gilets d'homme en peau de gant ou en drap. Ces gilets sont aussi en pékiné, en soie japonaise, en broderie bretonne ou valaque, ou en velours pyrogravé.

Si l'on préfère le gilet Directoire, à empiècement et larges revers, il est également à la mode.

Ces petites jaquettes se font noires ou de couleurs: les nuances vives sont permises, mais un peu difficiles à porter.

Presque tous les corsages sont complétés par un collet, même s'ils ont l'allure de veste ou de boléro, à moins que le boléro ne soit vague.

De "La Mode Nationale."



PATRON No 2210

Paletot de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux, 4 verges en 42 pouces.

Pour recevoir ce patron, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents, la mesure du tour de buste, et l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir le patron. Qu'on veuille bien nous donner une adresse explicite et complète.

BLANCHE VALMONT.



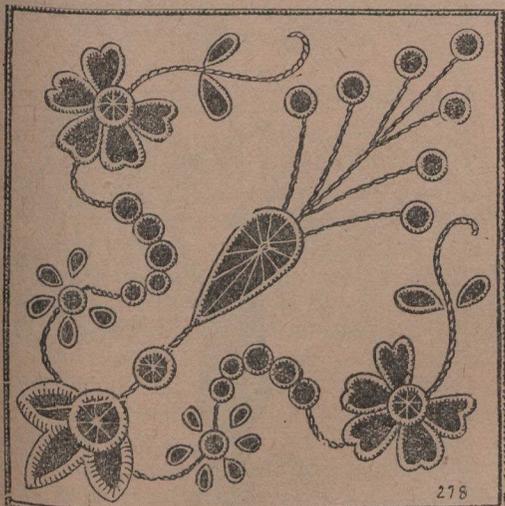
# LA VIE AU FOYER

## CONSEILS UTILES

### Papier pour polir

Rien n'est plus facile que de fabriquer soi-même le papier à polir.

On prend une feuille de papier fort que l'on recouvre d'une couche de colle forte, et sur laquelle on tamise du grès pilé ou de la pierre ponce pulvérisée. On applique immédiatement une autre feuille de papier plus mince, et on passe un rouleau ou une bouteille pour tasser et égaliser.



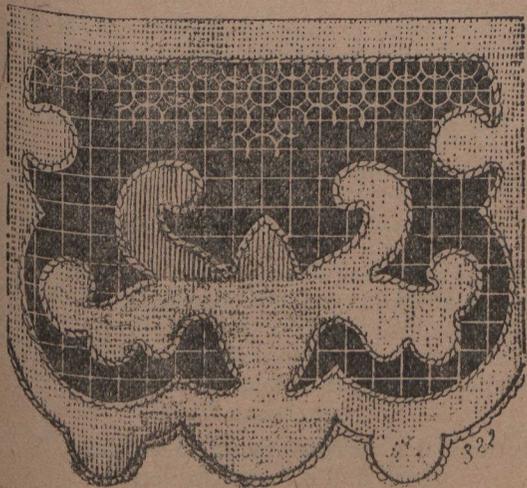
Motif de broderie anglaise

Ce joli motif de broderie anglaise peut servir comme carré ou losange. On peut aussi le répéter dans un carré ayant 6 pouces et demi côtés. La broderie est composée de branches de fleurs en broderie anglaise. Les petites roues et le motif du milieu sont ornés de points exécutés avec du fil à dentelle.

### Savon en feuilles

Beaucoup de personnes connaissent et emploient le savon en feuilles, dont l'utilité est surtout démontrée en excursion, à la chasse ou en voyage.

Il se prépare en plongeant des feuilles de papier buvard blanc et mince dans un bain de savon de coco parfumé et préparé comme pour la fabrication des savons de toilette. Les bandes de papier sont ensuite séchées et passées au cylindre pour les glacer, puis on les taille à la dimension désirée.



Broderie en application sur filet

Le modèle que nous publions se raccorde d'un bord transversal à l'autre. On travaille au feston ou au cordonnet sur de la batiste en prenant en même temps les mailles du filet que l'on bâtit au préalable sous la batiste. Quand la broderie est terminée on découpe les parties ajourées en ayant soin d'épargner les mailles du filet.

On montre ensuite la broderie sur un métier et l'on exécute le point d'esprit qui se trouve placé dans l'intérieur du dessin.

### Crème fouettée

La crème fouettée ou crème à la Chantilly constitue lorsqu'elle est en mousse une crème d'un goût agréable, savoureux et délicat. Cette crème se sert parfois seule comme dessert, mais le plus souvent elle accompagne un entremets, elle sert à garnir une quantité de gâteaux, des meringues, des glaces, des bombes.

On sert de la crème fouettée avec des fraises.

Aux five o'clock ou aux lunchs, aux thés elle est l'accompagnement du thé et du chocolat, voire aussi du café au lait. C'est une recherche exquise qui a beaucoup de succès dans les salons, lors des réceptions hivernales.

Pour préparer la crème fouettée il faut avoir de la bonne crème fraîche mais bien épaisse sans aucune addition de lait, car autrement elle ne pourrait monter; elle doit être très fraîche, sans goût fort. La crème aura donc été prise sur du lait de la veille, mais s'il fait froid, on pourra prendre de la crème sur le lait de l'avant-veille.

En résumé, tant que la crème n'a pris aucun goût fort, ni de moisi, elle peut être fouettée; néanmoins plus elle est fraîche meilleure elle est, à condition qu'elle soit ferme.

La crème est placée dans un vase creux: un grand saladier ou une bassine en cuivre non étamée. En été, on devra faire rafraîchir sur la glace ou se mettre pour opérer dans une cave très fraîche. En hiver ou quand il ne fait pas fort chaud, on n'a pas besoin de prendre tant de précautions pour bien réussir.

On fouette la crème jusqu'à ce qu'elle monte en mousse comme les oeufs pour faire une neige, on prend une fourchette, un fouet en fil de fer et mieux la batteuse spéciale.

La bonne crème épaisse doit être montée en un quart d'heure; on reconnaît qu'elle est montée à point lorsqu'elle est ferme et reste adhérente au fouet. Il ne faut alors plus la battre car elle pourrait tourner en beurre.

On sucre alors avec du sucre en poudre qui est volontiers parfumé à la vanille.

Quelques personnes ajoutent à la crème un ou deux blancs d'oeufs, ce qui aide à la faire monter: cela en augmente la quantité mais non la qualité.

Mieux vaut ne fouetter la crème qu'au moment de la servir, bien qu'elle puisse se conserver au frais environ une journée.

### Comment enlever les taches d'encre

Sur les étoffes les plus délicates et aussi sur les tapis de table et sur les tapis de parquet, on peut enlever fort bien les taches d'encre si, aussitôt que l'encre a été répandue, on trempe la tache dans du lait ou de la crème.

En général, on a toujours du lait sous la main, il est donc facile d'enlever bien vite les taches d'encre.

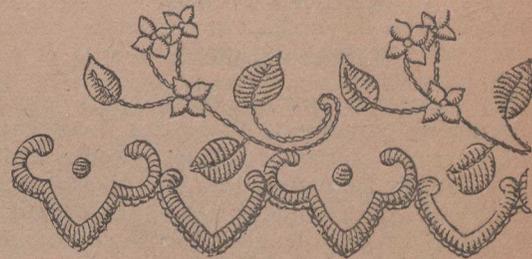
Il peut sembler plus difficile de faire disparaître l'encre sur un tapis clair, on y parviendra cependant si l'on se hâte de jeter du lait; on brosse avec une petite brosse: une brosse à ongles un peu usagée fait très bien l'affaire, ensuite on éponge le lait en se servant soit d'une éponge, soit d'un linge doux mis en tampon, ou encore d'un morceau d'ouate.

Il faut alors rincer à l'eau fraîche jusqu'à ce que l'eau reste claire, la tache est alors enlevée.

A défaut de lait, on peut employer du vinaigre, mais le procédé est moins efficace qu'avec le lait.

### A propos de bébés

A Londres, au cours d'une enquête tenue sur le cadavre d'un enfant qui avait été suffoqué pendant qu'il dormait dans le lit de ses parents, le coroner a déclaré que 2,000 enfants avaient été ainsi suffoqués durant l'année 1905, en Angleterre seulement, et que Londres comptait pour six cents dans cette liste macabre. Le coroner ajoute qu'en Allemagne la loi défend de faire coucher un enfant de moins d'un an dans le lit de ses parents.



Feston avec motifs de fleurettes au plumetis, à broder en soies lavables de plusieurs couleurs.

### Acide sulfureux liquide

Il s'agit ici d'une solution aqueuse d'acide sulfureux destinée à rendre plus commode l'opération du soufrage des étoffes portant des taches d'origine végétale.

On place au milieu d'une assiette creuse un morceau de brique et l'on verse autour de l'eau de manière à laisser émerger la partie supérieure. On pose sur celle-ci quelques morceaux de soufre que l'on enflamme. On recouvre d'une cloche ou d'un grand verre dont les bords plongent dans l'eau de l'assiette. Les vapeurs de soufre se dissolvent dans l'eau. Lorsque celle-ci marque 3° Baumé elle est bonne à employer. Cette solution s'altère rapidement et ne saurait être conservée, mais il est très facile d'en préparer au fur et à mesure des besoins.



Blague au crochet

Cette jolie blague est exécutée en cordonnet de soie, de la couleur que l'on désire; elle est ornée d'entre-d'ux composée d'anneaux, de rangées de brides serrées et de groupes de brides alternées. Monter une chaînette de 150 mailles dont on joint la première à la dernière, puis on fait deux rangs de brides serrées, 1 rang d'anneaux que l'on fait séparément en les attachant par des brides, comme l'indique le détail, et l'on continue 2 rangs de brides serrées, 1 rang de brides séparées par des mailles en l'air, 2 rangs de brides serrées, 1 rang d'anneaux, 2 rangs de brides serrées, 1 rang de brides séparées par des mailles chaînettes, et l'on continue ainsi de suite en diminuant à partir du dernier rang des anneaux pour former la pointe qui compte encore 10 rangs. Pour la dentelle du haut (voir le détail grandeur naturelle, lettre A), on fait une rangée de brides séparées par deux mailles chaînettes et, pour la dent, 2 mailles serrées, 1 bride, 3 mailles en l'air, 1 bride, 2 mailles serrées, et l'on continue ainsi de suite tout autour de l'ouvrage.

On garnit la blague d'un gland assorti aux nuances de cordonnet composé de mailles serrées et de brides comme l'indique le dessin. Une cordelière de soie est passée dans la dentelle avec glands de chaque côté; l'intérieur est doublé avec de la peau blanche ou une vessie recouverte de soie pour faire transparent.



# POUR NOS JEUNES AMIS

## RECREATIONS

### Lignes parallèles

Nous venons de voir que deux lignes de même longueur paraissent avoir des longueurs très différentes suivant qu'on les entoure de lignes obliques convergentes ou divergentes. Nous allons voir comment des lignes parfaitement parallèles semblent vouloir se rencontrer lorsque ces lignes parallèles sont coupées par des obliques. Regardez d'abord notre dessin,

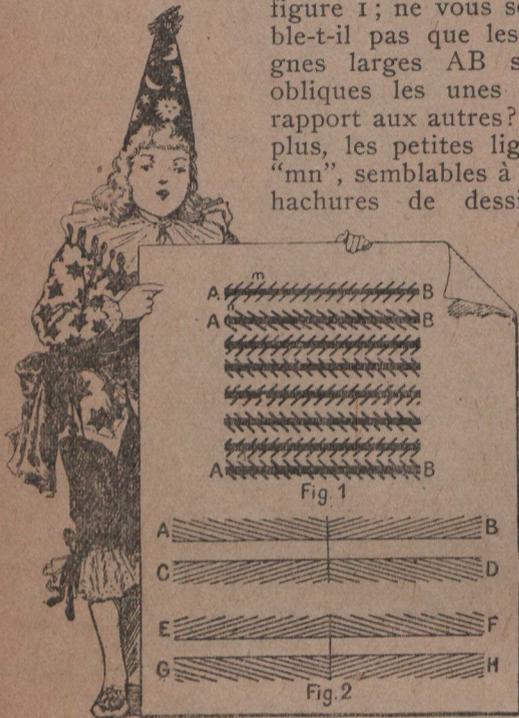


figure 1; ne vous semble-t-il pas que les lignes larges AB sont obliques les unes par rapport aux autres? De plus, les petites lignes "mn", semblables à des hachures de dessina-

teur, qui coupent ces lignes AB, semblent être des lignes brisées, et non de petites lignes droites. Même illusion dans la figure 2, et l'on est forcé de regarder par le côté du dessin pour constater que les lignes AB et CD sont parfaitement parallèles, de même que les lignes EF et GH.

Ces deux curieux exemples suffiraient à nous montrer que nos yeux peuvent quelquefois nous induire en erreur; nous aurons l'occasion d'en étudier encore d'autres.

## HISTOIRE D'UN SAPIN

### I

Il y avait une fois dans la forêt un petit sapin qui n'était pas heureux. Il aurait voulu être grand comme les autres, pour voir bien loin dans la campagne. Et ainsi, ni le soleil ni le chant des oiseaux ne le réjouissaient.

### II

A l'automne, les bûcherons vinrent et abattirent les grands sapins:

—Où les emmène-t-on? demanda le petit sapin à une cigogne.

—Je crois, dit celle-ci, qu'on veut en faire des mâts de bateau, car j'en ai rencontré sur la mer, et il m'a bien semblé qu'ils sentaient le sapin.

—Comme ils ont de la chance! pensa le petit arbre.

### III

Vers Noël, des gens vinrent dans la forêt et coupèrent le petit sapin. Il fut porté à la ville et mis dans une belle salle; puis, un soir, on le couvrit de lumière et de jouets, et il y eut une grande fête.

—Voilà mon bonheur qui commence! se dit-il.

### IV

Mais dès le lendemain matin, les domestiques entrèrent et portèrent le sapin au grenier.

—Il fait bien noir ici! gémit-il. J'étais certainement plus heureux quand j'étais tout jeune dans la forêt et couvert de belle neige blanche?

Et au mois de mai, le cuisinier vint, le scia, et en fit du feu sous la marmite.

—Mieux vaut en finir, murmura le sapin, car ma jeunesse ne reviendra plus!

SILVESTRIK.  
D'après ANDERSEN.

## VERS A DIRE

### LE MENSONGE

"Il ne faut pas cueillir des poires au verger." Les poires sont très bas, et sans se déranger, Thérèse mord au fruit à même, sur la branche, Sans le cueillir. Eh bien, Thérèse n'est pas franche.

Mentir en action, c'est mentir. Oh! bien mieux, C'est trahir... et Thérèse a dû baisser les yeux.

JEAN AICARD.

### LE BOMBYX ET L'ARAIGNEE

Un ver à soie travaillait avec une sage lenteur à parfaire son cocon.

Une araignée qui l'observait en riant lui dit d'un ton orgueilleux:

—Que penses-tu de ma toile, seigneur Bombyx? Je l'ai commencée ce matin, et à midi elle était achevée. Vois comme elle est belle!

Nonchalamment, le ver à soie répondit:

—Oui, mais que durera-t-elle?

Le soir, un courant d'air emporta la toile d'araignée.

Le Temps n'épargne pas ce qui se fait sans lui.

## VERS A DIRE

### LE TUTEUR

"Délivre-moi, disait une rose trémière,

A sa petite jardinière,

De cette perche auprès de moi, [blesse?

Qui me gêne et me nuit, qui m'étouffe et me

— Je l'ai mise exprès pour garder ta faiblesse.

— Me garder, vraiment, et de quoi?

Je me tiens toute seule en parfait équilibre;

Je suis grande et veux être libre!"

La jardinière enleva le tuteur.

Arrive un coup de vent; il emporte la fleur.

Songez-y, mes enfants, s'il vous prenait l'envie

D'échapper à la main qui fait votre soutien.

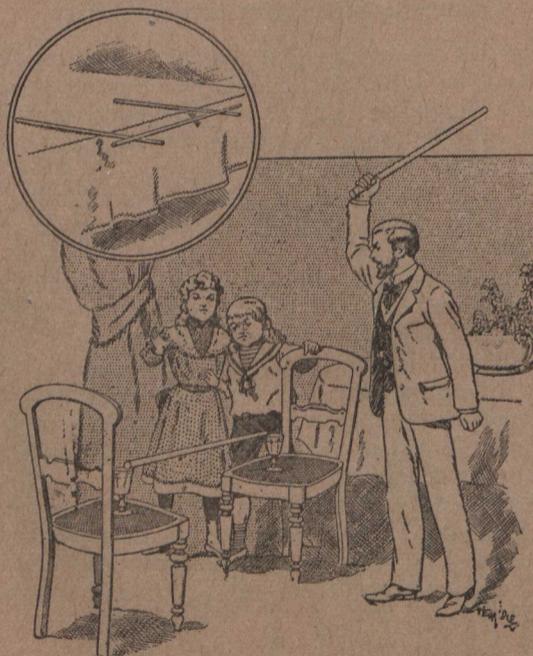
C'est un bien grand malheur pour l'enfance et la

Que de n'être tenu par rien.

[vie RATISBONNE.

### Le bâton brisé sur deux verres

Voici une expérience qui nous démontre les curieux effets du principe d'inertie, dont j'ai déjà parlé ici plusieurs fois. Prenez un manche à balai, et enfoncez à chacune de ses extrémités un clou long et mince, les deux clous étant si-

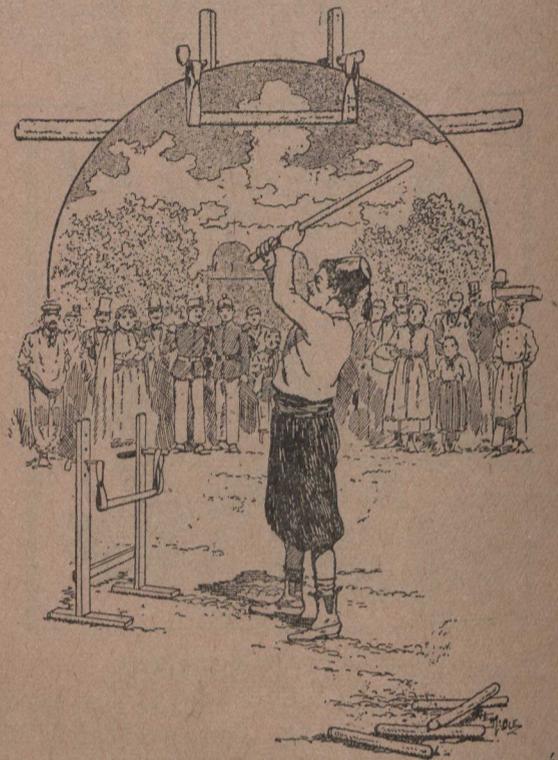


tués dans l'axe du morceau de bois. Posez maintenant le manche à balai sur le bord de deux verres pleins d'eau, chaque clou reposant sur l'un des verres, et les verres étant posés plus bas qu'une table, par exemple, sur deux chaises. Prenez un fort bâton, et donnez-en un vigoureux coup sur le milieu du manche à balai; ce dernier sera brisé en deux sans que les verres aient éprouvé aucun dommage, et sans même qu'une goutte d'eau ait jailli au dehors!

Cette expérience peut être exécutée plus simplement de la façon suivante: posez, sur le bord

d'une table un peu basse, deux crayons qui fassent saillie à l'extérieur. Sur les bouts en porte-à-faux de ces crayons, posez un de ces longs et minces crayons comme on en trouve dans les bazars; appliquez au milieu du crayon un vigoureux coup de canne, et le grand crayon sera cassé en deux morceaux sans que les deux autres soient brisés.

On a vu sur les boulevards de Paris, un bateur présenter ce tour d'une façon originale:



le bâton, d'une grosseur respectable, était posé, par ses deux bouts, sur deux bracelets de papier dont l'un était suspendu à un tuyau de pipe, l'autre reposant sur le tranchant d'un rasoir tout grand ouvert. Un vigoureux coup de matraque faisait voler le morceau de bois en deux éclats, sans que le papier des bandes fût coupé ni déchiré, ce qui excitait l'admiration et la générosité des spectateurs.

## PROBLEMES

### No 68 — Les roues dentées

Supposons 2 roues dentées d'égales dimensions (une est stationnaire), combien de tours l'autre fera-t-elle pour tourner autour de la première?

### No 69 — Jean et Guillaume

Si Jean avait 7 sous de plus et Guillaume 6 sous de moins, les deux auraient en tout 10 sous. Combien chacun a-t-il?

### No 70 — Une question embarrassante

Quel est le tiers et demi du tiers et demi de dix?

### No 71 — Le problème du poisson

Un poisson a quinze pouces de long, et la tête est aussi longue que la queue. Si la tête était deux fois aussi longue qu'elle ne l'est, la tête et la queue seraient-elles aussi longues que le corps. Quelle est la longueur de chacun?

### Solutions des devinettes publiées dans le No 1176 de l'Album Universel

No 64 — Des menottes.

Na 65 — Le bruit.

No 66 — Parce qu'elle est plus vieille d'environ 20 ans.

No 67 — Un arbre.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages.  
L. R.

## LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I



—Nous croyons l'avoir devinée, fit frère Marc: vous savez que les habitants se font un plaisir de transporter dans leurs voitures le produit de nos quêtes d'une paroisse à une autre. Les deux quarts d'oeufs furent déposés, le soir, chez un aubergiste de la paroisse de \*\*\*, chez lequel pensionnait un étranger, qui ne craignait ni Dieu, ni diable: un vrai athée, qui raillait à tout propos les moines qu'il qualifiait de fainéants, s'engraisant des labeurs des pauvres; et il est à supposer, qu'assisté de quelques mauvais sujets il passa une partie de la nuit à faire bouillir nos oeufs, sans égard pour l'estomac épuisé de ceux qui devaient s'en nourrir à la fin d'un carême rigide.

La seconde est racontée par l'auteur lui-même:

«L'instrument qui servait de tourne-broche, chez mon père, se montait comme une horloge. La cuisinière, après avoir exposé ses viandes près du feu, courait au grenier et faisait monter jusqu'au faite de la maison, en se servant d'une clef faisant partie du mécanisme, un poids de vingt-cinq à trente livres. Lorsque la broche, ou les broches, car il y en avait souvent deux ou trois, arrêtaient, elle prenait de nouveau sa course au grenier pour recommencer la même opération.

Les fils de saint François avaient beaucoup simplifié la besogne en établissant tout le mécanisme nécessaire à la cuisson des viandes sur le foyer de la cheminée, et en substituant un chien à un tourne-broche marmiton.

—Mais, dit le lecteur, les chiens de votre temps étaient donc des prodiges d'intelligence?

Ils n'en avaient pourtant guère plus que l'écureuil sortant de la vie peu civilisée des forêts et que l'on enferme dans un cage ronde de fil de fer, que le gentil animal se dépêche de faire tourner, pour en sortir au plus vite, quoiqu'il ne soit pas plus avancé à la fin de la journée que le matin, croyant néanmoins, avoir fait beaucoup de chemin. Comprenez-vous maintenant? On enfermait le chien dans un rouleau semblable: le chien n'avait pas comme l'écureuil un lieu de retraite pour se reposer, il lui fallait courir sans cesse stimulé par la chaleur, par l'odeur des viandes et par l'espoir de la liberté. La langue finissait par lui pendre de la longueur d'un demi pied hors de la gueule; n'importe! point de compassion pour la pauvre bête: — tourne, capuchon, (nom obligé d'un chien de Récollet) tourne, mon gars; tu auras ton dîner quand tu l'auras gagné et de l'eau à discrétion.

Mais capuchon avait souvent la finesse de s'évader vers l'heure où sa présence aurait été le plus requise, soit en passant entre les jambes du portier, quand il ouvrait la porte du couvent, ou par la négligence du jardinier. Il s'agissait alors de lui trouver un substitut; la chose n'était pas si difficile que l'on serait porté à le croire. Un chien de grosseur convenable passait-il dans la rue, on l'affriandait avec un morceau de viande, et une fois dans les limites du couvent, un bras nerveux, l'empoignait par-dessus le cou, le poussait dans la cage et fermait le crochet. Le nouveau conscrit faisait des efforts désespérés pour respirer l'air pur de la liberté. Le frère Ambréose criait en se pâmant d'aise: «hardiment, bourgeois! tu fais des merveilles! tu auras un bon morceau de rôti pour récompense!»

Les récollets prisait beaucoup les chiens d'autrui, mais ceux-ci ne les aimaient guère, si l'on en peut juger par les écarts, les longs détours, que la plupart faisaient en passant vis-à-vis du couvent qu'ils regardaient d'un air inquiet, ou en aboyant avec fureur, s'ils apercevaient un capuchon: à ces signes on pouvait dire, sans se tromper, qu'ils avaient tourné la broche des bons frères».

Ils annonçaient un riche caractère, un amour capable des plus grands sacrifices pour l'objet digne de lui. Amélie de Repentigny ne voulait pas donner son coeur au hasard. Quand elle le don-

(1) Voir le numéro précédent.

nerait ce serait pour toujours et elle ne le regretterait jamais.

Les deux femmes portaient des vêtements de deuil. Elles étaient mises avec une élégante simplicité, et d'une façon digne de leur rang.

Le chevalier le Gardeur de Tilly était tombé sur le champ de bataille, deux ans auparavant, en combattant vaillamment pour son roi et son pays. Sa veuve resta seule pour régir ses vastes domaines et prendre soin de sa nièce Amélie de Repentigny, et de son neveu le Gardeur, deux jeunes orphelins qu'il avait beaucoup aimés et les seuls héritiers de la Seigneurie de Tilly.

Amélie n'avait laissé que depuis un an le vieux couvent des Ursulines. Elle avait puisé tous les hauts enseignements dans ce fameux cloître fondé par la mère Marie de l'Incarnation, pour l'éducation des jeunes filles de la Nouvelle-France. Générations après générations sont venues y apprendre, d'après les préceptes de cette femme extraordinaire, les manières les plus distinguées et les sciences de l'époque. Si ces dernières ont pu s'oublier, les premières ne se sont jamais perdues. Les jeunes élèves, devenues femmes et mères, ont transmis à leurs enfants cette politesse et cette urbanité qui distinguent encore, de nos jours, le peuple canadien.

Le jour de l'examen, de toutes ces anxieuses concurrentes qui avaient lutté pour la palme et les honneurs, dans l'illustre maison, deux seulement étaient sorties le front ceint de couronnes, Amélie de Repentigny et Angélique DesMeloises. Deux jeunes filles également belles, également gracieuses, également accomplies, mais différentes de caractères et de destinées. Le fleuve de leur vie coula d'abord dans une parfaite tranquillité; hélas! comme il devait être tourmenté plus tard!

Le Gardeur de Repentigny était d'une année plus âgé que sa soeur Amélie. Il était au service du roi. Ce beau cavalier, ce brave soldat, ce coeur généreux aimait bien sa soeur et sa tante, mais il n'avait pas échappé aux dangers de son temps; il n'avait pas fui les écueils où se perdaient tant de jeunes gens de condition et de fortune qui, du fond de la colonie, s'efforçaient d'imiter les modes, le luxe et l'immoralité de la brillante cour impure de Louis XV.

Amélie aimait son frère avec passion, et s'efforçait de fermer les yeux sur ses écarts. Elle y parvenait, car elle était femme. Elle ne le voyait que rarement, cependant, et dans ses rêveries solitaires, au lointain manoir de Tilly, elle se plaisait à l'embellir de toutes les perfections qu'il avait et n'avait pas, et ne prêtait qu'une oreille distraite, sinon indignée, aux rumeurs méchantes qui couraient sur son compte.

## CHAPITRE III

## UNE CHATELAINE DE LA NOUVELLE-FRANCE

I

Le gouverneur éprouva autant de plaisir que de surprise à la vue de madame de Tilly et de sa jolie nièce; car il les connaissait intimement et les estimait beaucoup. Il les salua avec ce profond respect et cette vive admiration que l'on éprouve toujours pour des femmes de coeur. Les officiers de sa suite firent de même.

—Ma chère madame de Tilly, mademoiselle de Repentigny, dit-il, le chapeau bas, vous êtes les bienvenues à Québec: je ne suis pas étonné, mais je suis ravi de vous trouver ici, à la tête de vos loyaux censitaires. Ce n'est pas la première fois que les dames de Tilly laissent leur maison pour venir défendre les forts du roi contre les ennemis.

Il faisait allusion à la vaillante défense d'un fort sur la frontière iroquoise, par une femme de cette maison, qui, voyant son mari blessé, prit le commandement de la garnison, repoussa l'ennemi et sauva du scalpel et du feu tous ceux qui combattaient autour d'elle.

—Monseigneur le comte, reprit la grande dame avec calme et dignité, quoi de surprenant si la maison de Tilly est fidèle à sa vieille renommée? Il ne saurait en être autrement. C'est à ces loyaux habitants qui ont obéi avec tant d'empressement à votre proclamation que vous devez des compliments. C'est la corvée du roi: il faut relever les murs de Québec, et nul Canadien ne saurait sans honte refuser de mettre la main à l'oeuvre.

—Le chevalier de la Corne St Luc ne trouvera pas sans doute que deux pauvres femmes comme nous puissent renforcer beaucoup la garnison, ajouta-t-elle, en tendant la main au vieux chevalier, le meilleur ami de sa famille.

—Bon sang ne ment pas, madame! répliqua le chevalier, en lui serrant la main avec chaleur. Comment! vous seriez déplacée ici? Non, non! vous êtes chez vous, sur les remparts de Québec, comme dans vos salons de Tilly. Le galant roi François avait coutume de dire qu'une cour sans dames est une année sans printemps, un été sans roses. Les murailles de Québec sans un Tilly ou un Repentigny, seraient d'un mauvais augure en vérité! et pires qu'une année sans printemps et qu'un été sans roses. Mais où donc est ma chère filleule Amélie?

Tout en parlant le vieux soldat déposait sur les joues d'Amélie un baiser tout plein d'une paternelle effusion. Elle était sa favorite.

—Bonjour, mon Amélie, dit-il, ta présence m'est douce comme les fleurs au mois de juin. Comme tu as bien employé le temps! Tu as grandi, tu es devenue de plus en plus belle chaque jour, pendant que je dormais près des feux de camp, dans les forêts de l'Acadie. Mais vous êtes toutes pareilles, vous autres, jeunes filles, c'est à peine si j'ai reconnu ma petite Agathe à mon retour. La petite coquine me dévorait de ses baisers, voulant sécher, disait-elle, les larmes de joie qui coulaient de mes yeux.

II

Amélie fut touchée des flatteuses paroles de son parrain, et elle se sentit heureuse d'avoir encore toute son affection. Elle lui prit le bras et l'entraîna à quelques pas de la foule.

—Où est le Gardeur, lui demanda-t-il.

Elle devint toute rouge et répondit après un moment d'hésitation:

—Je ne le sais pas, parrain; nous ne l'avons pas vu depuis notre arrivée.

Puis, après un silence plein de trouble, elle ajouta:

—L'on m'a dit qu'il était à Beaumanoir, en partie de chasse avec son Excellence l'Intendant.

La Corne, voyant son embarras, comprit tout ce qu'il y avait de pénible pour elle dans cet aveu, et la prit en pitié. Un éclair de colère brilla à travers ses longs cils, mais il refoula ses pensées. Cependant, il ne put s'empêcher de dire:

—Avec l'Intendant, à Beaumanoir? j'aurais préféré le voir en meilleure compagnie. Cette intimité avec Bigot ne peut que lui être fatale et il faut que cela finisse, Amélie! N'aurait-il pas dû être ici pour vous recevoir, toi et madame de Tilly?

—Je suis bien sûre qu'il serait venu au-devant de nous s'il avait connu notre dessein; je lui ai écrit un mot, mais le messenger est arrivé trop tard; il était parti.

Amélie avait presque honte d'excuser si mal à propos la faute de son frère. Elle n'était guère convaincue, la pauvre enfant, et voulait espérer quand même.

—Bien! bien! ma filleule, nous aurons bientôt, dans tous les cas, le plaisir de voir Le Gardeur. Il faut que l'Intendant assiste à un conseil de guerre aujourd'hui même. Le colonel Philibert est parti depuis une heure pour Beaumanoir.

## III

A ce nom de Philibert, Amélie tressaillit soudain, regarda le chevalier d'un oeil inquiet, mais n'osa lui faire la question qui tremblait sur ses lèvres.

—Merci, parrain, dit-elle, pour la bonne nouvelle du retour prochain de mon frère.

Elle continua, mais sa pensée était ailleurs.

—Avez-vous entendu dire que l'Intendant voulait donner, dans le palais, une position honorable et importante à Le Gardeur? Mon frère m'a écrit à ce sujet.

—Une importante et honorable position dans le palais? — Le vieux soldat souligna honorable.

—Non, je ne l'ai pas entendu dire! et je n'espère pas qu'on puisse jamais trouver une place honorable dans la compagnie de Bigot, de Varin, de Péan et de tous les autres coquins de la Friponne. Pardonne-moi, ma chère enfant, je ne mets pas Le Gardeur au rang de ces gens-là, ah! non! La pauvre victime! J'espère que le colonel Philibert va le trouver et le délivrer de leurs griffes.

Amélie lâcha la question qui brûlait ses lèvres. Autant mourir que de se taire plus longtemps.

—Le colonel Philibert? parrain, quel est cet homme?

La surprise, la curiosité et, plus que cela, un intérêt profond altéraient singulièrement sa voix malgré l'effort qu'elle faisait pour paraître indifférente.

—Le colonel Philibert, répéta de La Corne, comment? qui veux-tu que ça soit, sinon notre jeune Pierre Philibert? Tu ne l'as pas oublié assurément, Amélie. Dans tous les cas, il se souvient de toi, lui. Combien de fois, pendant les longues nuits que nous avons passées auprès du feu, dans nos campements au milieu de la forêt, il nous a parlé de Tilly et des bons amis qu'il y avait laissés. A coup sûr, ton frère reconnaîtra bien Philibert quand il le verra et sa reconnaissance se souviendra...

Amélie rougit légèrement lorsqu'elle répliqua:

—Oui, parrain, je me souviens bien de Pierre Philibert; je m'en souviens avec plaisir, mais je ne l'avais jamais entendu appeler colonel.

—Vraiment! Il a été si longtemps absent. Il est parti simple enseigne en second, et il est revenu colonel! Et il a l'étoffe d'un feld-maréchal! il a conquis ses grades au champ d'honneur, en Acadie. C'est un noble garçon, Amélie; avec ses amis, doux et aimant comme une femme; avec ses ennemis, implacable comme son père, ce vieux bourgeois qui a fait mettre sur le devant de sa maison, comme une perpétuelle menace à l'Intendant, paraît-il, cette tablette du Chien d'Or que tu connais. L'acte d'un homme hardi s'interprète de lui-même.

## IV

—J'entends tout le monde parler avec respect du bourgeois Philibert, répartit Amélie. Tante de Tilly qui n'est point prodigue de ses compliments, dit que c'est un vrai gentilhomme, bien qu'il soit commerçant.

—Comment! sans doute il est d'origine noble, je le sais! ce qui n'empêche pas qu'il ait obtenu un permis du roi pour faire, comme d'autres gentilshommes, le commerce dans la colonie. En Normandie, c'était le comte Philibert, à Québec, c'est un bon bourgeois, c'est un homme sage aussi, car, après tout, avec ses vaisseaux, ses comptoirs et ses livres, il est devenu le plus riche habitant de la Nouvelle-France, pendant que nous, avec notre noblesse et nos épées, nous avons lutté pour conquérir la pauvreté, et nous recueillons le mépris des ingrats courtisans de Versailles.

## V

La conversation fut interrompue par un brusque mouvement de la foule qui s'écartait pour laisser passer le régiment de Béarn. Ce régiment faisait partie de la garnison de Québec et se rendait à ses exercices du matin, ou s'en allait monter la garde. Il se composait d'intrépides et bouillants gascons, en uniformes bleu et blanc, avec le casque haut sur la tête, et sur le dos la tresse de cheveux, attachée de ruban. En avant marchaient, tout galonnés, tout chamarrés, les officiers à cheval. Les sous-officiers avec leurs espartons, et les sergents avec la hallebarde alignaient la longue file des étincelantes baïonnettes. Les fifres et les tambours firent de nouveau retentir les rues et alors, pour rendre hommage aux jeunes filles qui regardaient d'un oeil ravi le brillant unifor-

me, et souriaient avec douceur au vaillant soldat, gaulois ou breton, tous ces guerriers se mirent à chanter en chœur et à gorge déployée: Vive la Canadienne.

Le gouverneur et sa suite eurent vite fait de se mettre en selle et de galoper sur l'esplanade pour voir la revue.

De la Corne St Luc se fit amener son cheval. Il voulait rejoindre le gouverneur.

—Venez dîner avec nous, aujourd'hui, chevalier, lui dit Madame de Tilly.

—Merci mille fois, j'ai peur que cela ne soit pas possible, madame, car le conseil de guerre s'assemble au château cet après-midi. Cependant, si le colonel Philibert ne trouvait pas l'Intendant à Beaumanoir, l'heure de la réunion pourrait bien être retardée, alors, je viendrais; mais il vaut mieux ne pas m'attendre.

A ce nom de Philibert, toujours un reflet pourpre colorait les joues d'Amélie.

—Mais venez si vous le pouvez, parrain, ajouta-t-elle, nous avons l'espoir d'avoir Le Gardeur avec nous cette après-dinée. Il vous aime tant! et je sais que vous avez beaucoup de choses à lui dire.

Amélie, toute anxieuse, aurait bien voulu assurer à son frère la grande influence du chevalier de la Corne St Luc.

Ils aimaient bien l'un et l'autre leur vieux parrain. C'est à son amitié que leur père, expirant sur le champ de bataille, les avait confiés.

—Ma chère Amélie, répliqua le vieillard, heureux ceux qui n'osent promettre et donnent beaucoup! Je veux bien essayer de rencontrer ce cher garçon, mais ne me demande pas l'impossible. Bonsoir, madame, bonsoir, Amélie. Il leur baisa respectueusement les mains et sauta en selle.

## VI

La nouvelle du retour de Pierre Philibert avait causé une profonde surprise à Mademoiselle Amélie. Elle s'éloigna tout émue du groupe des travailleurs, et, pendant que sa tante causait avec l'évêque et le père de Berey, elle alla s'asseoir à l'écart, dans une embrasure de la batterie. Là, pâle, la joue appuyée sur une main tremblante, elle vit passer devant ses yeux, comme une volée de blanches colombes qui s'élançaient d'un taillis, les douces réminiscences d'autrefois...

Elle revoyait Pierre Philibert, l'ami et le camarade de son frère. Que de fois, pendant les vacances, il était venu au vieux manoir de Tilly! Elle était jeune alors, et partageait les jeux des deux étudiants, leur tressait des guirlandes de fleurs, courait avec eux, montée sur son docile poney, par les sentiers sauvages de la seigneurie. Elle attendait alors avec impatience ces jours de vacances du vieux séminaire de Québec, les plus beaux de l'année, et elle confondait dans une même affection le frère et l'ami.

## VIII

Un jour, les habitants du manoir éprouvèrent une douleur terrible qui fut bientôt suivie d'une grande joie, et Pierre Philibert devint alors un héros incomparable aux yeux de la jeune Amélie.

Le Gardeur jouait follement dans un canot, et tous les deux, Pierre et elle, assis sur le bord, le suivaient du regard. Tout à coup, la légère embarcation chavira. L'imprudent lutta quelques moments, puis s'enfonça sous les vagues bleues si belles et si redoutables.

Amélie jeta un cri d'épouvante et s'évanouit; Philibert n'hésita pas un instant. Il se précipita dans le fleuve, nagea vers le lieu de l'accident et plongea avec l'agilité du castor. Il reparut avec le corps inanimé de son ami qu'il apporta à la rive.

Après des efforts nombreux et un temps qui parut long comme l'éternité à la pauvre enfant, Le Gardeur revint à la vie et fut rendu à sa famille éplorée. Amélie folle de joie, enveloppa Philibert de ses jolis bras et couvrit son front de baisers.

—Tant que je vivrai, disait-elle, ma reconnaissance durera, et jamais je ne vous oublierai dans ma prière de chaque jour.

Peu après cet événement, Philibert qui voulait apprendre l'art de la guerre et se consacrer au service du roi, fut envoyé aux grandes écoles militaires de France. Amélie entra au couvent des Ursulines; car c'est là que les grandes dames de la colonie puisaient, dans leur jeunesse, les sciences et les belles manières qui les distinguaient plus tard.

Malgré les ombres glacées du cloître, où l'âme profane ne doit pas entrer, l'image de Philibert suivit Amélie et son souvenir devint inséparable du souvenir de Le Gardeur. C'était le prince mystérieux qui enchantait ses rêves et charmait sa poétique imagination. Elle avait promis de toujours prier pour lui, et pour mieux accomplir sa promesse et ne jamais l'oublier, elle avait ajouté un grain d'or à son chapelet.

## VIII

Du fond de son cloître silencieux, Amélie n'entendit guère les bruits de la guerre qui dévastait la frontière et les lointaines vallées de l'Acadie; elle n'avait pas suivi Pierre dans sa marche glorieuse depuis l'école militaire jusqu'au champ de bataille, et ne savait pas qu'on lui avait confié, comme à l'un des plus habiles officiers du roi, l'un des premiers commandements dans la colonie.

Son étonnement fut donc bien profond, en effet, quand elle sut que ce petit garçon qui avait été le compagnon d'enfance de son frère et le sien, était maintenant le brillant colonel Philibert, aide de camp de son Excellence le gouverneur général.

Assurément, il n'y avait rien là qui pût faire rougir; cependant un éclair illumina les profondeurs de son âme. Elle s'aperçut avec un certain malaise que celui qui avait tant occupé sa pensée depuis nombre d'années, était maintenant un homme, et homme noble et renommé... Elle était profondément inquiète et presque indignée. Elle s'interrogea sérieusement pour voir si elle n'avait pas, en quelque chose, failli à sa réserve et à sa modestie de jeune fille, en s'occupant ainsi de lui. Ses craintes étaient comme des épines qui déchiraient ses chairs vierges, et plus elle se contemplait plus elle tremblait de se trouver coupable.

Ses tempes battaient violemment; elle n'osait lever les yeux, de crainte que quelqu'un, fut-ce même un étranger, ne vit sa confusion et n'en devinât la cause.

—O Vierge Marie! murmura-t-elle en pressant de ses deux mains sa poitrine agitée, ô Vierge Marie! rends la paix à mon âme! je ne sais plus que faire!...

Assise seule dans l'embrasure de la muraille, elle vécut en quelques minutes toute une vie d'émotions. Elle ne trouva point le calme jusqu'au moment où elle comprit soudain qu'elle se désespérait en vain. Il n'était pas probable du tout que le colonel Philibert pût, après une si longue absence et une vie aussi active, se souvenir encore de la petite écolière du manoir de Tilly. Elle pourrait le rencontrer, elle le rencontrerait, bien sûr, dans cette société où ils allaient tous deux; mais il la traiterait sans doute comme une étrangère, et de son côté, elle agirait de même à cet égard.

Fort de ce vain argument, Amélie, comme les autres femmes, mit sur son cœur une petite main de fer gantée de soie, et puis en étouffa tyranniquement les avertissements. Elle paraissait triompher, mais elle était vaincue. Certaine, maintenant, de l'indifférence de Philibert et de son oubli profond (indifférence et oubli tout imaginaires), elle pouvait le voir sans rien craindre pour sa tranquillité; bien plus, elle désirait le rencontrer pour se prouver à elle-même qu'elle ne s'était pas rendue coupable de faiblesse à son égard.

Elle leva les yeux et vit avec plaisir que sa tante et l'évêque causaient avec plus d'animation que jamais d'un sujet qui leur était fort cher à tous deux — des soins spirituels et temporels qu'il fallait donner aux pauvres et particulièrement aux pauvres dont la dame de Tilly avait à répondre devant Dieu et le roi.

## IX

Elle songeait aux étranges incidents de ce matin-là, quand le bruit d'une voiture éveilla son attention. Une calèche, tirée par deux chevaux fougueux attelés en flèche, franchit la porte Saint-Jean et roulant avec rapidité, vint s'arrêter tout à coup auprès d'elle. Une jeune fille, habillée suivant la mode capricieuse de l'époque, remit les guides au cocher, sauta de la calèche avec l'aisance et l'agilité d'une gazelle, puis monta sur le rempart en jetant dans un cri joyeux et clair le nom d'Amélie. Mademoiselle De Repentigny reconnut aussitôt la voix argentine de la gaie, de la belle Angélique Des Meloises. Angélique embrassa son amie

# COLOMBA

... Par ...  
Prosper Mérimée

(Suite) I

Bien! va le porter. — C'était au pied d'un pin, et le lieu était parfaitement indiqué. Il porte l'argent, l'enterre au pied de l'arbre et revient me trouver. Je m'étais embusqué aux environs. Je demeurai là avec mon homme six mortelles heures. Monsieur della Rebbia, je serais resté trois jours s'il eût fallu. Au bout de six heures paraît un "Bastiaccio" (2), un infâme usurier. Il se baisse pour prendre l'argent, je fais feu, et je l'avais si bien ajusté que sa tête porta en tombant sur les écus qu'il détirait. — Maintenant, drôle! dis-je au paysan, reprends ton argent, et ne t'avise plus de soupçonner d'une bassesse Giocanto Castriconi. — Le pauvre diable, tout tremblant, ramassa ses soixante-cinq francs sans prendre la peine de les essayer. Il me dit merci, je lui allonge un bon coup de pied d'adieu, et il court encore.

—Ah! curé, dit Brandolaccio, je t'envie ce coup de fusil-là. Tu as dû bien rire?

—J'avais attrapé le "Bastaccio" à la tempe, continua le bandit, et cela me rappela ces vers de Virgile:

Liquefacto tempora plumbo  
Diffidit, ac multâ porrectum extendit arenâ.

"Liquefacto!" Croyez-vous, monsieur Orso, qu'une balle de plomb se fonde par la rapidité de son trajet dans l'air? Vous qui avez étudié la balistique, vous devriez bien me dire si c'est une erreur ou une vérité?"

Orso aimait mieux discuter cette question de physique que d'argumenter avec le licencié sur la moralité de son action. Brandolaccio, que cette dissertation scientifique n'amusa guère, l'interrompit pour remarquer que le soleil allait se coucher: "Puisque vous n'avez pas voulu dîner avec nous, Ors' Anton' lui dit-il, je vous conseille de ne pas faire attendre plus longtemps mademoiselle Colomba. Et puis il ne fait pas toujours bon à courir les chemins quand le soleil est couché. Pourquoi donc sortez-vous sans fusil? Il y a de mauvaises gens dans ces environs; prenez-y garde. Aujourd'hui vous n'avez rien à craindre; les Barricini amènent le préfet chez eux; ils l'ont rencontré sur la route, et il s'arrête un jour à Pietranera avant d'aller poser à Corte une première pierre, comme on dit... une bêtise! Il couche ce soir chez les Barricini; mais demain ils seront libres. Il y a Vincentello, qui est un mauvais garnement, et Orlanduccio, qui ne vaut guère mieux... Tâchez de les trouver séparés, aujourd'hui l'un, demain l'autre; mais méfiez-vous, je ne vous dis que cela.

—Merci du conseil, dit Orso; mais nous n'avons rien à démêler ensemble; jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher, je n'ai rien à leur dire."

Le bandit tira la langue de côté et la fit claquer contre sa joue d'un air ironique, mais il ne répondit rien. Orso se levait pour partir: "A propos, dit Brandolaccio, je ne vous ai pas remercié de votre poudre; elle m'est venue bien à propos. Maintenant rien ne me manque... c'est-à-dire il me manque encore des souliers, mais je m'en ferai de la peau d'un mouflon un de ces jours."

Orso glissa deux pièces de cinq francs dans la main du bandit.

"C'est Colomba qui t'envoyait la poudre; voici pour t'acheter des souliers.

—Pas de bêtises, mon lieutenant, s'écria Brandolaccio en lui rendant les deux pièces. Est-ce que vous me prenez pour un mendiant? J'accepte le pain et la poudre, mais je ne veux rien autre chose.

(1) Voir le numéro 1174 de l'"Album Universel", et les suivants.

(2) Les Corses montagnards détestent les habitants de Bastia, qu'ils ne regardent pas comme des compatriotes. Jamais ils ne disent "Bastiese", mais "Bastiaccio": on sait que la terminaison en "accio" se prend d'ordinaire dans un sens de mépris.

—Entre vieux soldats, j'ai cru qu'on pouvait s'aider. Allons, adieu!"

Mais, avant de partir, il avait mis l'argent dans la besace du bandit sans qu'il s'en fut aperçu.

"Adieu, Ors' Anton'! dit le théologien. Nous nous retrouverons peut-être au mâquis un de ces jours, et nous continuerons nos études sur Virgile."

Orso avait quitté ses honnêtes compagnons depuis un quart d'heure, lorsqu'il entendit un homme qui courait derrière lui de toutes ses forces. C'était Brandolaccio.

"C'est un peu fort, mon lieutenant, s'écria-t-il hors d'haleine, un peu trop fort! voilà vos dix francs. De la part d'un autre, je ne passerais pas l'espièglerie. Bien des choses de ma part à mademoiselle Colomba. Vous m'avez tout essoufflé! Bonsoir."

## XII

Orso trouva Colomba un peu alarmée de sa longue absence; mais, en le voyant, elle reprit cet air de sérénité triste qui était son expression habituelle. Pendant le repas du soir, ils ne parlèrent que de choses indifférentes, et Orso, enhardi par l'air calme de sa soeur, lui raconta sa rencontre avec les bandits, et hasarda même quelques plaisanteries sur l'éducation morale et religieuse que recevait la petite Chilina par



Type Corse des montagnes

les soins de son oncle et de son honorable collègue, le sieur Castriconi.

"Brandolaccio est un honnête homme, dit Colomba; mais, pour Castriconi, j'ai entendu dire que c'était un homme sans principes.

—Je crois, dit Orso, qu'il vaut tout autant que Brandolaccio, et Brandolaccio autant que lui. L'un et l'autre sont en guerre ouverte avec la société. Un premier crime les entraîne chaque jour à d'autres crimes; et pourtant ils ne sont peut-être pas aussi coupables que bien des gens qui n'habitent pas le mâquis."

Un éclair de joie brilla sur le front de sa soeur.

"Oui, poursuivit Orso; ces misérables ont de l'honneur à leur manière. C'est un préjugé cruel et non une basse cupidité qui les a jetés dans la vie qu'ils mènent."

Il y eut un moment de silence.

"Mon frère, dit Colomba en lui versant du café, vous savez peut-être que Charles-Baptiste Pietri est mort la nuit passée? Oui, il est mort de la fièvre des marais.

—Qui est ce Pietri?

—C'est un homme de ce bourg, mari de Madeleine, qui a reçu le portefeuille de notre père mourant. Sa veuve est venue me prier de paraître à sa veillée et d'y chanter quelque chose. Il convient que vous veniez aussi. Ce sont nos voisins, et c'est une politesse dont on ne peut se dispenser dans un petit endroit comme le nôtre.

—Au diable ta veillée, Colomba! Je n'aime point à voir ma soeur se donner ainsi en spectacle au public.

—Orso, répondit Colomba, chacun honore ses morts à sa manière. La "ballata" nous vient de nos aïeux, et nous devons la respecter comme un usagè antique. Madeleine n'a pas le "don", et la vieille Fiordispina, qui est la meilleure voceratrice du pays, est malade. Il faut bien quelqu'un pour la ballata.

—Crois-tu que Charles-Baptiste ne trouvera pas son chemin dans l'autre monde si l'on ne chante de mauvais vers sur sa bière? Va à la veillée si tu veux, Colomba; j'irai avec toi, si tu crois que je le doive, mais n'improvise pas; cela est inconvenant à ton âge, et... je t'en prie, ma soeur.

—Mon frère, j'ai promis. C'est la coutume ici, vous le savez, et, je vous le répète, il n'y a que moi pour improviser.

—Sotte coutume!

—Je souffre beaucoup de chanter ainsi. Cela me rappelle tous nos malheurs. Demain j'en serai malade; mais il le faut. Permettez-le-moi, mon frère. Souvenez-vous qu'à Ajaccio vous m'avez dit d'improviser pour amuser cette demoiselle anglaise qui se moque de nos vieux usages. Ne pourrai-je donc improviser aujourd'hui pour de pauvres gens qui m'en sauront gré, et que cela aidera à supporter leur chagrin?

—Allons, fais comme tu voudras. Je gage que tu as déjà composé ta ballata, et tu ne veux pas la perdre.

—Non, je ne pourrais pas composer cela d'avance, mon frère. Je me mets devant le mort, et je pense à ceux qui restent. Les larmes me viennent aux yeux, et alors je chante ce qui me vient à l'esprit."

Tout cela était dit avec une simplicité telle qu'il était impossible de supposer le moindre amour-propre poétique chez la signora Colomba. Orso se laissa fléchir et se rendit avec sa soeur à la maison de Pietri. Le mort était couché sur une table, la figure découverte, dans la plus grande pièce de la maison. Portes et fenêtres étaient ouvertes, et plusieurs cierges brûlaient autour de la table. A la tête du mort se tenait sa veuve, et derrière elle un grand nombre de femmes occupaient tout un côté de la chambre; de l'autre étaient rangés les hommes, debout, tête nue, l'oeil fixé sur le cadavre, observant un profond silence. Chaque nouveau visiteur s'approchait de la table, embrassait le mort (1), faisait un signe de tête à sa veuve et à son fils, puis prenait place dans le cercle sans proférer une parole. De temps en temps, néanmoins, un des assistants rompait le silence solennel pour adresser quelques mots au défunt. "Pourquoi as-tu quitté ta bonne femme? disait une commère. N'avait-elle pas bien soin de toi? Que te manquait-il? Pourquoi ne pas attendre un mois encore? ta bru t'aurait donné un fils."

Un grand jeune homme, fils de Pietri, serrant la main froide de son père, s'écria: "Oh! pourquoi n'es-tu pas mort de la "malemort" (2) Nous t'aurions vengé!"

Ce furent les premières paroles qu'Orso entendit en entrant. A sa vue le cercle s'ouvrit, et un faible murmure de curiosité annonça l'attente de l'assemblée excitée par la présence de la voceratrice. Colomba embrassa la veuve, prit une de ses mains et demeura quelques minutes recueillie et les yeux baissés. Puis elle rejeta son mezzaro en arrière, regarda fixement le

(1) Cet usage subsiste encore à Bocognano (1840).

(2) "La mala morte", mort violente.

mort, et, penchée sur ce cadavre, presque aussi pâle que lui, elle commença de la sorte :

— Charles-Baptiste ! le Christ reçoive ton âme ! — Vivre, c'est souffrir. — Tu vas dans un lieu — où il n'y a ni soleil ni froidure. — Tu n'as plus besoin de ta serpe, — ni de ta lourde pioche. — Plus de travail pour toi. — Désormais tous tes jours sont des dimanches. — Charles-Baptiste, le Christ ait ton âme ! — Ton fils gouverne ta maison. — J'ai vu tomber le chêne — desséché par le Libeccio. — J'ai cru qu'il était mort. — Je suis repassée, — et sa racine avait poussé un rejeton. — Le rejeton est devenu un chêne, — au vaste ombrage. — Sous ses fortes branches, Maddelè, repose-toi, et pense au chêne qui n'est plus."

Ici Madeleine commença à sangloter tout haut, et deux ou trois hommes qui, dans l'occasion, auraient tiré sur des chrétiens avec autant de sang-froid que sur des perdrix, se mirent à essuyer de grosses larmes sur leurs joues basanées.

Colomba continua de la sorte pendant quelque temps, s'adressant tantôt au défunt, tantôt à sa famille, quelquefois, par une prosopopée fréquente dans les "ballate", faisant parler le mort lui-même pour consoler ses amis ou leur donner des conseils. A mesure qu'elle improvisait, sa figure prenait une expression sublime ; son teint se colorait d'un rose transparent qui faisait ressortir davantage l'éclat de ses dents et le feu de ses prunelles dilatées. C'était la pythonisse sur son trépied. Sauf quelques soupirs, quelques sanglots étouffés, on n'eût pas entendu le plus léger murmure dans la foule qui se pressait autour d'elle. Bien que moins accessible qu'un autre à cette poésie sauvage, Orso se sentit bientôt atteint par l'émotion générale. Retiré dans un coin obscur de la salle, il pleura comme pleurait le fils de Pietri.

Tout à coup un léger mouvement se fit dans l'auditoire : le cercle s'ouvrit, et plusieurs étrangers entrèrent. Au respect qu'on leur montra, à l'empressement qu'on mit à leur faire place, il était évident que c'étaient des gens d'importance dont la visite honorait singulièrement la maison. Cependant, par respect pour la ballata, personne ne leur adressa la parole. Celui qui était entré le premier paraissait avoir une quarantaine d'années. Son habit noir, son ruban rouge à rosette, l'air d'autorité et de confiance qu'il portait sur sa figure, faisaient d'abord deviner le préfet. Derrière lui venait un vieillard voûté, au teint bilieux, cachant mal sous des lunettes vertes un regard timide et inquiet. Il avait un habit noir trop large pour lui, et qui, bien que tout neuf encore, avait été évidemment fait plusieurs années auparavant. Toujours à côté du préfet, on eût dit qu'il voulait se cacher dans son ombre. Enfin, après lui, entrèrent deux jeunes gens de haute taille, le teint brûlé par le soleil, les joues enterrées sous d'épais favoris, l'oeil fier, arrogant, montrant une impertinente curiosité. Orso avait eu le temps d'oublier les physionomies des gens de son village ; mais la vue du vieillard en lunettes vertes réveilla sur-le-champ en son esprit de vieux souvenirs. Sa présence à la suite du préfet suffisait pour le faire reconnaître. C'était l'avocat Barricini, le maire de Pietranera, qui venait avec ses deux fils donner au préfet la représentation d'une ballata. Il serait difficile de définir ce qui se passa en ce moment dans l'âme d'Orso ; mais la présence de l'ennemi de son père lui causa une espèce d'horreur, et, plus que jamais, il se sentit accessible aux soupçons qu'il avait longtemps combattus.

Pour Colomba, à la vue de l'homme à qui elle avait voué une haine mortelle, sa physionomie mobile prit aussitôt une expression sinistre. Elle pâlit ; sa voix devint rauque, le vers commencé expira sur ses lèvres... Mais bientôt, reprenant sa ballata, elle poursuivit avec une nouvelle véhémence :

— "Quand l'épervier se lamente — devant son nid vide, — les étourneaux voltigent autour, — insultant à sa douleur.

Ici on entendit un rire étouffé ; c'étaient les deux jeunes gens nouvellement arrivés qui trouvaient sans doute la métaphore trop hardie.

— "L'épervier se réveillera ; il déploiera ses ailes, — il lavera son bec dans le sang ! — Et toi, Charles-Baptiste, que tes amis — t'adressent leur dernier adieu. — Leurs larmes ont assez coulé. — La pauvre orpheline seule ne te pleurera pas. — Pourquoi te pleurerait-elle ? — Tu

t'es endormi plein de jours — au milieu de ta famille, — préparé à comparaître — devant le Tout-Puissant. — L'orpheline pleure son père, — surpris par de lâches assassins, — frappé par derrière ; — son père dont le sang est rouge — sous l'amas de feuilles vertes. — Mais elle a recueilli son sang, — ce sang noble et innocent ; — elle l'a répandu sur Pietranera, — pour qu'il devint un poison mortel, — et Pietranera restera marquée — jusqu'à ce qu'un sang coupable — ait effacé la trace du sang innocent."

En achevant ces mots, Colomba se laissa tomber sur une chaise, elle rabattit son mezzaro sur sa figure, et on l'entendit sangloter. Les femmes en pleurs s'empressèrent autour de l'improvisatrice ; plusieurs hommes jetaient des regards farouches sur le maire et ses fils ; quelques vieillards murmuraient contre le scandale qu'ils avaient occasionné par leur présence. Le fils du défunt fendit la presse et se disposait à prier le maire de vider la place au plus vite ; mais celui-ci n'avait pas attendu cette invitation. Il gagnait la porte, et déjà ses deux fils étaient dans la rue. Le préfet adressa quelques compliments de condoléance au jeune Pietri, et les suivit presque aussitôt. Pour Orso, il s'approcha de sa soeur, lui prit le bras et l'entraîna hors de la salle. "Accompagnez-les, dit le jeune Pietri à quelques-uns de ses amis. Ayez soin que rien ne leur arrive !" Deux ou trois jeunes gens mirent précipitamment leur stylet dans la manche gauche de leur veste, et escortèrent Orso et sa soeur jusqu'à la porte de leur maison.

## XIII

Colomba, haletante, épuisée, était hors d'état de prononcer une parole. Sa tête était appuyée sur l'épaule de son frère, et elle tenait une de ses mains serrée entre les siennes. Bien qu'il lui sût intérieurement assez mauvais gré de sa péroraison, Orso était trop alarmé pour lui adresser le moindre reproche. Il attendait en silence la fin de la crise nerveuse à laquelle elle semblait en proie, lorsqu'on frappa à la porte, et Saveria entra tout effarée annonçant : "Monsieur le préfet !" A ce nom, Colomba se releva comme honteuse de sa faiblesse, et se tint debout s'appuyant sur une chaise qui tremblait visiblement sous sa main.

Le préfet débuta par quelques excuses banales sur l'heure indue de sa visite, plaignit mademoiselle Colomba, parla du danger des émotions fortes, blâma la coutume des lamentations funèbres que le talent même de la vocatrice rendait encore plus pénibles pour les assistants ; il glissa avec adresse un léger reproche sur la tendance de la dernière improvisation. Puis, changeant de ton : "Monsieur della Rebbia, dit-il, je suis chargé de bien des compliments pour vous par vos amis anglais : miss Nevil fait mille amitiés à mademoiselle votre soeur. J'ai pour vous une lettre d'elle à vous remettre.

— Une lettre de miss Nevil ? s'écria Orso.

— Malheureusement, je ne l'ai pas sur moi, mais vous l'aurez dans cinq minutes. Son père a été souffrant. Nous avons craint un moment qu'il n'eût gagné nos terribles fièvres. Heureusement, le voilà hors d'affaire, et vous en jugerez par vous-même, car vous le verrez bientôt, j'imagine.

— Miss Nevil a dû être bien inquiète ?

— Par bonheur, elle n'a connu le danger que lorsqu'il était déjà loin. Monsieur della Rebbia, miss Nevil m'a beaucoup parlé de vous et de mademoiselle votre soeur." Orso s'inclina. "Elle a beaucoup d'amitié pour vous deux. Sous un extérieur plein de grâce, sous une apparence de légèreté, elle cache une raison parfaite.

— C'est une charmante personne, dit Orso.

— C'est presque à sa prière que je viens ici, monsieur. Personne ne connaît mieux que moi une fatale histoire que je voudrais bien n'être pas obligé de vous rappeler. Puisque M. Barricini est encore maire de Pietranera, et moi, préfet de ce département, je n'ai pas besoin de vous dire le cas que je fais de certains soupçons, dont, si je suis bien informé, quelques personnes imprudentes vous ont fait part, et que vous avez repoussés, je le sais, avec l'indignation qu'on devait attendre de votre position et de votre caractère.

— Colomba, dit Orso s'agitant sur sa chaise, tu es bien fatiguée. Tu devrais aller te coucher."

Colomba fit un signe de tête négatif. Elle avait repris son calme habituel et fixait des yeux ardents sur le préfet.

— "M. Barricini, continua le préfet, désirerait vivement voir cesser cette espèce d'inimitié... c'est-à-dire cet état d'incertitude où vous vous trouvez l'un vis-à-vis de l'autre... Pour ma part, je serais enchanté de vous voir établir avec lui les rapports que doivent avoir ensemble des gens faits pour s'estimer..."

— Monsieur, interrompit Orso d'une voix émue, je n'ai jamais accusé l'avocat Barricini d'avoir assassiné mon père, mais il a fait une action qui m'empêchera toujours d'avoir aucune relation avec lui. Il a supposé une lettre menaçante, au nom d'un certain bandit... du moins il l'a sourdement attribuée à mon père. Cette lettre enfin, monsieur, a probablement été la cause indirecte de sa mort."

Le préfet se recueillit un instant. "Que monsieur votre père l'ait cru, lorsque, emporté par la vivacité de son caractère, il plaideait contre M. Barricini, la chose est excusable ; mais, de votre part, un semblable aveuglement n'est plus permis. Réfléchissez donc que Barricini n'avait point intérêt à supposer cette lettre... Je ne vous parle pas de son caractère... vous le connaissez point, vous êtes prévenu contre lui... mais vous ne supposez pas qu'un homme connaissant les lois..."

— Mais, monsieur, dit Orso en se levant, veuillez songer que me dire que cette lettre n'est pas l'ouvrage de M. Barricini, c'est l'attribuer à mon père. Son honneur, monsieur, est le mien.

— Personne plus que moi, monsieur, poursuivait le préfet, n'est convaincu de l'honneur du colonel della Rebbia... mais... l'auteur de cette lettre est connu maintenant.

— Qui ? s'écria Colomba s'avançant vers le préfet.

— Un misérable, coupable de plusieurs crimes... de ces crimes que vous ne pardonnez pas, vous autres Corses, un voleur, un certain Tomaso Bianchi, à présent détenu dans les prisons de Bastia, a révélé qu'il était l'auteur de cette fatale lettre.

— Je ne connais pas cet homme, dit Orso. Quel aurait pu être son but ?

— C'est un homme de ce pays, dit Colomba, frère d'un ancien meunier à nous. C'est un méchant et un menteur, indigne qu'on le croie.

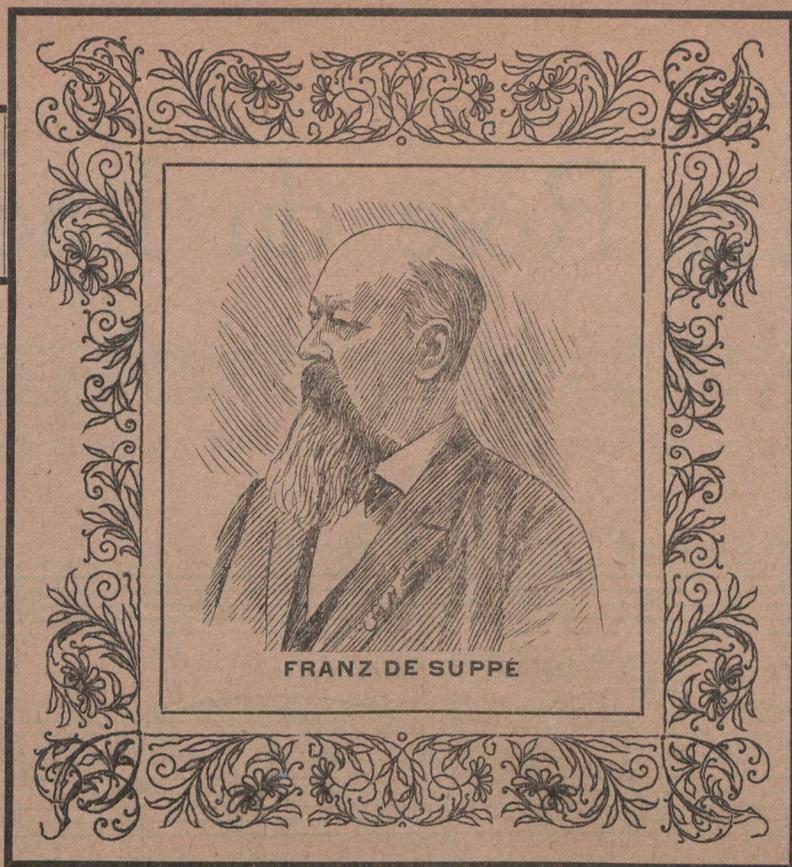
— Vous allez voir, continua le préfet, l'intérêt qu'il avait dans l'affaire. Le meunier dont parle mademoiselle votre soeur, il se nommait, je crois, Théodore, tenait à loyer du colonel un moulin sur le cours d'eau dont M. Barricini contestait la possession à monsieur votre père. Le colonel, généreux à son habitude, ne tirait presque aucun profit de son moulin. Or, Tomaso a cru que si M. Barricini obtenait le cours d'eau, il aurait un loyer considérable à lui payer, car on sait que M. Barricini aime assez l'argent. Bref, pour obliger son frère, Tomaso a contrefait la lettre du bandit, et voilà toute l'histoire. Vous savez que les liens de famille sont si puissants en Corse, qu'ils entraînent quelquefois au crime... Veuillez prendre connaissance de cette lettre que m'écrit le procureur général, elle vous confirmera ce que je viens de vous dire."

Orso parcourut la lettre qui relatait en détail les aveux de Tomaso, et Colomba lisait en même temps par-dessus l'épaule de son frère.

Lorsqu'elle eut fini, elle s'écria : "Orlanduccio Barricini est allé à Bastia il y a un mois, lorsqu'on a su que mon frère allait revenir. Il aura vu Tomaso et lui aura acheté ce mensonge.

— Mademoiselle, dit le préfet avec impatience, vous expliquez tout par des suppositions odieuses ; est-ce là le moyen de découvrir la vérité ? Vous, monsieur, vous êtes de sang-froid ; dites-moi, que pensez-vous maintenant ?... Croyez-vous, comme mademoiselle, qu'un homme qui n'a qu'une condamnation assez légère à redouter se charge de gaieté de coeur d'un crime de faux pour obliger quelqu'un qu'il ne connaît pas ?"

Orso relut la lettre du procureur général, pesant chaque mot avec une attention extraordinaire ; car, depuis qu'il avait vu l'avocat Barricini, il se sentait plus difficile à convaincre qu'il ne l'eût été quelques jours auparavant. Enfin il se vit contraint d'avouer que l'explication lui



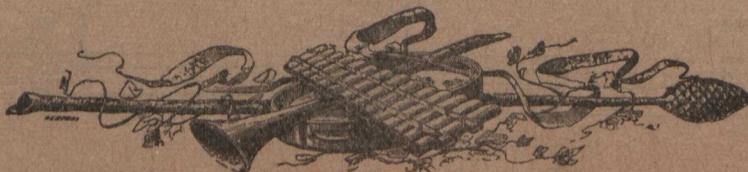
FRANZ DE SUPPÉ

## Ecole Romantique Allemande



**FRANZ DE SUPPÉ**, compositeur autrichien, d'origine belge, né à Spalato (Dalmatie) en 1820, mort à Vienne en 1895.

Elève du Conservatoire de Vienne, il fut engagé, jeune encore, au théâtre de Josephstadt comme chef d'orchestre, puis alla remplir le même emploi à Presbourg, enfin de nouveau à Vienne, au théâtre An der Wien, et au théâtre Léopoldstadt. C'est au cours de ces diverses fonctions qu'il écrivit la musique, non seulement d'une trentaine d'opérettes, pour la plupart charmantes et pleines d'élégance, mais de plus de deux cents vaudevilles. Citons : la Pomme, 1834 ; la Jeune Paysanne, 1847 ; Paragraphe III, 1858 ; le Pensionnat, 1860 ; la Tireuse de cartes, 1862 ; la Dame de pique 1865 ; la Belle Galathée, 1865 ; Cavalerie légère, 1866, dont l'ouverture est encore souvent exécutée dans les concerts ; Freiga, 1868 ; Franz Schubert, 1868 ; Exploits de bandits, 1868 ; le Supplice de Tantale, 1868 ; Isabelle, 1869 ; la Jeune fille de Dragant, 1870 ; Cannebas, 1870 ; Fatinitze, 1876 ; le Diable sur Terre, 1878 ; Tricoche et Cacolet, 1879 ; Boccace, 1879 ; Donna Juanita, 1880 ; le Gascon, 1882 ; Herzblättchen, 1882 ; l'Africain, 1883 ; le Retour des Marins, 1885 ; Bellmann, 1887 ; la Chasse, 1888 ; etc. Boccace et Fatinitze ont été traduits et joués avec succès à Paris. Suppé a écrit aussi un grand nombre de compositions sérieuses de divers genres ; une Messe solennelle, un grand Requiem avec orchestre, une quantité de lieder et plusieurs ouvertures, parmi lesquelles celle de Poète et Paysan est surtout restée populaire.



# La Rose du Lac

(MÉLODIE POUR MEZZO-SOPRANO)

Poésie de L. Le Lasseur de Ranzay

Musique de H. de Fontenailles

**Allegretto mod<sup>to</sup> (Mouv<sup>t</sup> de Barcarolle)** *très simplement* *p*

**CHANT**

**PIANO**

*p*

*ped.* *ped.* \*

*3* *3* *3*

*pp retenu* *a Tempo*

*a Tempo*

*retenu*

*suivez*

*suivez*

Nous voguions sur le lac dor-  
 -mant, t'en souviens-tu? nous a-per-çûmes à fleur d'eau, flotter douce-  
 -ment un pe-tit point couleur d'é - cu - mes  
 Elle a - vait l'air a ban - don - né cet - te pauvre pe - ti - te

retenu                      a Tempo

cho - se: je la pris et vous la donnai, car l'épave était une ro - se. D'où venais-

suivez                      a Tempo

-tu gage tombé de quelque tête brune ou blonde? Quel bru-

\_lant baiser dé - ro - bé t'a\_vait fait choir au gré de l'on -

de. Ou voguais-tu, lorsque ma main te prit tout humide au pas-

*très retenu*

- sa - ge l'eau t'aurait no - yée en chemin - mieux vaut mourir sur ce cor -

suivez

*a Tempo* *pp*

- sa - ge Fleur cueil - lie au cœur des flots bleus j'aime le

*pp* *a Tempo*

*f* *3*

cœur où tu re - po ses; puis - sent ses jours n'ê - tre comme

*ff* *rall. peu a peu* *ten.*

eux qu'un beau lac pur semé de ro ses!

*ff* *pp*

suivez

Montréal, 17 novembre 1906.

paraissait satisfaisante. — Mais Colomba s'écria avec force :

— Tomaso Bianchi est un fourbe. Il ne sera pas condamné, ou il s'échappera de prison, j'en suis sûre.

Le préfet haussa les épaules.

— Je vous ai fait part, monsieur, dit-il, des renseignements que j'ai reçus. Je me retire, et je vous abandonne à vos réflexions. J'attendrai que votre raison vous ait éclairé, et j'espère qu'elle sera plus puissante que les... suppositions de votre soeur.

Orso, après quelques paroles pour excuser Colomba, répéta qu'il croyait maintenant que Tomaso était le seul coupable.

Le préfet s'était levé pour sortir.

— S'il n'était pas si tard, dit-il, je vous proposerais de venir avec moi prendre la lettre de miss Nevil... Par la même occasion, vous pourriez dire à M. Barricini ce que vous venez de me dire, et tout serait fini.

— Jamais Orso della Rebbia n'entrera chez un Barricini ! s'écria Colomba avec impétuosité.

— Mademoiselle est le "tintinajo" (1) de la famille à ce qu'il paraît, lit le préfet d'un air de raillerie.

— Monsieur, dit Colomba d'une voix ferme, on vous trompe. Vous ne connaissez pas l'avocat. C'est le plus rusé, le plus fourbe des hommes. Je vous en conjure, ne faites pas faire à Orso une action qui le couvrirait de honte.

— Colomba ! s'écria Orso, la passion te fait déraisonner.

— Orso ! Orso ! par la cassette que je vous ai remise, je vous en supplie, écoutez-moi. Entre vous et les Barricini il y a du sang ; vous n'irez pas chez eux !

— Ma soeur !

— Non, mon frère, vous n'irez point, ou je quitterai cette maison, et vous ne me reverrez plus... Orso, ayez pitié de moi.

Et elle tomba à genoux.

— Je suis désolé, dit le préfet, de voir mademoiselle della Rebbia si peu raisonnable. Vous la convaincrez, j'en suis sûr. Il entr'ouvrit la porte et s'arrêta, paraissant attendre qu'Orso le suivît.

— Je ne puis la quitter maintenant, dit Orso. Demain, si...

— Je pars de bonne heure, dit le préfet.

— Au moins, mon frère, s'écria Colomba les mains jointes, attendez jusqu'à demain matin. Laissez-moi revoir les papiers de mon père... Vous ne pouvez me refuser cela.

— Eh bien ! tu les verras ce soir, mais au moins tu ne me tourmenteras plus ensuite avec cette haine extravagante... Mille pardons, monsieur le préfet... Je me sens moi-même si mal à mon aise... Il vaut mieux que ce soit demain.

— La nuit porte conseil, dit le préfet en se retirant, j'espère que demain toutes vos irrésolutions auront cessé.

— Saveria, s'écria Colomba, prends la lanterne et accompagne monsieur le préfet. Il te remettra une lettre pour mon frère.

Elle ajouta quelques mots que Saveria seule entendit.

— Colomba, dit Orso lorsque le préfet fut parti, tu m'as fait beaucoup de peine. Te refuses-tu donc toujours à l'évidence ?

— Vous m'avez donné jusqu'à demain, répondit-elle. J'ai bien peu de temps, mais j'espère encore.

Puis elle prit un trousseau de clefs et courut dans une chambre de l'étage supérieur. Là, on l'entendit ouvrir précipitamment des tiroirs et fouiller dans un secrétaire où le colonel della Rebbia enfermait autrefois ses papiers importants.

#### XIV

Saveria fut longtemps absente, et l'impatience d'Orso était à son comble lorsqu'elle reparut enfin, tenant une lettre, et suivie de la petite Chilina, qui se frottait les yeux, car elle avait été réveillée de son premier somme.

— Enfant, dit Orso, que viens-tu faire ici à cette heure ?

— Mademoiselle me demande, répondit Chilina.

(1) On appelle ainsi le bélier porteur d'une sonnette qui conduit le troupeau, et par métaphore, on donne le même nom au membre d'une famille qui la dirige dans toutes les affaires importantes.

Album Universel (Monde Illustré) No 1177

— Que diable lui veut-elle ?" pensa Orso ; mais il se hâta de décacheter la lettre de miss Lydia, et, pendant qu'il lisait, Chilina montait auprès de sa soeur.

— Mon père a été un peu malade, monsieur, disait miss Nevil, et il est d'ailleurs si paresseux pour écrire, que je suis obligée de lui servir de secrétaire. L'autre jour, vous savez qu'il s'est mouillé les pieds sur le bord de la mer, au lieu d'admirer le paysage avec nous, et il n'en faut pas davantage pour donner la fièvre dans votre charmante île. Je vois d'ici la mine que vous faites ; vous cherchez sans doute votre styilet, mais j'espère que vous n'en avez plus. Donc, mon père a eu un peu de fièvre, et moi beaucoup de frayerie ; le préfet, que je persiste à trouver très aimable, nous a donné un médecin fort aimable aussi, qui, en deux jours, nous a tirés de peine : l'accès n'a pas reparu, et mon père veut retourner à la chasse ; mais je la lui défends encore. — Comment avez-vous trouvé votre château des montagnes ? Votre tour du nord est-elle toujours à la même place ? Y a-t-il bien des fantômes ? Je vous demande tout cela, parce que mon père se souvient que vous lui avez promis daims, sangliers, mouflons... Est-ce bien là le nom de cette bête étrange ? En allant nous embarquer à Bastia, nous comptons vous demander l'hospitalité, et j'espère que le château della Rebbia, que vous dites si vieux et si délabré, ne s'écroulera pas sur nos têtes. Quoique le préfet soit si aimable qu'avec lui on ne manque jamais de sujet de conversation, "by the by", je me flatte de lui avoir fait tourner la tête. — Nous avons parlé de votre seigneurie. Les gens de loi de Bastia lui ont envoyé certaines révélations d'un coquin qu'ils tiennent sous les verrous, et qui sont de nature à détruire vos derniers soupçons ; votre inimitié, qui parfois m'inquiétait, doit cesser dès lors. Vous n'avez pas d'idée comme cela m'a fait plaisir. Quand vous êtes parti avec la belle voceratrice, le fusil à la main, le regard sombre, vous m'avez paru plus Corse qu'à l'ordinaire... trop Corse même. "Basta !" je vous en écris si long, parce que je m'ennuie. Le préfet va partir, hélas ! Nous vous enverrons un message lorsque nous nous mettrons en route pour vos montagnes, et je prendrai la liberté d'écrire à mademoiselle Colomba pour lui demander un bruccio, "ma solenne." En attendant, dites-lui mille tendresses. Je fais grand usage de son styilet, j'en coupe les feuilles d'un roman que j'ai apporté ; mais ce fer terrible s'indigne de cet usage et me déchire mon livre d'une façon pitoyable. Adieu, monsieur ; mon père vous envoie "his best love". Écoutez le préfet, il est homme de bon conseil, et se détourne de sa route, je crois, à cause de vous ; il va poser une première pierre à Corte ; je m'imagine que ce doit être une cérémonie bien imposante, et je regrette fort de n'y pas assister. Un monsieur en habit brodé, bas de soie, écharpe blanche, tenant une truelle !... et un discours ; la cérémonie se terminera par les cris mille fois répétés de "vive le roi !" — Vous allez être bien fat de m'avoir fait remplir les quatre pages ; mais je m'ennuie, monsieur, je vous le répète, et, par cette raison, je vous permets de m'écrire très longuement. A propos, je trouve extraordinaire que vous ne m'avez pas encore mandé votre heureuse arrivée dans Pietranera-Castle.

LYDIA.

— P. S. — Je vous demande d'écouter le préfet, et de faire ce qu'il vous dira. Nous avons arrêté ensemble que vous deviez en agir ainsi, et cela me fait plaisir.

Orso lut trois ou quatre fois cette lettre, accompagnant mentalement chaque lecture de commentaires sans nombre ; puis il fit une longue réponse, qu'il chargea Saveria de porter à un homme du village qui partait la nuit même pour Ajaccio. Déjà il ne pensait guère à discuter avec sa soeur les griefs vrais ou faux des Barricini, la lettre de miss Lydia lui faisait tout voir en couleur de rose ; il n'avait plus ni soupçons ni haine. Après avoir attendu quelque temps que sa soeur redescendit, et ne la voyant pas reparaitre, il alla se coucher, le coeur plus léger qu'il ne se l'était senti depuis longtemps. Chilina ayant été congédiée avec des instructions secrètes, Colomba passa la plus grande partie de la nuit à lire de vieilles paperasses. Un peu avant le jour, quelques petits cailloux furent lancés contre sa fenêtre ; à ce signal, elle

descendit au jardin, ouvrit une porte dérobée, et introduisit dans la maison deux hommes de fort mauvaise mine ; son premier soin fut de les mener à la cuisine et de leur donner à manger. Ce qu'étaient ces hommes, on le saura tout à l'heure.

#### XV

Le matin, vers six heures, un domestique du préfet frappait à la maison d'Orso. Reçu par Colomba, il lui dit que le préfet allait partir, et qu'il attendait son frère. Colomba répondit sans hésiter que son frère venait de tomber dans l'escalier et de se fouler le pied ; qu'étant hors d'état de faire un pas, il suppliait monsieur le préfet de l'excuser, et serait très reconnaissant s'il daignait prendre la peine de passer chez lui. Peu après ce message, Orso descendit et demanda à sa soeur si le préfet ne l'avait pas envoyé chercher. "Il vous prie de l'attendre ici", dit-elle avec la plus grande assurance. Une demi-heure s'écoula sans qu'on aperçût le moindre mouvement du côté de la maison des Barricini ; cependant Orso demandait à Colomba si elle avait fait quelque découverte ; elle répondit qu'elle s'expliquerait devant le préfet. Elle affectait un grand calme, mais son teint et ses yeux annonçaient une agitation fébrile.

Enfin, on vit s'ouvrir la porte de la maison Barricini ; le préfet, en habit de voyage, sortit le premier, suivi du maire et de ses deux fils. Quelle fut la stupefaction des habitants de Pietranera, aux aguets depuis le lever du soleil, pour assister au départ du premier magistrat du département, lorsqu'ils le virent, accompagné des trois Barricini, traverser la place en droite ligne et entrer dans la maison della Rebbia. "Ils font la paix !" s'écrièrent les politiques du village.

— Je vous le disais bien, ajouta un vieillard, Orso Antonio a trop vécu sur le continent pour faire les choses comme un homme de coeur.

— Pourtant, répondit un rebbianiste, remarquez que ce sont les Barricini qui viennent le trouver. Ils demandent grâce.

— C'est le préfet qui les a tous embobelinés, répliqua le vieillard ; on n'a plus de courage aujourd'hui, et les jeunes gens se soucient du sang de leur père comme s'ils étaient tous des bâtards.

Le préfet ne fut pas médiocrement surpris de trouver Orso debout et marchant sans peine. En deux mots, Colomba s'accusa de son mensonge, et lui en demanda pardon : "Si vous aviez demeuré ailleurs, monsieur le préfet, dit-elle, mon frère serait allé dès hier vous présenter ses respects."

Orso se confondait en excuses, protestant qu'il n'était pour rien dans cette ruse ridicule, dont il était profondément mortifié. Le préfet et le vieux Barricini parurent croire à la sincérité de ses regrets, justifiés d'ailleurs par sa confusion et les reproches qu'il adressait à sa soeur ; mais les fils du maire ne parurent pas satisfaits : "On se moque de nous, dit Orlanduccio, assez haut pour être entendu.

— Si ma soeur me jouait de ces tours, dit Vincentello, je lui ôterais bien vite l'envie de recommencer."

Ces paroles, et le ton dont elles furent prononcées, déplurent à Orso et lui firent perdre un peu de sa bonne volonté. Il échangea avec les jeunes Barricini des regards où ne se peignait nulle bienveillance.

Cependant tout le monde était assis, à l'exception de Colomba, qui se tenait debout près de la porte de la cuisine ; le préfet prit la parole, et, après quelques lieux communs sur les préjugés du pays, rappela que la plupart des inimitiés les plus invétérées n'avaient pour cause que des malentendus. Puis, s'adressant au maire, il lui dit que M. della Rebbia n'avait jamais cru que la famille Barricini eût pris une part directe ou indirecte dans l'événement déplorable qui l'avait privé de son père ; qu'à la vérité il avait conservé quelques doutes relatifs à une particularité du procès qui avait existé entre les deux familles ; que ce doute s'excusait par la longue absence de M. Orso et la nature des renseignements qu'il avait reçus ; qu'éclairé maintenant par des révélations récentes, il se tenait pour complètement satisfait, et désirait établir avec M. Barricini et ses fils des relations d'amitié et de bon voisinage.

Orso s'inclina d'un air contraint ; M. Barricini balbutia quelques mots que personne n'en-

tendit; ses fils regardèrent les poutres du plafond. Le préfet, continuant sa harangue, allait adresser à Orso la contrepartie de ce qu'il venait de débiter à M. Barricini, lorsque Colomba, tirant de dessous son fichu quelques papiers, s'avança gravement entre les parties contractantes :

— Ce serait avec un bien vif plaisir, dit-elle, que je verrais finir la guerre entre nos deux familles; mais pour que la réconciliation soit sincère, il faut s'expliquer et ne rien laisser dans le doute. . . — Monsieur le préfet, la déclaration de Tomaso Bianchi m'était à bon droit suspecte, venant d'un homme aussi mal famé. — J'ai dit que les fils du maire peut-être avaient vu cet homme dans la prison de Bastia. . .

— Cela est faux, interrompit Orlanduccio, je ne l'ai point vu."

Colomba lui jeta un regard de mépris, et poursuivit avec beaucoup de calme en apparence :

— Vous avez expliqué l'intérêt que pouvait avoir Tomaso à menacer M. Barricini au nom d'un bandit redoutable, par le désir qu'il avait de conserver à son frère Théodore le moulin que mon père lui louait à bas prix? . . .

— Cela est évident, dit le préfet.

— De la part d'un misérable comme paraît être ce Bianchi, tout s'explique, dit Orso, trompé par l'air de modération de sa soeur.

— La lettre contrefaite, continua Colomba, dont les yeux commençaient à briller d'un éclat plus vif, est datée du 11 juillet. Tomaso était alors chez son frère, au moulin.

— Oui, dit le maire un peu inquiet.

— Quel intérêt avait donc Tomaso Bianchi? s'écria Colomba d'un air de triomphe. Le bail de son frère était expiré; mon père lui avait donné congé le 1er juillet. Voici le registre de mon père, la minute du congé, la lettre d'un homme d'affaires d'Ajaccio qui nous proposait un nouveau meunier."

En parlant ainsi, elle remit au préfet les papiers qu'elle tenait à la main.

Il y eut un moment d'étonnement général. Le maire pâlit visiblement; Orso, fronçant le sourcil, s'avança pour prendre connaissance des papiers que le préfet lisait avec beaucoup d'attention.

— On se moque de nous! s'écria de nouveau Orlanduccio en se levant avec colère. Allons-nous-en, mon père, nous n'aurions jamais dû venir ici!"

Un instant suffit à M. Barricini pour reprendre son sang-froid. Il demanda à examiner les papiers; le préfet les lui remit sans dire un mot. Alors, relevant ses lunettes vertes sur son front, il les parcourut d'un air assez indifférent, pendant que Colomba l'observait avec les yeux d'une tigresse qui voit un daim s'approcher de la tanière de ses petits.

— Mais, dit M. Barricini rabaissant ses lunettes et rendant les papiers au préfet, — connaissant la bonté de feu M. le colonel. . . Tomaso a pensé. . . il a dû penser. . . que M. le colonel reviendrait sur sa résolution de lui donner congé. De fait, il est resté en possession du moulin, donc. . .

— C'est moi, dit Colomba d'un ton de mépris, qui le lui ai conservé. Mon père était mort, et dans ma position je devais ménager les clients de ma famille.

— Pourtant, dit le préfet, ce Tomaso reconnaît qu'il a écrit la lettre. . . , cela est clair.

— Ce qui est clair pour moi, interrompit Orso, c'est qu'il y a de grandes infamies cachées dans toute cette affaire.

— J'ai encore à contredire une assertion de ces messieurs", dit Colomba. Elle ouvrit la porte de la cuisine, et aussitôt entrèrent dans la salle Brandolaccio, le licencié en théologie et le chien Brusco. Les deux bandits étaient sans armes, au moins apparentes; ils avaient la cartouchière à la ceinture, mais point le pistolet qui en est le complément obligé. En entrant dans la salle, ils ôtèrent respectueusement leurs bonnets.

On peut concevoir l'effet que produisit leur subite apparition. Le maire pensa tomber à la renverse; ses deux fils se jetèrent bravement devant lui, la main dans la poche de leur habit, cherchant leurs stylets. Le préfet fit un mouvement vers la porte, tandis qu'Orso, saisissant Brandolaccio au collet, lui cria: "Que viens-tu faire ici, misérable?"

— "C'est un guet-apens!" s'écria le maire es-

sayant d'ouvrir la porte; mais Saveria l'avait fermée en dehors à double tour, d'après l'ordre des bandits, comme on le sut ensuite.

— Bonnes gens! dit Brandolaccio, n'avez pas peur de moi; je ne suis pas si diable que je suis noir. Nous n'avons nulle mauvaise intention. Monsieur le préfet, je suis bien votre serviteur. — Mon lieutenant, de la douceur, vous m'étranglez. — Nous venons ici comme témoins. Allons, parle, toi, Curé, tu as la langue bien pendue.

— Monsieur le préfet, dit le licencié, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Giocanto Castriconi, plus connu sous le nom du Curé. . . Ah! vous me remettez! Mademoiselle, que je n'avais pas l'avantage de connaître non plus, m'a fait prier de lui donner des renseignements sur un nommé Tomaso Bianchi, avec lequel j'étais détenu, il y a trois semaines, dans les prisons de Bastia. Voici ce que j'ai à vous dire. . .

— Ne prenez pas cette peine, dit le préfet; je n'ai rien à entendre d'un homme comme vous. Monsieur della Rebbia, j'aime à croire que vous n'êtes pour rien dans cet odieux complot. Mais êtes-vous maître chez vous? Faites ouvrir cette porte. Votre soeur aura peut-être à rendre compte des étranges relations qu'elle entretient avec des bandits.

— Monsieur le préfet, s'écria Colomba, daignez entendre ce que va dire cet homme. Vous êtes ici pour rendre justice à tous, et votre devoir est de rechercher la vérité. Parlez, Giocanto Castriconi.

— Ne l'écoutez pas! s'écrièrent en chœur les trois Barricini.

— Si tout le monde parle à la fois, dit le bandit en souriant, ce n'est pas le moyen de s'entendre. Dans la prison donc, j'avais pour compagnon, non pour ami, ce Tomaso en question. Il recevait de fréquentes visites de M. Orlanduccio. . .

— C'est faux, s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Deux négations valent une affirmation, observa froidement Castriconi. Tomaso avait de l'argent; il mangeait et buvait du meilleur. J'ai toujours aimé la bonne chère (c'est là mon moindre défaut), et, malgré ma répugnance à frayer avec ce drôle, je me laissai aller à dîner plusieurs fois avec lui. Par reconnaissance, je lui proposai de s'évader avec moi. . . Une petite. . . pour qui j'avais eu des bontés, m'en avait fourni les moyens. . . Je ne veux compromettre personne. Tomaso refusa, me dit qu'il était sûr de son affaire, que l'avocat Barricini l'avait recommandé à tous les juges, qu'il sortirait de là blanc comme neige et avec de l'argent dans la poche. Quant à moi, je crus devoir prendre l'air. "Dixi."

— Tout ce que dit cet homme est un tas de mensonges, répéta résolument Orlanduccio. Si nous étions en rase campagne, chacun avec notre fusil, il ne parlerait pas de la sorte.

— En voilà une de bêtise! s'écria Brandolaccio. Ne vous brouillez pas avec le Curé, Orlanduccio.

— Me laisserez-vous sortir enfin, monsieur della Rebbia? dit le préfet frappant du pied d'impatience.

— Saveria! Saveria! criait Orso, ouvrez la porte, de par le diable!

— Un instant, dit Brandolaccio. Nous avons d'abord à filer, nous, de notre côté. Monsieur le préfet, il est d'usage, quand on se rencontre chez des amis communs, de se donner une demi-heure de trêve en se quittant."

Le préfet lui lança un regard de mépris. "Serviteur à toute la compagnie", dit Brandolaccio. Puis étendant le bras horizontalement: "Allons, Brusco, dit-il à son chien, saute pour M. le préfet!"

Le chien sauta, les bandits reprirent à la hâte leurs armes dans la cuisine, s'enfuirent par le jardin, et à un coup de sifflet aigu la porte de la salle s'ouvrit comme par enchantement.

— Monsieur Barricini, dit Orso avec une fureur concentrée, je vous tiens pour un faussaire. Dès aujourd'hui j'enverrai ma plainte contre vous au procureur du roi, pour faux et pour complicité avec Bianchi. Peut-être aurai-je encore une plainte plus terrible à porter contre vous.

— Et moi, monsieur della Rebbia, dit le maire, je porterai ma plainte contre vous pour guet-apens et pour complicité avec des bandits.

En attendant, M. le préfet vous recommandera à la gendarmerie.

— Le préfet fera son devoir, dit celui-ci d'un ton sévère. Il veillera à ce que l'ordre ne soit pas troublé à Pietranera, il prendra soin que justice soit faite. Je parle à vous tous, messieurs!"

Le maire et Vincentello étaient déjà hors de la salle, et Orlanduccio les suivait à reculons lorsque Orso lui dit à voix basse: "Votre père est un vieillard que j'écraserais d'un soufflet: c'est à vous que j'en destine, à vous et à votre frère."

Pour réponse, Orlanduccio tira son stylet et se jeta sur Orso comme un furieux; mais, avant qu'il pût faire usage de son arme, Colomba lui saisit le bras, qu'elle tordit avec force pendant qu'Orso, le frappant du poing au visage, le fit reculer quelques pas, heurter rudement contre le chambranle de la porte. Le stylet échappa de la main d'Orlanduccio, mais Vincentello avait le sien et rentra dans la chambre, lorsque Colomba, sautant sur un fusil, lui prouva que la partie n'était pas égale. En même temps le préfet se jeta entre les combattants. "A bientôt, Or' Anton!" cria Orlanduccio; et, tirant violemment la porte de la salle, il la ferma à clef pour se donner le temps de faire retraite.

Orso et le préfet demeurèrent un quart d'heure sans parler, chacun à un bout de la salle. Colomba, l'orgueil du triomphe sur le front, les considérait tour à tour, appuyée sur le fusil qui avait décidé de la victoire.

— Quel pays! quel pays! s'écria enfin le préfet en se levant impétueusement. Monsieur della Rebbia, vous avez eu tort. Je vous demande votre parole d'honneur de vous abstenir de toute violence et d'attendre que la justice décide dans cette maudite affaire.

— Oui, monsieur le préfet, j'ai eu tort de frapper ce misérable; mais enfin je l'ai frappé, et je ne puis lui refuser la satisfaction qu'il m'a demandée.

— Eh! non, il ne veut pas se battre avec vous! Mais s'il vous assassine. . . Vous avez bien fait tout ce qu'il fallait pour cela.

— Nous nous garderons, dit Colomba.

— Orlanduccio, dit Orso, me paraît un garçon de courage, et j'augure mieux de lui, monsieur le préfet. Il a été prompt à tirer son stylet, mais à sa place j'en aurais peut-être agi de même; et je suis heureux que ma soeur n'ait pas un poignet de petite maîtresse.

— Vous ne vous battez pas! s'écria le préfet; je vous le défends!

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, qu'en matière d'honneur je ne reconnais d'autre autorité que celle de ma conscience.

— Je vous dis que vous ne vous battez pas!

— Vous pouvez me faire arrêter, monsieur. . . c'est-à-dire si je me laisse prendre. Mais, si cela arrivait, vous ne feriez que différer une affaire maintenant inévitable. Vous êtes homme d'honneur, monsieur le préfet, et vous savez bien qu'il n'en peut être autrement.

— Si vous faisiez arrêter mon frère, ajouta Colomba, la moitié du village prendrait son parti, et nous verrions une belle fusillade.

— Je vous prévient, monsieur, dit Orso, et je vous supplie de ne pas croire que je fais une bravade; je vous prévient que, si M. Barricini abuse de son autorité de maire pour me faire arrêter, je me défendrai.

— Dès aujourd'hui, dit le préfet, M. Barricini est suspendu de ses fonctions. . . Il se justifiera, je l'espère. Tenez, monsieur, vous m'intéressez. Ce que je vous demande est bien peu de chose: restez chez vous tranquille jusqu'à mon retour de Corte. Je ne serai que trois jours absent. Je reviendrai avec le procureur du roi, et nous débrouillerons alors complètement cette triste affaire. Me promettez-vous de vous abstenir jusque-là de toute hostilité?

— Je ne puis le promettre, monsieur, si, comme je le pense, Orlanduccio me demande une rencontre.

— Comment! monsieur della Rebbia, vous, militaire français, vous voulez vous battre avec un homme que vous soupçonnez d'un faux?

— Je l'ai frappé, monsieur.

— Mais, si vous aviez frappé un galérien et qu'il vous en demandât raison, vous vous battriez donc avec lui? Allons, monsieur Orso! Eh bien! je vous demande encore moins: ne cherchez pas Orlanduccio. . . Je vous permets de vous battre s'il vous demande un rendez-vous.

(A suivre)

avec la plus vive affection, l'assurant qu'elle était bien heureuse de la rencontrer à la ville d'une manière si inattendue. Elle avait su que Madame de Tilly était à Québec, et elle avait saisi la première occasion favorable pour voir sa chère amie, son ancienne compagne de couvent et lui raconter toutes les nouvelles de la ville.

—Quelle bonté de ta part, Angélique! répliqua Amélie, rendant avec chaleur, mais sans effusion, le baiser de l'amitié; nous sommes venues tout simplement avec nos gens prendre part à la corvée du roi. Quand l'ouvrage sera terminé nous retournerons à Tilly. J'étais certaine que je te rencontrerais et je me disais que je te reconnaîtrais aisément; cependant j'hésite un peu. Comme tu as changé depuis que tu as laissé le costume du couvent! mais tu as changé pour le mieux....

Amélie ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté radieuse de la jeune fille.

## X

—Comme te voilà belle! ajouta-t-elle... mais que dis-je? Ne l'as-tu pas toujours été? Je t'ai disputé la couronne d'honneur, Angélique, mais tu porterais seule la couronne de la beauté.

Elle recula d'un pas, puis enveloppant son amie d'un regard d'admiration, elle ajouta:

—Et tu mériterais bien de la porter.

—J'aime bien t'entendre parler ainsi, Amélie, car c'est la couronne de la beauté que je préfère. Tu souris: mais si tu dis la vérité, je veux la dire aussi. Tu as toujours été sincère au couvent, je m'en souviens: pas moi!... Mais trêve de flatteries.

Angélique était toute fière des louanges que lui décernait cette ancienne amie dont elle avait quelquefois envié la figure gracieuse et l'admirable expression.

—Souvent des jeunes gens me disent ces choses, Amélie, continua-t-elle, mais, bavardage que tout cela! ils ne sont pas comme nous, bons juges des femmes. Mais, vrai: me trouves-tu réellement belle? Comment? Avec lesquelles de nos connaissances, pourrais-tu me comparer?

—Je ne puis te comparer qu'avec toi-même; tu es la plus belle personne que j'aie jamais vue, fit Amélie avec enthousiasme.

—Mais franchement, dis-moi, crois-tu que le monde me trouve belle comme je parais l'être à tes yeux?

Angélique, disant cela, renvoya en arrière son opulente chevelure, et regarda fixement son amie, comme pour chercher dans son expression la confirmation de ses propres espérances.

—Quelle étrange question, tu me fais-là, Angélique! Pourquoi?

—Parce que je commence à en douter, repartit avec amertume la jeune fille. Je suis fatiguée maintenant d'entendre vanter le charme de mes regards... mais j'ai cru, hélas! à la flatterie menteuse, comme toutes les femmes croient du reste, un mensonge qu'on leur répète tous les jours.

Amélie parut embarrassée.

—Que t'est-il arrivé, Angélique, dit-elle enfin, pourquoi douterais-tu de tes charmes, t'auraient-ils donc, une fois enfin, été inutiles?

De tels charmes sont toujours vainqueurs, aurait probablement répondu un homme qui, une fois, deux fois, trois fois même, aurait vu Angélique Des Meloises. Elle était en effet ravissante à voir. Grande, voluptueusement façonnée, parfaite de formes, pleine d'aisance et de grâce dans ses mouvements; elle n'était pas, comme Amélie, transformée par les vertus de l'âme, mais comme les femmes enchantresses de la fable qui forçaient les dieux mêmes à descendre de l'Olympe, toute pétrie de ces charmes matériels qui poussent les hommes à l'héroïsme le plus grand ou au crime le plus infâme.

Elle avait cette beauté qui n'apparaît qu'une ou deux fois dans un siècle pour réaliser les rêves d'un Titien ou d'un Giaccone. Son teint était clair et radieux comme si elle fût descendue du Dieu Soleil. Sa chevelure brillante serait tombée jusqu'à ses genoux si elle en eut défait les boucles d'or. Sa figure aurait été digne d'être immortalisée par le Titien. Son oeil noir et fascinateur était invincible. Jamais son regard n'était plus dangereux que, lorsqu'après un repos apparent ou une feinte indifférence, il lançait

tout à coup à travers ses cils soyeux, comme la flèche du Parthe, un rayon plein de volupté. Alors la blessure saignait pendant plus d'un jour!...

Choyée et gâtée, l'enfant du brave et insouciant Renaud d'Avesne Des Meloises, d'une ancienne famille du Nivernois, Angélique, grandit sans mère, plus rusée que toutes ses compagnes, consciente de ses appas, et toujours flattée, toujours cajolée. Plus tard, après la sortie du couvent, elle fut adorée comme une idole par les galants de la ville, au grand déplaisir des autres jeunes filles.

Elle était née pour régner sur le cœur des hommes et elle le savait. C'était son droit divin. Elle effleurait la terre d'un pied mignon qui voulait peut-être, comme celui de la belle Louise de la Valière, quand elle dansa le royal ballet, dans la forêt de Fontainebleau, séduire par ses grâces le cœur d'un roi. Son père avait fermé les yeux sur ses caprices; dans le monde joyeux où elle était entrée, elle recevait comme une chose due, l'encens de l'adulation, et ne souffrait pas facilement qu'on le lui refusât.

Elle n'était pas naturellement méchante, quoique vaine, égoïste et ambitieuse. Le cœur de l'homme était pour elle un piédestal: elle le foulait tout gentiment, sans se soucier des angoisses que faisait naître sa capricieuse tyrannie. Elle restait froide et calculait tout malgré les ardeurs de sa nature voluptueuse. Bien des amoureux pouvaient croire qu'ils avaient conquis le cœur de la belle capricieuse, mais pas un seul n'en était certain.

## CHAPITRE IV

## CONFIDENCES

## I

Angélique prit Amélie par le bras, avec cette douce familiarité d'autrefois, et l'entraîna au coin d'un bastion ruisselant de soleil, où gisait un canon démonté. On voyait, par l'embrasure, comme un paysage encadré dans une pierre massive, la large pente de verdure que couronne Charlesbourg.

Les deux jeunes filles s'assirent sur le vieux canon. Angélique tenait dans ses mains les mains d'Amélie, comme si elle avait hésité à lui confier le secret de son âme. Puis, quand elle eut parlé, Amélie vit bien que sa bouche n'avait pas dit tout ce que sa pensée renfermait.

—Nous sommes bien seules, Amélie, commença-t-elle, nous pouvons nous parler à cœur ouvert comme au temps où nous étions écolières. Tu n'es pas venue à la ville cet été, et tu as perdu tous les amusements.

—Je ne le regrette pas, répondit Amélie. Vois donc comme la campagne est belle, ajouta-t-elle en plongeant, à travers l'embrasure, un regard enthousiasmé sur les champs verdoyants et les magnifiques bois qui bordent la rivière Saint-Charles. Combien il est plus agréable d'être là, à s'ébattre parmi les fleurs et sous les arbres! J'aime autant aller à la campagne que la voir à distance, comme vous la voyez, vous, gens de Québec.

—Moi, je me soucie peu de la campagne, répliqua Angélique; c'est la ville qu'il me faut. J'ai vu Québec n'a été plus gai que cet été. Le Royal Roussillon et les régiments du Béarn et de Ponthieu, nouvellement arrivés, ont fait tourner toutes les têtes de Québec... les têtes des jeunes filles, s'entend. Des galants, il y en avait comme des aïelles au mois d'août. Tu peux croire que j'en ai eu ma part.

Et elle jeta un éclat de rire sonore. C'était sans doute un souvenir intime de sa dernière "campagne" qui revenait.

—J'ai eu raison de ne pas venir à Québec, cet été, perdre la tête comme les autres, repartit Amélie en riant; mais maintenant que j'y suis, je devrais peut-être, dans ma compassion, essayer de guérir quelques-uns de ces pauvres cœurs que tu as si cruellement blessés.

—Non, n'essaie pas; tes doux regards répareraient trop sûrement le mal que les miens ont fait, et je ne veux pas cela, fit Angélique riant toujours.

—Non? Alors ton cœur est plus cruel que tes yeux. Mais, dis, quelles sont les victimes que tu as faites, cette année?

—Pour parler franchement, Amélie, j'ai es-

sayé d'ensorceler les officiers du roi indistinctement, impartialement, et j'ai passablement réussi, je te le jure. Pour l'amour de moi, trois rivaux se sont battus en duel, deux sont morts, et un autre s'est fait cordelier. Ne suis-je pas bien récompensée de mes efforts?

—Méchante Angélique, va! non, je ne crois pas que tu sois fière de pareils triomphes, s'écria la douce Amélie.

—Fière! non; je ne me glorifie pas de la conquête des hommes; c'est chose trop facile. Ma gloire est de triompher des femmes, et le moyen de l'emporter sur elles, c'est de vaincre les hommes. Tu te souviens de mon ancienne rivale, au couvent, l'orgueilleuse Françoise de Lantagnac? Je lui gardais rancune. Et aujourd'hui au lieu de prendre pour un jour le voile blanc et les fleurs d'orange, elle a pris pour la vie le triste voile noir. Je lui ai volé son amoureux pour lui donner la peur seulement; je n'étais pas sérieuse. Mais elle a pris la chose trop à cœur et s'est enfermée dans le cloître. Elle était bien imprudente de permettre à Angélique Des Meloises d'éprouver la fidélité de son fiancé, Julien de Sainte-Croix.

Amélie se leva tout indignée, les joues en feu:

—Je me souviens bien de tes cruelles vantardises d'autrefois, Angélique! s'écria-t-elle, mais, non, je ne puis croire qu'aujourd'hui tu te railles ainsi des plus saintes affections!

—Bah! Amélie, si tu connaissais les hommes comme je les connais, tu ne penserais pas faire grand mal en les punissant de leurs infidélités; mais tu n'as pas plus d'expérience qu'une nonne, et tu n'es jamais sortie, comme moi, du premier rêve d'amour.

Angélique parut faire cette dernière remarque vaguement, avec une certaine tristesse, pas plus pour son amie que pour elle-même.

—Non, je ne connais pas les hommes, répondit Amélie, mais je crois qu'un homme loyal et bon est, après Dieu, le plus digne objet de l'affection d'une femme. Il vaudrait mieux mourir que chercher la joie dans les douleurs de ceux qui nous aiment. Mais dis-moi, je t'en prie, ce qu'est devenu Julien de Sainte-Croix après la rupture de son mariage avec cette pauvre Françoise.

—Oh! lui? à l'eau!... Pourquoi m'en serais-je occupé? Je voulais punir Françoise de sa présomption, rien de plus, et je lui ai montré mon pouvoir en forçant son fiancé à se battre à mort avec le capitaine Le Franc.

—O Angélique! comment peux-tu être si profondément méchante?

—Méchante? Mais est-ce ma faute s'il s'est fait tuer? Il était mon champion et devait revenir vainqueur. J'ai porté un ruban noir pendant six mois en signe de deuil, et j'ai passé pour un modèle de dévouement. C'était toujours une manière de triompher.

—Ton triomphe est une honte, Angélique! et je ne veux plus t'écouter; tu profanes l'amour. Ta beauté devrait être une source de bénédictions et non de désespoirs. Que la Sainte Vierge prie pour toi, Angélique, tu as besoin de ses prières.

## II

Amélie se leva tout à coup.

—Allons, ne te fâche pas, ne t'en vas pas, Amélie, murmura Angélique, je vais expier mes triomphes par le récit de mes défaites, et surtout par le récit de la plus humiliante de toutes — une défaite que tu vas apprendre avec beaucoup de plaisir.

—Moi, Angélique? Mais qu'ai-je à voir à tes succès comme à tes déceptions! Non, je ne veux rien entendre.

Angélique la retint par son châle.

—Tu m'écouteras bien quand je te dirai que, la nuit dernière, j'ai vu au château, un de tes vieux et nobles amis, le nouvel aide-de-camp du gouverneur, le colonel Philibert. Il me semble, Amélie, que je t'ai entendu parler de Philibert, alors que nous étions au couvent.

Amélie comprit que l'habile magicienne l'enveloppait dans ses toiles. Elle resta là immobile de surprise, l'oeil vague, et rougissante; elle faisait un effort désespéré pour cacher sa confusion. Mais sa rusée compagne l'avait prise dans ses filets aussi vite que l'oiseleur prend un oiseau.

—Oui, continua Angélique, j'ai essayé une double défaite cette nuit.

—Vraiment? comment cela? dis donc.

Amélie, si calme d'ordinaire, se sentait poussée tout à coup par une ardente curiosité. Angélique le remarqua bien, et se plut à la laisser quelques moments dans l'anxiété. Enfin elle dit :

—Mon premier échec est dû à un gentilhomme suédois, philosophe, et grand ami du gouverneur. Hélas! il eut mieux valu essayer d'attendrir un glaçon! Il ne savait parler que fleurs des champs! Il ne vous aurait pas offert une rose avant de l'avoir analysée jusque dans son dernier pétale. Je crois sincèrement qu'après une demi-heure de conversation, il ne savait pas encore si j'étais un homme ou une femme: Première défaite.

—Et la deuxième?

Amélie était prise; elle s'intéressait profondément maintenant au bavardage d'Angélique qui continua :

—Je plantai là mon philosophe aride et sans goût et dressai mes batteries contre le beau colonel Philibert. Il fut courtois et bouillant d'esprit, ce qui n'a pas empêché mon échec d'être encore plus complet.

Un éclair de joie traversa le regard d'Amélie. Mademoiselle Des Meloises s'en aperçut bien mais ne le fit point voir.

—Comment cela? questionna Amélie, vite, dis-moi tous les détails de cette défaite.

—L'u n'as rien à apprendre, toi, de mon humiliation; n'importe, écoute. Je me fis immédiatement présenter au colonel qui est bien, je l'avoue, l'un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Je voulais à tout prix l'attirer à moi.

—C'est une honte, Angélique; comment peux-tu avouer une conduite si indigne d'une femme?

Amélie parlait avec chaleur, sans s'en douter, peut-être, mais son amie le remarqua bien.

—C'est ma manière à moi de vaincre l'armée du roi, continua-t-elle. J'ai lancé au colonel Philibert toutes les flèches de mon carquois, mais à mon grand désespoir je n'ai pu l'atteindre sérieusement. Il les a toutes parées, puis rejetées rompues à mes pieds. Il m'a tout à fait déconcertée avec ses éternelles questions à ton sujet, dès qu'il a su que nous avions été compagnes de classe. Tout ce qui touche de près ou de loin à ta jolie personne a paru l'intéresser extraordinairement, mais, par exemple, pour ce qui est de moi... ça ne valait pas un fruit sec.

—Mon Dieu! quelles questions a-t-il donc pu te faire?

Amélie s'approchait toujours de son amie; elle lui saisit les mains par un mouvement involontaire et spontané. Angélique suivait avec attention le développement de cette nouvelle ivresse. Elle répondit :

—Il m'a demandé tout ce qu'un gentilhomme peut convenablement demander au sujet d'une femme.

—Et que lui as-tu dit?

—Pas la moitié de ce qu'il aurait voulu savoir. Je t'avoue que j'étais joliment froissée de me voir interrogée comme une pythonisse sur les mystères qui t'enveloppent. J'éprouvais une horrible satisfaction à irriter sa curiosité. Pourtant, j'ai porté jusqu'aux nues ta beauté, ta bonté et ton intelligence. Je n'ai pas trahi la vieille amitié, Amélie...

Et elle mit un baiser sur la joue rose de mademoiselle de Repentigny.

Amélie l'accepta volontiers, en silence: un instant auparavant, elle l'eut refusé avec indignation.

—Non, ce n'est pas cela, répliqua-t-elle, d'un ton de doux reproche, raconte-moi ce que le colonel a dit de lui-même; qu'il ne soit plus question de moi.

—Mon Dieu! que tu es impatiente! Il n'a rien dit de lui-même: il était trop absorbé par mes confidences. Je lui parlais de toi. Je lui ai brodé une fable tout aussi jolie que "L'avare qui a perdu son trésor" du bon Lafontaine. Je lui ai conté que tu étais une belle châtelaine assiégée par une armée d'adorateurs, mais insensible à tous les hommages, et attendant toujours, dans l'ennui, le retour du chevalier errant, pour lui donner ta main. Le pauvre colonel, si tu l'avais vu tressaillir! Sa cuirasse d'acier ne le protégeait plus. Je l'ai piqué au sang: tu n'aurais pas osé en faire autant, Amélie. J'ai mis à nu le secret de son coeur... Il t'aime, Amélie de Repentigny!

—Méchant, va! pourquoi as-tu fait cela? Comment as-tu osé parler ainsi de moi? Que va penser de moi le colonel?

—Le colonel? Il pense que tu es la perfection de ton sexe. Son opinion à ton égard était formée avant qu'il m'ait dit un mot. Tout ce qu'il voulait, c'était le suprême plaisir de m'entendre chanter tes louanges sur l'air solennel qu'il avait composé lui-même.

—Et c'est bien ce que tu as fait, Angélique?

—Aussi mélodieusement que mère Saint-Borgia des Ursulines, quand elle chante les vêpres, répondit l'espiègle, la légère jeune fille.

### III

Amélie savait combien les reproches seraient inutiles. Elle refoula les émotions diverses qui lui arrachaient des larmes, et changeant par un violent effort le sujet de la conversation, elle demanda à mademoiselle Des Meloises si elle avait vu Le Gardeur depuis peu.

—Je l'ai vu au lever de l'Intendant, l'autre jour, répondit celle-ci. Comme il te ressemble! seulement, il est moins aimable que toi.

Angélique n'avait pas répondu sans embarras à la question de son amie.

—Moins aimable que moi? reprit Amélie, alors ce n'est pas mon frère... Pourquoi dis-tu qu'il est moins aimable que moi?

—Parce qu'il s'est fâché contre moi, au bal qui a eu lieu pour fêter l'arrivée de l'Intendant, et que depuis lors je n'ai pas été capable de le ramener complètement.

—Oh! alors Le Gardeur est un autre héros, le troisième qui ne s'est pas laissé vaincre par tes charmes.

Amélie éprouvait une secrète satisfaction de cette brouillerie entre son frère et Angélique.

—Pas du tout, Amélie, répliqua Angélique; je ne mets pas Le Gardeur dans la même catégorie que mes autres admirateurs. Lui, il s'est trouvé froissé de ce que je semblais le négliger un peu pour cultiver mieux le nouvel Intendant. Le connais-tu le nouvel Intendant?

—Non, et je ne tiens pas à le connaître, j'ai entendu dire bien des choses qui ne sont pas à son avantage. Le chevalier de La Corne Saint-Luc n'a pas craint d'exprimer ouvertement son mépris pour lui, après certains faits qui se sont passés en Acadie.

—Oh! le chevalier de La Corne est toujours si exagéré dans ses préférences! Il faut que ce soit tout bon ou tout mauvais, pas de milieu! reprit Angélique avec une moue dédaigneuse.

—Ne parle pas mal de mon parrain, Angélique! je te pardonnerais toute autre chose; mais tu sais que le chevalier est à mes yeux l'idéal de l'homme parfait.

—Oh! alors, je ne renverserai pas ton idole. Au reste, je le respecte aussi moi, ce vieux et brave soldat, mais tout de même, j'aimerais autant le voir en Flandre avec l'armée.

### IV

Amélie reprit après une pause, car elle n'aimait pas à critiquer :

—Il y a des milliers de gens respectables qui augurent mal aussi de l'arrivée de cet Intendant dans la Nouvelle-France; le chevalier de La Corne n'est pas le seul.

—Oui, répliqua Angélique, les "honnêtes gens" qui n'aiment pas le voir user franchement de l'autorité royale, et forcer tous les citoyens, grands et petits, à s'acquitter de leurs devoirs envers l'État.

—Pendant qu'il ne remplit les siens envers personne, lui... Mais je ne m'occupe nullement de politique, moi. Cependant, quand j'entends tant de braves personnes appeler l'Intendant un homme dangereux, il convient d'être circonspect à son égard et de le "cultiver" avec prudence, comme tu appelles cela.

—Bah! il est assez riche pour payer les pots cassés. Il paraît, Amélie, qu'il a gagné des richesses inouïes en Acadie.

—Et perdu la Province! risposta Amélie avec toute la vigueur de son esprit délicat et patriotique. On dit même qu'il l'a vendue... ajouta-t-elle.

—Que m'importe? répondit l'insouciant beauté: il est comme Joseph en Egypte; il n'y a que Pharaon au-dessus de lui. Il peut mettre des fers d'or aux pieds de ses chevaux; je les porterais, Amélie.

### V

Amélie, qui connaissait assez le nom de la maîtresse de Louis XV, recula instinctivement comme à la vue d'un serpent venimeux. Elle tremblait en songeant que son amie allait, dans sa vanité ou sa perversité, se laisser éblouir par les vices éclatants de l'Intendant royal.

—Angélique! s'écria-t-elle, j'ai entendu raconter de telles choses de l'Intendant que je tremblerais pour toi si tu étais sérieuse.

—Mais je suis sérieuse. Je veux conquérir et mettre à mes pieds l'Intendant de la Nouvelle-France, pour montrer ma valeur à toutes ces jeunes beautés qui se disputent sa main. Il n'y a pas une jeune fille dans Québec qui ne serait prête à le suivre partout dès demain.

—Oh! calomnier ainsi notre sexe! quelle horreur! Angélique! Tu sais mieux que cela. Et tu ne l'aimes pas?

—L'aimer? fit de nouveau mademoiselle Des Meloises, avec dédain, l'aimer? Non; je n'ai jamais songé à cela. Il est loin d'être beau comme ton frère Le Gardeur, qui est mon idéal; il n'a ni l'intelligence, ni la noblesse du colonel Philibert qui est le type du héros. Je pourrais aimer des hommes comme ceux-là; mais, pour satisfaire mon ambition, il ne me faut rien moins ici, qu'un gouverneur ou un intendant royal; en France, c'est le roi lui-même que je voudrais.

Elle se mit à rire de son extravagance, mais elle n'en pensait pas moins tout de même. Amélie, bien que choquée de sa perversité, ne put s'empêcher de sourire.

—Es-tu folle? fit-elle. Je n'ai pas le droit de te demander la raison de ton choix, ni de mettre en doute ton prestige, Angélique, mais est-tu bien sûre que ces hautes aspirations ne se heurteront pas à des obstacles invincibles? On dit tout bas que la retraite de Beaumanoir renferme une femme d'une grande beauté, que l'Intendant retient prisonnière, et pour qui il a conçu un amour profond. Est-ce vrai?

Ces paroles tombèrent sur le coeur d'Angélique, comme des gouttes de feu. Elle darda sur son amie des regards menaçants comme des poignards, elle serra les poings avec frénésie, et ses ongles roses marquèrent de sang le velours de ses mains. Tout son être frémissait sous l'effort qu'elle faisait pour contenir l'émotion de son âme qui voulait éclater. Elle saisit violemment Amélie par le bras.

### VI

—Tu as mon secret! dit-elle; je voulais te le révéler, car tu es sage, discrète et meilleure que moi. Tout ce que je t'ai dit est vrai, Amélie; mais je ne t'ai pas tout dit. Ensuite, l'Intendant m'a parlé d'amour avec cette courtoisie qui ne peut avoir que d'honorables motifs. Il désire ma main. Pour lui j'ai été déchirée par mes amies; et je suis devenue un objet de jalousie à cause de la préférence qu'il m'accorde. Je m'enivrais des folles délices du plus charmant paradis terrestre, lorsque soudain un oiseau sauvage vint murmurer, à ma fenêtre, un étrange refrain :

Gare à toi! gare à toi! chantait-il. L'Intendant, dans une partie de chasse avec des Hurons de Lorette, a trouvé, au milieu de la forêt de Beaumanoir, une femme aussi belle que Diane. Gare à toi! gare à toi!

Elle était accompagnée par des chasseurs d'une tribu étrangère, des Abénaquis de l'Acadie... Gare à toi!

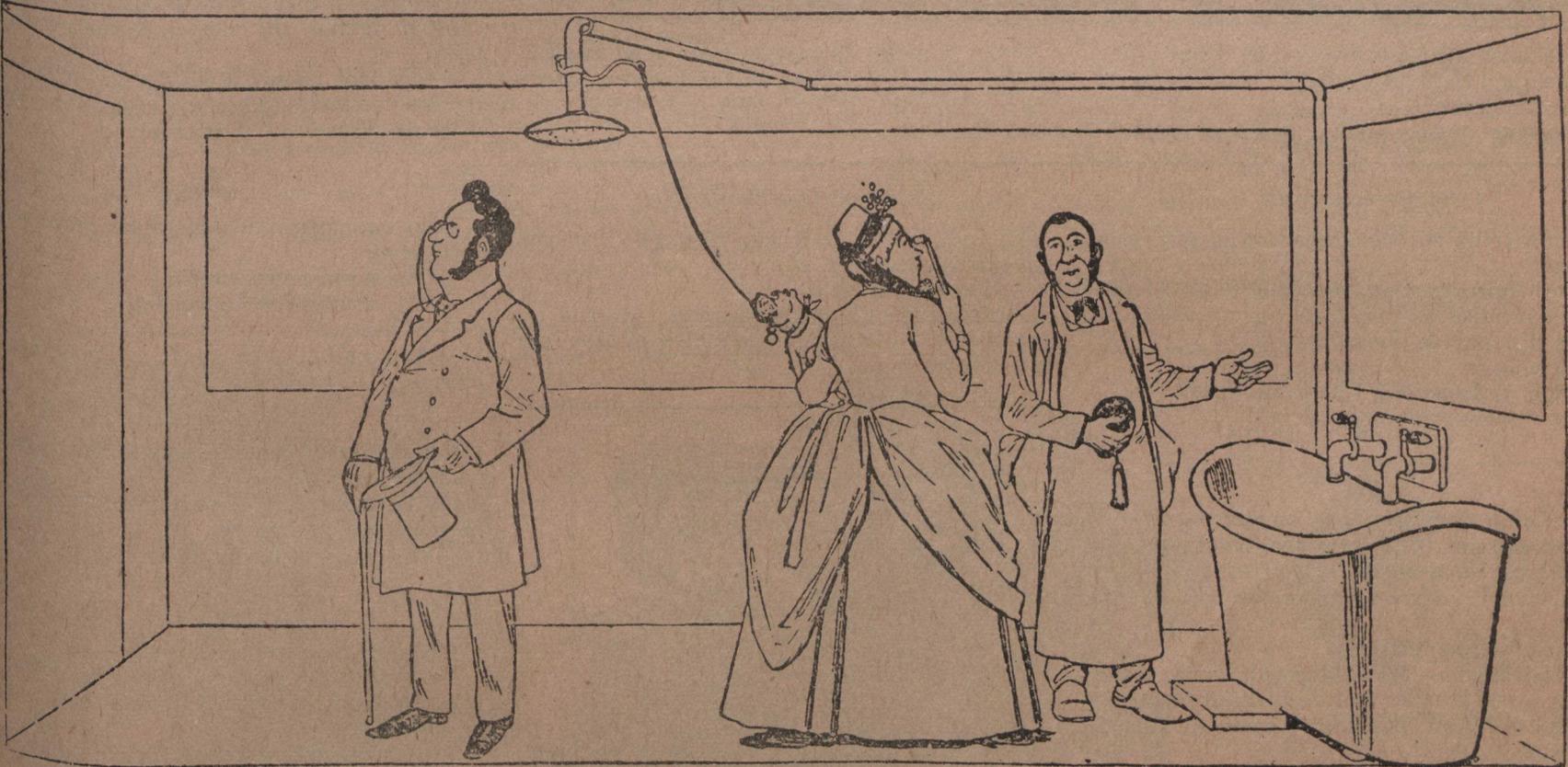
Elle était épuisée de fatigue et endormie sur un lit de feuilles sèches, à l'ombre d'un arbre épais. Les indiens de Lorette conduisirent l'Intendant auprès d'elle. Gare à toi! gare à toi!

(A suivre)

# APPARTEMENT A LOUER

Avec Salle de Bains, etc.

PAR CARAN D'ACHE



Caran d'Ache

# POUR RIRE



### Au tribunal correctionnel

—Prévenu, vous ne pouvez nier que l'agent vous a surpris les deux mains dans les poches du plaignant.  
—Dame? par ce temps-là, dix degrés au-dessous de zéro, où voulez-vous que je les mette?

### Mot de la fin

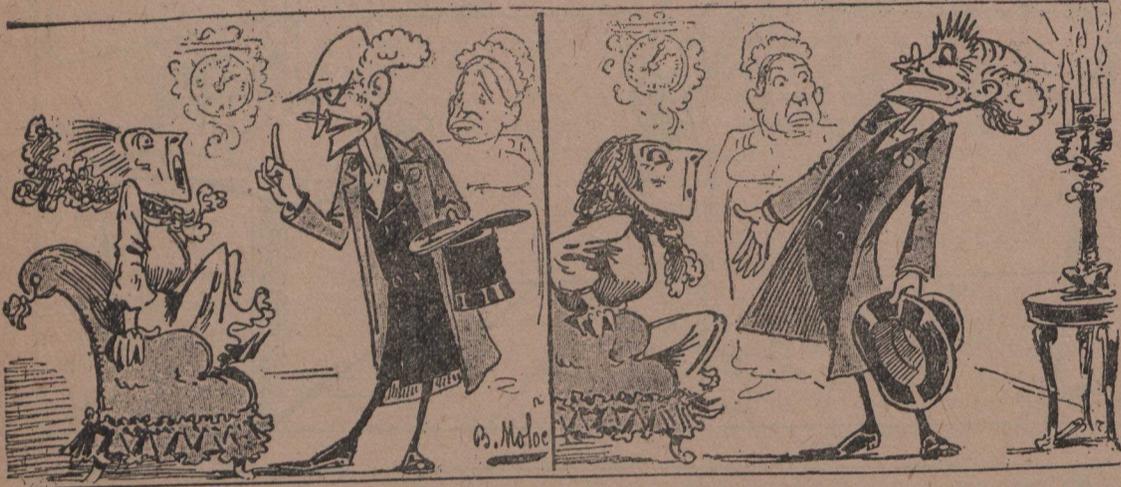
Lili se présente chez le confiseur.  
—Je voudrais bien des bonbons contre la toux.  
—Est-ce pour vous, mon enfant?  
—Les bonbons, oui; mais la toux, c'est grand'maman qui l'a...

### Tartarin

—Moi, je me suis trouvé récemment, sans armes, par un temps de neige, face à face avec trois loups.  
—Et alors?  
—Alors, je les ai regardés fixement, puis je suis parti les mains dans mes poches, en sifflant.  
—Et ils ne vous ont pas poursuivi!  
—Ils ne pouvaient pas... C'était au jardin zoologique de Buffalo.

### A un nouveau cocher

—Vous savez qu'il faut être poli avec les voyageurs?  
—Ah!...  
—Et honnête!... Par exemple, que feriez-vous si vous trouviez dans votre voiture un portefeuille contenant 25,000 piastres?  
—Je ne ferais rien, je vivrais de mes rentes.



—Madame, ce que vous avez de mieux à faire à l'heure qu'il est, c'est d'envoyer chercher un notaire et un prêtre.  
—Docteur! Je suis perdue, je le vois bien!!!

—Pas le moins du monde; mais je ne voudrais pas être le seul auquel on ait fait la farce, à deux heures du matin, de le réveiller pour rien!

Un bon bourgeois se plaint des incartades de son héritier; il pleure dans le gilet d'un vieil ami.  
—Tu devrais, dit celui-ci, le tancer d'importance.  
—Oh! moi, ce que je lui dis lui est bien égal; il n'écoute que les imbéciles! (Puis après un moment de silence...) Parles-lui, toi.

### En correctionnelle

Deux affreux voyous comparaissent pour cambriolage.  
—Où demeurez-vous? demande le président à l'un des inculpés.  
—Je n'ai pas de domicile.  
—Et vous?  
—Moi, je demeure à l'étage au-dessus.

### Un domestique fin de siècle

M. de C..., en se levant, interpelle vivement son valet de chambre.  
—Maraud! lui dit-il.  
—Monsieur m'a appelé maraud? Maraud est une insulte. — Je quitte mon tablier et Monsieur m'en rendra raison.

Dans un magasin de nouveautés, entre vendeur et acheteur:  
—Que désire monsieur?  
—Une douzaine de mouchoirs.  
—Et avec ça?  
—Avec ça?... Avec ça, je me moucherai par bleu.

### A l'examen

C'est le fils d'un usurier qu'on interroge.  
Le professeur — Si votre père emprunte 1000 piastres avec promesse de rembourser 250 piastres par an, combien devra-t-il encore au bout de trois mois?  
L'élève — 1000 piastres.  
Le professeur — Mais, Monsieur, vous ne connaissez pas le premier mot de l'arithmétique.  
L'élève — C'est possible... mais je connais bien papa.



Petits épanchements de famille chez le gros négociant Durapiat.  
—Dis, papa!... Qu'est-ce que tu me donneras quand je me marierai?  
—Mon consentement, fillette!...

### A New-York

Voyageur — Avez-vous une chambre?  
Garçon — Oui, au quinzième.  
Voyageur — Et vous appelez ça "descendre à l'hôtel".

—Deux jours sans manger! Tenez mon pauvre homme. Malheureusement je n'ai pas d'autre monnaie.  
—Ça ne fait rien, allez ma bonne dame. C'est toujours un verre de gin de trouvé.

—Peigne-moi, ma petite tante.  
—Comment, te peigner! Mais c'est l'affaire de ta gouvernante, ma chérie; je ne suis pas coiffeuse, moi...  
—Alors, pourquoi que tu coiffes sainte Catherine?

### Chez un barbier grincheux

Le client — Attention! j'ai un petit bouton là sur le côté... prenez garde de ne pas le couper.  
Le barbier avec ironie — Vous y tenez donc bien, à ce bouton-là?

En France, un monsieur vient d'être insulté par Boireau. Furieux, il lui tend sa carte:  
—Tenez, Monsieur! Je reste chez moi demain toute la journée.  
Boireau gravement:  
—Moi aussi, Monsieur!

### Echo de Plage

—Comment, mon cher!... vous allez vous baigner en sortant de table?... Quelle imprudence! vous vous noierez!  
—Allons donc!... Il n'y a rien à craindre... je n'ai mangé que du poisson.



### Au musée des antiques

Un enfant qui a pris des habitudes mauvaises à l'école, regarde, en compagnie de son père, un Jupiter délabré.  
—Pourquoi qu'on lui a coupé le nez, dis, papa?  
—Parce qu'il mettait ses doigts dedans.

2 heures du matin. — Papa, chipe encore six petits pains au foie gras, maman a fini le rôti de veau ce soir et si nous voulons souper en rentrant!...

On sort de table — Je ne comprends pas que des gens ruinés comme eux osent offrir un pareil dîner. C'est répugnant!

# POUR RIRE

## L'attaque bien repoussée

Un jeune homme étant entré un jour chez un restaurateur du Palais-Royal, pour y dîner, trouva toutes les places occupées: une seule table restait; mais au moment où il allait s'en emparer, un inconnu d'une quarantaine d'années vint s'y asseoir. Piqué de ce contre-temps, notre jeune homme résolut de l'en faire sortir. Il s'approche mystérieusement de la dame qui était au comptoir:

— Savez-vous bien, Madame, quel est l'homme qui vient de s'asseoir à cette table, au bout de la salle?

— Non, Monsieur.

— Je le crois bien! car si vous saviez qui il est, à coup sûr, vous ne souffririez pas qu'il vint chez vous.

— Comment donc, Monsieur! expliquez-vous; quel est cet homme?

— C'est le bourreau d'Issoudun.

— Le bourreau d'Issoudun!

— Oui, Madame.

— Ah! que je vous remercie de m'avoir prévenue.

Et, sans perdre de temps, la dame va trouver l'inconnu:

— Monsieur, lui dit-elle, je suis bien fâchée... mais vous sentez que vous ne pouvez rester ici.

— Et pourquoi donc, Madame?

— Ah! Monsieur, je n'ai pas besoin de vous l'expliquer; vous en savez bien la raison.

— Non, parbleu, et vous me ferez grand plaisir de me la dire.

— C'est que si l'on vient à vous reconnaître, personne ne voudra plus venir dîner chez moi.

— Mais, Madame, pour qui donc me prenez-vous?

— Mais pour ce que vous êtes, pour le bourreau d'Issoudun.

— Le bourreau d'Issoudun! et qui vous a dit cela?

— Ce jeune homme qui est auprès du comptoir.

— Ah! parbleu, il doit bien le savoir; je l'ai fouetté, marqué, il y a huit jours.



## BANQUEROUTE

La France — "Et que devient mon argent?"

Stolypine — "Les coffres sont vides! Je n'ai pas un sou. Adressez-vous au maître." "Amsterdammer".

## La cruelle plaisanterie

Un journalier du comté de Devonshire, en Angleterre, avait tenté deux fois de se noyer, et deux fois il en avait été empêché par un moissonneur, qui s'était jeté à la nage pour le sauver. Ce malheureux, décidé à finir sa carrière, profita du moment où il crut que l'autre ne le voyait pas, et alla se pendre à la porte de la grange. Le moissonneur, qui s'en aperçut, le laissa faire et ne lui porta aucun secours. Quelques heures après, le maître de la ferme venant à passer devant cette porte, demanda au moissonneur pourquoi il avait laissé périr son camarade sous ses yeux: "Ma foi, reprit l'autre, voilà deux fois de suite que je le retire de l'eau, et comme il était trempé de la tête aux pieds, j'ai cru qu'il s'était mis là pour se sécher."

## Le Montagnard Ecossais

Un montagnard d'Ecosse, nommé Elrick, qui était venu à Londres pour faire fortune, s'y trouva bientôt embarrassé pour dîner; il aperçut sur l'enseigne d'un perruquier cette inscription: "Money for live hair" (on achète ici les cheveux naturels); comme il n'était pas grammairien, il prit ces mots pour ceux-ci: "Money to live here" (ici on donne de l'argent pour le consommateur dans la maison). Ah! ah! dit-il, voilà justement ce que je cherchais, et ce n'est point à tort qu'on vante la générosité des Anglais. Il entre dans la boutique; on lui met sous le menton une serviette sale et un bassin de cuivre, rempli de mousse de savon et d'une savonnette. Elrick, qui, dans ses montagnes où l'on ne se rase jamais, n'avait pas vu faire de barbe de sa vie, crut que c'était un mets qu'on lui servait: voilà, se dit-il en lui-même, un bien mince repas pour un homme qui a un gros appétit; n'importe, à cheval donné on ne regarde point à la bride; et au moment même où le barbier le quitta pour aller chercher ses rasoirs, il avala le bassin de savon comme il aurait fait d'un plat de crème ou d'oeufs à la neige. Le barbier, en s'approchant de lui, le trouva qui vomissait jusqu'au sang. "Ah! mon ami, lui dit Elrick, qu'aviez-vous besoin de m'inviter à manger chez vous? Votre crème est-amère comme du chicotin, et vos navets sont tout crus."

## Le poète et le bossu

Il y avait un poète qui excellait à faire des vers et des "dits". Wantant un jour présenter quelque chose à son roi, il travailla avec soin une pièce qu'il alla lui offrir. Le monarque en entendit la lecture avec satisfaction, et il dit au rimeur:

"Demande ce que tu voudras, je promets de te l'accorder.

— Sire, je remercie votre bonté, répondit le poète, et ne lui demande que d'être pendant un an portier de votre cité, à condition que tous les borgnes, boiteux et bossus, ou autres gens maléficiés qui entre-



## REPOSEZ-VOUS! ESPRIT PERTURBATEUR

L'ombre de Bismarck — "Vous occuper de moi? Attendez un Guillaume II — "Je pensais ne jamais plus devoir m'occuper de vous!"

peu, vous m'en donnerez des nouvelles lorsque paraîtront mes révélations!"

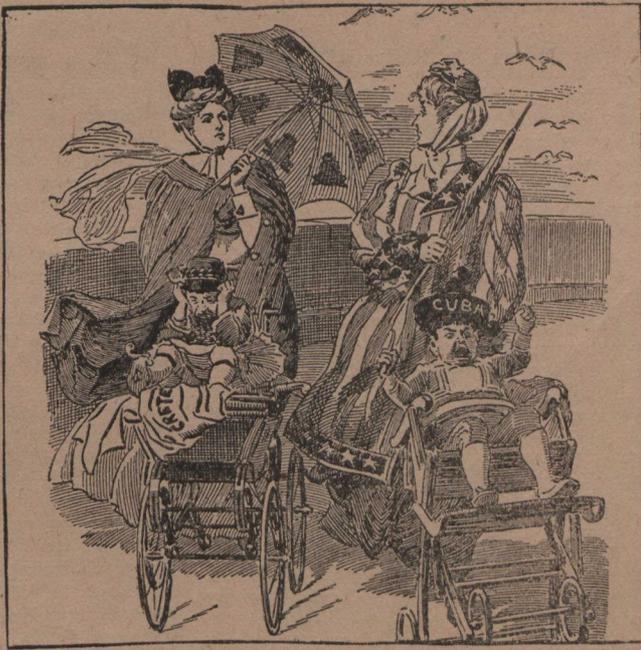
## La tempête

Un jour qu'une troupe de comédiens de province jouait dans un port de mer la "Tempête", pièce de Shakespeare, un matelot, qui était venu pour voir ce spectacle, se plaça dans une loge. Au moment du naufrage, la galerie entière, qui était trop chargée, croula et entraîna dans sa chute tous les spectateurs qu'elle contenait. Le matelot, qui croyait que cet accident faisait partie de la pièce, se mit à crier de toutes ses forces: "Allons, allons, courage, enfants, courage, gagnez la côte". A son retour de la mer, il vit à Londres, sur les affiches, qu'on allait donner la même pièce à Drury Lane; il s'y rendit, se plaça au parterre, et, au moment de la scène en question, il se mit à frapper des pieds, des mains, et levant les yeux vers la galerie: "Enfants, s'écria-t-il, tenez-vous bien, vous allez couler bas."

## Le coup de fusil

Il y a des gens qui se rendent dans les sociétés avec un plan de conversation tout fait, et ils le suivent à quelque prix que ce soit.

Un de ces personnages, dont nous tairons le nom, avait un conte où il s'agissait de fusils; il le croyait très plaisant. D'ailleurs, persuadé qu'il le débitait très agréablement, il tentait tous les moyens possibles d'amener la conversation sur les fusils pour placer son histoire. S'il n'y réussissait pas, il sautait sur sa chaise, et disait que c'était un coup de fusil qu'il avait entendu. On lui protestait qu'il s'était trompé; il convenait que cela se pouvait, mais il ajoutait: "N'importe, puisque nous sommes sur l'article des fusils..." et voilà qu'il racontait son histoire en dépit de la compagnie.



## LES DEUX NOURRICES: L'EUROPE ET LES ETATS-UNIS

Lequel de nos deux poupons est le plus intraitable?

"Punch" de Londres.

ront, seront obligés de me donner chacun un denier." Le roi y consentit; il scella de son sceau la permission, et le poète alla garder la porte.

Par aventure vint à passer un borgne. Le poète lui demanda un denier, l'autre le refuse; sur ce refus il l'arrête, et s'aperçoit qu'il est bossu. Là-dessus nouveau denier demandé: le bossu dispute, ou le tiraille; il veut se défendre, et laisse voir deux bras tortus. Pour s'échapper, il prend la fuite; en courant son chapeau tombe; le vilain était teigneux. Le poète payant bientôt rattrapé, voulut le forcer alors, au lieu de trois deniers, de lui en payer quatre; il le saisit par son haut de chausses, lui donna quelques coups dont il le renversa, et vit qu'il avait une hernie.

Si le vilain avait donné son denier quand on le lui demanda, il en eût été quitte à ce prix; mais par son avarice il lui en coûta cinq, et il fut de plus battu et baffoué.

## Guérissez votre

# Catarrh

### dès maintenant



Où commence le catarrhe

Commencez à le soigner avant que l'hiver arrive. Si vous ne vous débarrassez pas bientôt de votre Catarrhe, il y aura danger certain pour vous, car vous devrez affronter les froids extrêmes, avec votre organisme terriblement affaibli et miné par ce mal sournois qui l'empoisonne. Si vous négligez le Catarrhe, les germes actifs et pernicieux passeront du cerveau dans la gorge, de la gorge dans les poumons. Souvenez-vous-en, le Catarrhe est plus qu'une maladie dégoutante, repoussante, c'est un mal terriblement dangereux. LE CATARRHE NEGLIGE DEGENERE EN CONSOMPTION. Prenez-y garde dès maintenant, car à l'hiver il pourrait bien être trop tard.

Acceptez l'offre généreuse du Spécialiste Sproule, un homme qui a étudié le Catarrhe pendant dix-neuf ans, qui a guéri nombre de cas contre lesquels d'autres médecins et d'autres traitements avaient échoué complètement. Il vous donnera avec plaisir une

Consultation Médicale Gratuite sur le traitement du Catarrhe. Sans déboursier un centin, vous recevrez de ce célèbre Spécialiste les informations les plus précieuses et les plus utiles, qui vous montreront le moyen précis de guérir votre Catarrhe complètement et de façon permanente. Ne perdez pas cette occasion de vous procurer justement ce dont vous avez besoin.

Répondez oui ou non aux questions, écrivez librement votre nom et votre adresse sur les lignes pointées, découpez le coupon et envoyez-le sans retard au Catarrh Specialist Sproule, 409 Trade Building, Boston. Ecrivez en français ou en anglais.

## Coupon de Consultation Médicale Gratuite

Votre haleine est-elle forte?  
 Vous enrhumez-vous facilement?  
 Votre nez est-il obstrué?  
 Crachez-vous souvent?  
 Avez-vous de mauvais goûts à la bouche le matin?  
 Votre tête est-elle lourde?  
 Sentez-vous des titillations à la gorge?  
 Mouchez-vous désagréablement?  
 Est-ce qu'il vous descend dans la gorge du mucus provenant du nez?

NOM.....  
 ADRESSE.....



## LA 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

**Les boutons et autres irruptions,** soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

**Rousses et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

**Blanchit le Teint** graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

**Brunie par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée  
 87, rue St-Christophe, Montréal

**LA CODILINE**  
 Du Dentiste Joseph Versailles  
 Contre la Névralgie et le Mal de Dents  
 En vente partout à 25 cts.



## LA CUISINE DE MADAME



### Oranges glacées

Une livre de sucre cristallisé; quatre belles oranges; un demi-verre d'eau; une cuillerée à café de glucose; un peu de jus de citron ou de vinaigre.

Eplucher les oranges; enlever le blanc; diviser chaque fruit, en séparant ses tranches naturelles. Laissez sécher ces morceaux d'oranges sur une feuille de papier ou sur un tamis de crin; les retourner délicatement; avoir la précaution de faire cette opération pour que les morceaux soient bien secs.

Dans un moule en cuivre ou en nickel, mettre le demi-verre d'eau et la livre de sucre, et placer sur une petite flamme; avoir soin qu'elle ne caresse pas les côtés du moule. De temps en temps, mouiller le haut du moule avec son doigt ou un pinceau. Remuer le sucre; il faut qu'il soit fondu avant de bouillir.

Ecumer, et ajouter huit gouttes de jus de citron ou de vinaigre. Lorsque le sucre est cuit, entretenir la chaleur, et y plonger les morceaux d'oranges, un à un, et les déposer ensuite sur un marbre, préalablement huilé au moyen d'un pinceau.

Quand les morceaux d'oranges sont refroidis, retremper les bouts dans le sucre, et les monter sur un plat légèrement huilé.

### Soupe à l'oignon

Pour la fin de la soirée. Le fromage à employer sera du Cantal, 5 onces.

Dans une casserole à fond épais, mettre une once de graisse pour quatre onces d'oignons ciselés. Faire blondir longuement, et dégraisser. Puis, verser une pinte d'eau chaude; ajouter 1/2 once de sel, 1/2 once de sucre, poivre blanc fraîchement moulu (plus ou moins, selon le goût), et laisser bouillir.

Faire des tranches de pain très minces; les passer au four.

Ensuite, prendre une soupière; y mettre des tranches de pain, puis du fromage de Cantal bien mou et bien gras, que l'on a taillé en lames assez épaisses; puis, recommencer l'opération, c'est-à-dire remettre un lit de tranches et les recouvrir de lames de fromage. Mettre quatre bonnes coquilles de beurre; verser la soupe bouillante, remettre du fromage; et, finalement, mettre la soupière au four pour y faire gratiner la soupe pendant quelques minutes.

### Rognons sautés

Rognons de boeuf, ou de veau, etc. Il n'existe pas de différence lorsqu'il sont bien réussis.

Toujours préparer la sauce avant de sauter les rognons, soit aux champignons et au vin blanc bon ordinaire, ou Madère, ou Xérès, etc.

LA SAUCE — Dans une casserole, mettre un peu de vin blanc un peu de jus de viande, que le tout fasse deux bonnes cuil-

lerées à soupe; un peu d'ail (mais il faudra l'enlever), une once de beurre par personne. Laisser cuire pendant cinq minutes.

Les rognons ne doivent jamais baigner dans la sauce; c'est une grosse erreur que de faire trop de sauce, et surtout d'y ajouter quantité de farine, chaque morceau devant prendre la sauce.

Retirer en dehors du feu et verser le jus d'un citron pour lier la sauce. Ne pas laisser refroidir.

Tenir prêt du persil haché.

Il faut couper les rognons avec un couteau qui coupe bien, afin d'éviter les hachures, et toujours tirer son couteau à soi; surtout, enlever les morceaux du cornet qui sont attachés aux rognons.

Sur un bon feu, mettre de la bonne graisse dans la poêle; la faire bien chauffer, et y jeter les rognons; les faire sauter; il vaut mieux les faire flamber. Lorsqu'ils sont flambés, les mettre dans la passoire, pour les laisser s'égoutter et ne servir aucun des résidus.

Mettre les rognons dans un plat chaud; y verser la sauce, et ajouter le persil.

REMARQUE — Les enfants, les vieillards, ne doivent pas manger de rognons; les personnes bien portantes peuvent seules manger de ce mets.

Mme VASON.

### Morue à la Maître-d'Hôtel

Comme condition première pour assurer un bon résultat, il faut choisir de la morue de première qualité. On la reconnaît bonne lorsque sa peau est très noire et sa chair très blanche, qui doit aussi figurer des feuillets très marqués. Quarante-huit heures sont nécessaires pour dessaler, au point voulu, un assez gros morceau de morue. Il est très important de la faire baigner complètement et de changer l'eau matin et soir.

Cette opération menée à bien, enlevez la peau; grattez-la, et coupez-la en gros carrés larges d'un travers de main.

Pour la cuire, mettez-la de préférence dans un ustensile en porcelaine-à-feu; et, si cela vous est possible, faites-la cuire à l'eau de pluie, laquelle ne contient ni sels, ni chaux. Vous pouvez la plonger dans l'eau froide. Il faut que la morue baigne à l'aise.

Posez votre casserole découverte sur un bon feu; car il faut que la morue cuise rapidement. Surveillez-la; en effet, lorsque vous voyez l'eau frémir fortement et que vous voyez les signes d'une ébullition proche, il faut prestement enlever la casserole du feu; sans quoi, la morue serait dure et sans goût. Couvrez-la alors et laissez ainsi pendant un bon quart d'heure.

Durant ce temps, hachez le persil et faites sécher les pommes de terre dont nous allons vous indiquer la préparation.

Maintenant, voici également quelques proportions. Pour un morceau de morue pesant une livre et demie, il faut: 5 onces de beurre, une cuillerée à soupe de persil mélangé de ciboulette, hachés très fin; le jus d'un citron; une cuillerée à café de farine; un demi-verre de l'eau de la cuisson.

Mélangez le beurre avec les herbes hachées et la farine, et mettez-le dans une casserole assez grande pour faire contenir et réchauffer la morue. Ajoutez un peu de gros poivre moulu et une pincée de muscade râpée. Posez la casserole sur un feu très doux, et tournez avec la cuiller de bois en versant, au fur et à mesure, le demi-verre de l'eau de cuisson de la morue.

Quand le tout est bien fondu et lié, retirez du feu; tenez au chaud, et, le plus vite possible, occupez-vous de la morue.

Egouttez-la; mettez-la sur un linge; enlevez les arêtes et épongez-la. Mettez alors les morceaux de morue dans la casserole où est la sauce. Remettez sur le feu toujours très doux; puis, tournez, pour que la morue s'imprègne bien de beurre. Ne laissez

pas cuire; il faut simplement tenir la morue bien chaude et la sauce bien liée.

Il faut naturellement agir avec précaution en tournant, afin de ne pas briser la morue. Si la sauce vous semblait un peu courte, allongez-la avec une cuillerée à soupe de l'eau de la cuisson.

Un peu avant cela, vous aurez pelé quelques petites pommes de terre que vous avez fait cuire à l'eau salée. Egouttez-les et mettez-les à sécher à l'entrée du four; ou, s'il n'est pas allumé, faites couler l'eau de la casserole, que vous remettez sur des cendres chaudes, afin de faire évaporer l'excès d'humidité.

Lorsque tout est prêt à servir, mettez les pommes de terre dans un légumier; exprimez le jus d'un citron sur la morue, que vous versez sur un plat chauffé, et servez immédiatement.

Mme Alice ROBERTOT.  
De "La cuisine des Familles".

### Petits gâteaux ou pains d'anis

Ce genre de petits gâteaux secs, est d'une bonne conservation. Ils peuvent se garder longtemps sans perdre de leurs qualités.

PROPORTIONS — 1 livre de sucre en poudre dit sucre glace; 1 livre de farine de gruau; 1 once d'anis vert; 1 pincée de sel; 4 blancs d'oeufs.

RESUME — Mélanger la farine et le sucre sur la table, faire un creux au milieu, y mettre l'anis, le sel, les blancs d'oeufs et incorporer le tout. Moudre en boule; laisser reposer un quart d'heure. Etendre la pâte au rouleau. Détailler. Cuire sur plaque beurrée, à chaleur douce, 10 minutes environ.

OPERATION — Le sucre doit être pilé bien fin et passé au tamis de soie et fin comme de la poudre d'amidon.

La farine doit être tamisée. Mélangez ces deux éléments et disposez le mélange en tas sur le marbre ou la planche à pâtisserie. Faites un creux au milieu, autrement dit faites la fontaine.

Mettez au milieu l'anis trié, le sel, les blancs d'oeufs et faites la détrempe, c'est-à-dire pétrissez, incorporez bien le tout. Vous devez obtenir une pâte très ferme.

Roulez cette pâte en boule et laissez-la reposer couverte d'un linge un quart d'heure environ.

Etendez-la ensuite au rouleau en la saupoudrant légèrement de farine. Dès que vous aurez obtenu une abaisse de 1/4 de pouce d'épaisseur au plus, découpez votre pâte à l'emporte-pièce ou coupe pâte de grandeur moyenne: 2 à 2 1/2 pouces de diamètre environ. Vous pouvez également les couper en losanges, en carrés ou de forme oblongue; la forme ne fait rien à l'affaire, mais la grandeur doit être toujours relative aux dimensions données ci-dessus.

Rangez les gâteaux sur une plaque en tôle bien propre et légèrement enduite de beurre avec un pinceau. Faites cuire dans un four dont la chaleur doit être bien réglée.

MARTIGUES.  
De "Le Pot-au-feu".

## HEUREUX ENFIN

SON MARI NE BOIT PLUS.  
LE REMÈDE SANS GOUT "SAMARIA"  
L'A GUÉRI.



Cette dame écrit: "Pour la première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer.

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.



Remède sûr pour la Faiblesse des Nerfs.

RESERVE MINES N. E., CAN.  
J'ai été attaqué d'une faiblesse de nerfs pendant dix ans. J'ai essayé toutes sortes de remèdes, mais sans succès. Il y a à peu près un an je commençai à prendre le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, et il m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'avais fait usage jusqu'alors. C'est pourquoi je le recommande à tous ceux qui souffrent. J. M. O'HANDLY.  
M. Raymond Gélinais écrit de Saint-Alphonse, Can.: Depuis trois ans mon enfant souffrait sérieusement de la Dance St Guy. Un ami me recommanda le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs et après en avoir pris deux bouteilles mon petit malade a été tout à fait guéri. Merci à ce grand remède.  
Le Rév. Th. Dagenais, de St Roch l'Acadian, Québec, écrit qu'il a appris la guérison complète de l'épilepsie d'un monsieur Lapière par l'emploi des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs.

Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.  
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la  
KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.  
En vente tous les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto par Lyman Bros & Co.

## N'avez-vous pas besoin d'une Bibliothèque?

En voici une faite en chêne solide avec fini doré.  
Elle a 43 pouces de large, 7 pieds de haut et environ 14 pouces de profondeur.  
A l'intérieur s'y trouvent six tablettes ajustables, et une tablette sur le dessus pour les ornements ou revues.  
Vos livres sont protégés contre la poussière par deux grandes portes vitrées.  
Au bas de la bibliothèque, il y a deux tiroirs bien commodes dont on peut se servir sans ouvrir les portes vitrées.  
Les garnitures sont en cuivre.  
Le numéro de cette bibliothèque est 2204-9 et le prix de \$18.15, moins 10 p.c.  
Nous avons d'autres bibliothèques d'un prix plus élevé en fini en chêne doré anglais et en acajou, aussi des bibliothèques et pupitres combinés.  
Les prix sont de \$19 en montant.

Nous avons aussi les bibliothèques à divisions Macey dans toutes les grandeurs — le prix varie suivant la grandeur,

RENAUD, KING & PATTERSON  
Coin des rues Guy et Ste Catherine.

## Catarrhe! Catarrhe!

Un traitement de deux semaines, envoyé gratis à tous ceux qui sont atteints de cette déplorable maladie. Nous l'envoyons gratis comme preuve que nous avons le meilleur remède connu pour cette affliction. Faites-le demander aujourd'hui en envoyant cinq timbres de 2c. pour frais de poste et d'emballage.

Adressez:  
The Dr. Maturin Medicine Co.  
TORONTO, ONT.

CONTE DE FÉE  
La Chatte Blanche

(Suite)

“Perroquet s'acquitta de sa mission en perroquet d'esprit. Chacun demeura surpris de le voir venir à tire d'aile se percher sur l'épaule du prince et lui parler tout bas à l'oreille. Le prince ressentit de la joie et de la peine de cette ambassade. Le soin que je prenais flattait son cœur; mais les difficultés qui se rencontraient à me parler l'accablaient, sans pouvoir le détourner du dessein qu'il avait formé de me plaire. Il fit cent questions à Perroquet, et Perroquet lui en fit cent à son tour, car il était naturellement curieux. Le roi le chargea d'une bague pour moi, à la place de ma turquoise; c'en était une aussi, mais beaucoup plus belle que la mienne; elle était taillée en cœur avec des diamants. “Il est juste, ajouta-t-il, que je vous traite en ambassadeur: voilà mon portrait que je vous donne, ne le montrez qu'à votre charmante maîtresse”. Il lui attacha sous son aile son portrait, et il apporta la bague dans son bec.

“J'attendais le retour de mon petit courrier vert avec une impatience que je n'avais point connue jusqu'alors. Il me dit que celui à qui je l'avais envoyé était un grand roi, qu'il l'avait reçu le mieux du monde, et que je pouvais m'assurer qu'il ne voulait plus vivre que pour moi, qu'encore qu'il y eût beaucoup de péril à venir au bas de ma tour, il était



Il fit cent questions à Perroquet

résolu à tout, plutôt que de renoncer à me voir. Ces nouvelles m'intriguèrent fort, je me pris à pleurer. Perroquet et Toutou me consolèrent de leur mieux, car ils m'aimaient tendrement. Puis Perroquet me présenta la bague du prince et me montra le portrait. J'avoue que je n'ai jamais été si aise que je fus de pouvoir considérer de près celui que je n'avais vu que de loin. Il me parut encore plus aimable qu'il ne m'avait semblé; il me vint cent pensées dans l'esprit, dont les unes agréables et les autres tristes me donnèrent un air d'inquiétude extraordinaire. Les fées qui vinrent me voir s'en aperçurent. Elles se dirent l'une à l'autre que sans doute je m'enamurais et qu'il fallait songer à me trouver un époux de race fée. Elles parlèrent de plusieurs et s'arrêtèrent sur le petit roi Migonnet, dont le royaume était à cinq cent mille lieues de leur palais; mais ce n'était pas là une affaire. Perroquet entendit ce beau conseil; il vint m'en rendre compte et me dit: “Ah! que je vous plains, ma chère maîtresse, si vous devenez la reine Migonnette! c'est un magot qui fait peur; j'ai regret de vous le dire; mais, en vérité, le roi qui vous aime ne voudrait pas de lui pour son valet de pied. — Est-ce que tu l'as vu, Perroquet? — Je le crois vraiment, continua-t-il, j'ai été élevé sur une branche avec lui. — Comment, sur une branche? repris-je. — Oui, dit-il, c'est qu'il a les pieds d'un aigle.”

Un tel récit m'affligea étrangement. Je regardais le charmant portrait du jeune roi, je pensais bien qu'il n'en avait régalé Perroquet que pour me donner lieu de le voir; et quand j'en faisais comparaison avec Migonnet, je n'espérais plus rien de ma vie, et je me résolvais plutôt à mourir qu'à l'épouser.

“Je ne dormis point tant que la nuit dura. Perroquet et Toutou causèrent avec moi. Je m'endormis un peu sur le matin, et, comme mon chien avait le nez bon, il sentit que le roi était au pied de la tour. Il éveilla Perroquet. “Je gage, dit-il, que le roi est là-bas.” Perroquet répondit: “Tais-toi, babillard; parce que tu as presque toujours les yeux ouverts et l'oreille alerte, tu es fâché du repos des autres. — Mais gageons, dit encore le bon Toutou; je sais bien qu'il y est.” Perroquet répliqua: “Et moi, je sais bien qu'il n'y est point: ne lui ai-je pas défendu d'y venir, de la part de notre maîtresse? — Ah! vraiment! tu me la donnes belle avec tes défenses, s'écria mon chien: un homme passionné ne consulte que son cœur. “Et là-dessus il se mit à lui tirailler si fort les ailes, que Perroquet se fâcha. Je m'éveillai aux cris de l'un et de l'autre; ils me dirent ce qui en faisait le sujet; je courus, ou plutôt je volai à la fenêtre; je vis le roi qui me tendait les bras, et qui me dit avec sa trompette qu'il ne pouvait plus vivre sans moi, qu'il me conjurait de trouver les moyens de sortir de ma tour ou de l'y faire entrer; qu'il attestait tous les dieux et tous les

éléments qu'il m'épouserait aussitôt et que je serais une des plus grandes reines de l'univers.

“Je commandai à Perroquet de lui aller dire que ce qu'il souhaitait me semblait presque impossible: que cependant, sur la parole qu'il me donnait et les serments qu'il avait faits, j'allais m'appliquer à ce qu'il désirait, que je le conjurais de ne pas venir tous les jours; qu'enfin l'on pourrait s'en apercevoir, et qu'il n'y aurait point de quartier avec les fées.

“Il se retira, comblé de joie par l'espérance dont je le flattais, et je me trouvai dans le plus grand embarras du monde lorsque je fis réflexion à ce que je venais de promettre. Comment sortir de cette tour, où il n'y avait point de portes? et n'avoir pour tout secours que Perroquet et Toutou; être si jeune, si peu expérimentée, si craintive! Je pris donc la résolution de ne point tenter une chose où je ne réussisrais jamais, et je l'envoyai dire au roi par Perroquet. Il voulut se

tuer à ses yeux; mais enfin il le chargea de me persuader ou de le venir voir mourir, ou de le soulager. “Sire, s'écria l'ambassadeur emplumé, ma maîtresse est suffisamment persuadée, elle ne manque que de pouvoir.”

“Quand il me rendit compte de tout ce qui s'était passé, je m'affligeai plus que je

l'eusse encore fait. La fée Violente vint, elle me trouva les yeux enflés et rouges; elle dit que j'avais pleuré, et que, si je ne lui en avouais le sujet, elle me brûlerait: car toutes ses menaces étaient toujours terribles. Je répondis, en tremblant, que j'étais lasse de filer, et que j'avais envie de petits filets pour prendre des oisillons qui venaient becqueter les fruits de mon jardin. “Ce que tu souhaites, ma fille, me dit-elle, ne te coûtera plus de larmes: je t'apporterai des cordeles tant que tu en voudras.” Et, en effet, j'en eus le soir même. Mais elle m'avertit de songer moins à travailler qu'à me faire belle, parce que le roi Migonnet devait arriver dans peu de jours. Je frémis à ces fâcheuses nouvelles, et ne répliquai rien.

“Dès qu'elle fut partie, je commençai deux ou trois morceaux de filet; mais à quoi je m'appliquai, ce fut à faire une échelle de corde, qui était très bien faite, sans en avoir jamais vu.

(A suivre)

AU NORD-OUEST

Développement merveilleux

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que le développement de cette contrée qui était à peine connue des trappeurs il y a cinquante ans, et qui aujourd'hui est couverte de villes et village, reliés entre eux par d'innombrables voies de communication?

Et combien de gens sont renseignés sûrement sur ces régions fortunées? Combien y en a-t-il qui connaissent le progrès inouï qui s'opère dans l'Alberta, synthèse du Nord-Ouest?

Combien y en a-t-il qui se doutent de la valeur d'un homestead, donné gratuitement aux colons par le gouvernement du Canada, dans ce pays doté déjà de deux chemins de fer transcontinentaux et de leurs nombreuses ramifications, et qui sera sillonné de voies ferrées dans trois ou quatre années?

Sont-ils plus nombreux ceux qui savent que déjà dans ces contrées splendides, salubres et riches, il y a des groupements canadiens-français nombreux et prospères?

A toutes ces questions il faut répondre: Non!

L'Ouest n'est pas suffisamment connu. Pour combler cette lacune, “Le Courrier de l'Ouest”, le si intéressant journal d'Edmonton, va éditer sous peu un superbe numéro spécial, consacré uniquement à la description écrite et illustrée des merveilleuses plaines de l'Ouest. Toutes les informations abonderont et après avoir lu ce numéro on saura ce qu'est le Nord-Ouest et quels avantages immenses il offre à tous. Ce numéro de luxe sera envoyé gratuitement à toute personne qui enverra son adresse, accompagnée d'un timbre de cinq cents, au COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, Alta.



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que

pour le prix du savon “Baby's Own Soap” vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon “Baby's Own Soap.”

ALBERT SOAPS LIMITED

MFRS.

MONTREAL

Les mots “Baby's Own Soap” imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS

GRATIS — Cette BELLE ECHARPE en FOURRURE  
CETTE BELLE ECHARPE, EN RICHE FOURRURE NOIRE, MESURE PLUS DE 44 POUCHES DE LONGUEUR



Elle est confectionnée à la dernière mode de New-York, en belles peaux choisies; elle a six belles queues, en martre noire, bien fournie, est pourvue d'une chaîne de col. Cette Echarpe est égale, en apparence, aux fourrures de la plus haute qualité. Afin d'introduire et de faire connaître rapidement notre merveilleux Remède de Famille, les Pilules Végétales du Dr Maturin, (remède par excellence contre la pauvreté et l'impureté du sang, l'indigestion, le rhumatisme, la constipation, les désordres nerveux, la maladie des rognons, le catarrhe et les faiblesses particulières aux femmes, parfait rénovateur des forces vitales), nous désirons quelques agents honnêtes dans chaque localité pour recevoir nos belles fourrures.

N'envoyez pas d'argent — Nous nous fions à vous. Envoyez seulement que votre nom et votre adresse et convenez de vendre 10 boîtes de nos Pilules, à 25c. la boîte, et nous vous les enverrons, franco, par la poste. Chaque client qui achète de vous une boîte de pilules, reçoit un joli article de bijouterie que vous lui donnez. Cela vous aide à faire vos ventes rapidement. Lorsque vous aurez vendu les 10 boîtes de pilules, envoyez-nous l'argent \$2.50 et nous vous enverrons sans délai, une Belle Echarpe. N'oubliez pas que cette Echarpe est d'une qualité tout à fait supérieure. Adressez: THE DR. MATURIN MEDICINE CO., Dépt. 39, Toronto, Ont.

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François Xavier Tel. Bell Main 553

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères

346 Ste Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité. Miroirs dans tous les styles, écrans, chevaux fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

ENLEVEZ LES GORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du



A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs.

pour plus amples informations s'adresser au

Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

## D'OU VIENNENT LES FOURRURES

CHACQUE année, au début de la mauvaise saison, ce n'est pas un caprice de la mode, mais bien plutôt un retour inconscient aux plus anciennes traditions du genre humain, qui remet en honneur les fourrures. En sa qualité de roi de la création, l'homme a, de tout temps, considéré comme la plus essentielle de ses prérogatives le droit de s'emparer de la peau des animaux pour se garantir du froid. Par un curieux effet du sort, la pelleterie, qui fut le plus ancien des instruments d'échanges entre les peuplades primitives, est restée de nos jours celui de tous les genres de commerce qui a le moins subi l'influence de la civilisation. Au commencement du vingtième siècle, la Compagnie de la Baie d'Hudson conserve la même organisation et emploie, à l'égard des Indiens, les mêmes procédés que du temps de Charles II.

Pourtant le progrès commence à se faire sentir. Les Peaux-Rouges deviennent un peu plus avisés et paraissent se préoccuper des variations de la mode sur les marchés de l'Occident. D'autre part, dans les provinces les mieux administrées de l'Amérique anglaise, la chasse tend de plus en plus à devenir une industrie régulière et soumise à des règlements d'une indiscutable prévoyance. Enfin, nous devons signaler l'importance de plus en plus considérable que prend le lapin blanc du Canada, qui se prête aux colorations les plus variées et paraît appelé à de brillantes destinées.

L'exploitation des chasseurs plutôt que de la chasse.

Il existe des affinités singulières entre l'extrême barbarie et l'extrême civilisation. La femme d'un Esquimaux considéré dans sa tribu porte les mêmes fourrures qu'une élégante de Paris, de Londres ou de New-York. Peut-être même la Beauté professionnelle universellement admirée dans le monde des Peaux-Rouges a-t-elle sur ses rivales d'Europe et d'Amérique la supériorité de porter sur ses épaules les dépouilles d'animaux plus authentiques et plus précieux que les contrefaçons acceptées sans défiance sur les marchés des peuples civilisés.

Les femmes sauvages prélèvent sur la chasse de leurs époux les pelleteries qu'elles destinent à leur propre parure, et le reste est vendu aux agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Cette Société célèbre a régné pendant deux siècles sur l'immense désert de neige qui s'étend à l'extrême nord du continent américain. Au début, elle ne s'était constituée que pour profiter d'une découverte faite par deux colons français du Canada, qui avaient rencontré un nombre incalculable d'animaux à fourrure sur les côtes septentrionales du Labrador. Il va de soi que Groseillers et Radisson ne retirèrent aucun bénéfice de leur découverte. Suivant une inexorable loi de l'histoire, aussi bien sur les bords des mers polaires que plus tard en Egypte, ce sont les Français qui sèment et les Anglais qui récoltent.

Depuis 1870, la Compagnie de la Baie d'Hudson a cessé d'exercer un monopole légal et n'est plus qu'une entreprise privée, mais elle n'en reste pas moins une Puissance. Il y a eu un moment où elle n'occupait pas moins de deux cents postes disséminés dans les solitudes glacées qui s'étendent depuis le Labrador jusqu'aux frontières de l'Alaska. Les coureurs des bois, les courtiers, les porteurs, les trappeurs, les guides, en un mot, le personnel qui était à titre permanent au service de la Société, formait une véritable armée de cinq mille hommes commandée par un état-major de trois cents officiers. Des légions d'Esquimaux, habitués à vivre la rame à la main; de Sioux, habiles à tendre des pièges au gibier; de Pieds-Noirs, autrefois redoutés de leurs voisins; d'Ojibouais inoffensifs, de Chilouts indolents, de Kostenais aux formes athlétiques et de métis Montagnais, fiers d'avoir quelque peu de sang européen dans leurs veines, étaient les sujets taillables à merci de cette souveraineté mise en actions.

Pendant les dernières années du dix-neuvième siècle, le personnel de la Compagnie a subi quelques réductions, et le whiskey a cessé de jouer un rôle prépondérant dans les transactions engagées entre les Peaux-Rouges et les agents de la Société. Les sauvages ont appris à leurs dépens qu'un marché trop abondamment arrosé d'alcool ne leur était jamais avantageux, et ils ont fait introduire de sérieux remaniements dans les anciens tarifs où le prix de toutes les marchandises était évalué en peaux de castor. On se fait une idée des bénéfices que devait réaliser la Compagnie, à l'époque où elle échangeait un paquet de ficelle contre une peau de castor qui valait

de 4 à 5 dollars, et où un mouchoir de cotonnade bleue qui avait coûté en Angleterre 2 pence, était vendu moyennant une peau et demie de castor, c'est-à-dire de 5 à 6 dollars, à un malheureux Esquimaux, impatient de s'initier à tout prix aux raffinements de la civilisation.

Comment on vend la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Aujourd'hui, ces anciens abus se sont quelque peu atténués, mais les chasseurs de fourrures n'en restent pas moins soumis à la servitude de la dette. En garantie des avances en nature que leur font les agents de la Compagnie, ils engagent les prises de la saison qui n'est pas encore commencée. De même que le paysan slave mange son blé en herbe, le trappeur de l'Amérique du Nord vend la peau de l'ours avant de l'avoir tué. A la vérité, il le tue presque toujours, et si par hasard le gibier qu'il cherchait ne s'est pas laissé prendre, il a toujours le droit de remplacer une peau d'ours par quatre peaux de loutre. Le système monétaire en vigueur dans les solitudes de l'extrême nord du continent américain permettant de ramener à la même unité, c'est-à-dire à la peau de castor, le prix de toutes les fourrures, le trappeur canadien est à peu près sûr de trouver dans le produit de sa chasse le moyen de tenir ses engagements. Il convient d'ajouter que ces hommes primitifs exécutent leurs obligations avec une probité et une droiture dignes de servir de modèles aux peuples les plus civilisés de l'Europe et du Nouveau-Monde.

Le nombre des victimes.

A combien s'élève le nombre de ces victimes de tout poil et de toute taille qui sont immolées chaque année sur les autels de la Mode? La Compagnie de la Baie d'Hudson s'est de tout temps fait un devoir d'entourer ses opérations d'un impénétrable secret. Pour des hommes civilisés qui font un commerce des plus lucratifs avec des sauvages, le mystère le plus absolu est la première condition de succès. La seule pièce officielle qui jette quelque lumière sur les massacres de bêtes à fourrure exécutés tous les ans pour le compte de la puissante Société, dont le monopole, de fait, n'a pas été sérieusement entamé, est une liste des dépouilles qu'elle a mises en vente sur le marché de Londres en 1887. Il résulte de ce document, dont l'authenticité n'est pas douteuse, car il a été publié par une commission du Sénat canadien, que le nombre des animaux mis à mort dans une seule année par les serviteurs immédiats, les vassaux et les arrière-vassaux de la Compagnie, a atteint un total de plus de 4 millions! Il est vrai que, sur cette liste, figurent près de 2 millions et demi de rats musqués, dont la surprenante fécondité résiste aux destructions les plus impitoyables, près de 700.000 putois assez peu dignes d'intérêt et 115.000 lièvres destinés à changer de nom avant d'entrer dans le commerce. Jusqu'à présent nous n'avons eu à signaler aucune perte irréparable, mais est-il bien sûr que les 376.223 visons, et les 104.279 castors et les 98.342 martres tués en 1887 aient été remplacés!

Le contingent de victimes fourni par la nombreuse tribu des renards est peut-être la partie la plus intéressante de cette statistique funèbre. Tandis que, dans une seule saison, 85.022 renards rouges, 31.597 renards gris, 10.257 renards blancs et 6.785 renards croisés étaient pris au piège ou tombaient sous le plomb des chasseurs, la famille des renards argentés ne perdait que 1.967 de ses membres et celle des renards bleus que 1.440. Ces chiffres permettent de comprendre comment il suffit d'une différence de couleur entre deux animaux de la même espèce, et qui pourraient à la rigueur provenir de la même portée, pour provoquer un écart énorme entre les prix de leurs dépouilles. Tandis que la peau d'un renard jaune pâle est à peu près sans valeur, la peau d'un renard noir argenté atteint parfois le chiffre de \$600 sur le marché de Londres, et deux peaux de renards noirs à poils longs et lustrés se sont vendues, en 1899, l'une \$1.000 et l'autre \$1.400.

Une colonie de renards.

Un animal dont la dépouille peut atteindre des prix aussi fabuleux devait nécessairement exciter les convoitises des spéculateurs. Il y a quelques années, une Compagnie américaine a essayé de fonder dans les

files Semedi, non loin des côtes de l'Alaska, une colonie de bêtes à fourrures. Les tentatives faites pour acclimater dans ces flots déserts les zibelines de Sibérie, n'ont donné que de médiocres résultats. Les précieuses petites bêtes, qui sont devenues très rares dans la presqu'île du Kamtchatka et ne se trouvent guère plus maintenant que sur les bords de l'Énisséi, où elles sont protégées par d'impénétrables forêts, ne survivaient pas aux fatigues d'un long voyage. Lorsqu'elles ne mouraient pas en route, elles succombaient peu de temps après leur arrivée.

Les renards ont mieux résisté, parce qu'ils avaient un tempérament plus robuste et qu'ils ne venaient pas de si loin. Les "isatis", ou renards bleus, se rencontrent dans toutes les régions polaires. Il semblait donc qu'une colonie d'"isatis" devait prospérer dans les files Semedi, qui sont presque toujours couvertes de glace et de neige, et il faut reconnaître que ces animaux ont en grande partie justifié les calculs des spéculateurs américains. De leur côté, les renards du Canada, qui avaient été introduits en assez grand nombre dans ce petit archipel, affecté à la déportation des bêtes à fourrure, n'ont pas été éprouvés outre mesure par un climat un peu plus froid que celui de leur pays natal. Le rêve de la Compagnie était que les renards canadiens seraient tous d'un beau noir argenté, mais ce calcul était malheureusement contraire aux lois de l'histoire naturelle. Tandis que le pelage de l'"isatis" polaire subit une série de transformations soumises à des règles fixes, suivant l'âge et le sexe du sujet, son cousin de l'Amérique du Nord conserve toute sa vie la coloration qui lui a été attribuée au moment de sa naissance par un caprice du hasard.

Cette colonie de renards de toutes les couleurs n'a pas précisément péri, mais elle a exigé d'énormes frais de nourriture. Une superficie de 60.000 acres de terrain couvert de glace et de neige pendant la plus grande partie de l'année, ne pouvait évidemment fournir une quantité suffisante de gibier à des milliers de chasseurs doués d'un appétit robuste. En été, la colonie des animaux à fourrures vit tant bien que mal des oiseaux de mer qui viennent en grand nombre passer la belle saison sur les côtes des files Semedi; mais, en hiver, les renards mourraient de faim si on ne leur apportait de la nourriture, et les vivres coûtent cher dans les archipels inhospitaliers que baigne la mer de Behring.

L'élevage du castor.

Feu de Puyjalon, inspecteur général de la Chasse de la province de Québec, paraît donner la préférence à l'élevage du castor. Suivant l'opinion du savant auteur de l'"Histoire naturelle à l'usage des chasseurs canadiens", un animal sédentaire entre tous, éprouvant une vive répugnance à s'éloigner de sa cabane qu'il a construite lui-même, offre infiniment plus de garanties pour fonder une colonie vraiment prospère qu'un carnassier d'humeur vagabonde toujours disposé à entreprendre de lointaines pérégrinations. La mer elle-même n'arrête pas le renard bleu qui, pour s'échapper d'une île où il a été interné, voyage sur un bloc de glace à défaut d'autre moyen de transport. Un fermier qui dispose d'une superficie de 400 acres au Canada ou aux Etats-Unis, peut assez facilement exploiter une colonie de 200 castors.

Les tentatives faites pour élever dans trois des îles du lac Chaud, aux environs de Labelle, à une cinquantaine de milles au nord de Montréal, des loutres, des martres, des putois et même des kangourous, ont donné, paraît-il, des résultats satisfaisants. Un jour viendra où toutes les bêtes à fourrures seront promues au rang d'animaux domestiques.

Grandeur, décadence et résurrection de l'hermine.

A la vérité, les éleveurs seront obligés de compter avec les exigences de la mode. Après avoir installé à grands frais des colonies d'ours noirs, de pékans, de visons, de carcajous, et s'être exposé au risque d'être dévorés par les moins accommodants de leurs pensionnaires, ils devront s'attendre à de cruelles déceptions au moment où ils croiront enfin recevoir la récompense de tant de soucis, de dangers et de travaux. Les cours de la pelleterie sont soumis à de violentes oscillations. Telle fourrure qui, l'année précédente, avait atteint des prix fantastiques, tombe tout à coup dans le plus complet discrédit. Ne cherchez pas à découvrir les causes de ces brusques revirements. Les décrets rendus par les élégan-

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français  
DINER ET SOUPER 35c  
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINÉ. PATISSERIES FRANÇAISES  
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Juste.)

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, \*9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
SPRINGFIELD, HARTFORD, - \*7.45 p.m.  
TORONTO, CHICAGO, \*9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
OTTA W.A. \*8.45 a.m., \*9.40 a.m., \*10.00 a.m., \*10.10 p.m., \*9.40 p.m., \*10.10 p.m.  
SHERBROOKE, \*8.30 a.m., \*14.30 p.m., \*17.25 p.m.  
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - \*7.25 p.m.  
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.15 p.m.  
WINNIPEG, CALGARY, \*9.40 a.m., \*9.40 p.m.  
VANCOUVER, \*9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC \*8.55 a.m., \*2.00 p.m., \*11.30 p.m.  
TROIS-RIVIERES, \*8.55 a.m., \*2.00 p.m., \*15.15 p.m., \*11.30 p.m.  
OTTA W.A. \*8.20 a.m., \*5.45 p.m.  
JOLIET \*8.00 a.m., \*8.55 a.m., \*5.00 p.m.  
ST-GABRIEL, \*8.55 a.m., \*5.00 p.m.  
ST-GATHÉ, \*8.45 a.m., \*9.15 a.m., \*14.45 p.m.  
NOMININGUE, \*8.45 a.m., \*9.15 a.m., \*14.45 p.m.

\*Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches L.Mar., jeu. et sam. ‡ Dimanche seul. § Quotidien excepté le samedi. i Samedi seul.

A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129, rue Saint-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

## GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM INTERNATIONAL LIMITED

Le meilleur et le plus rapide train du Canada.

Tous les jours à 9 a.m., Arr. Toronto à 4.20 p.m., Hamilton, 5.20 p.m., Niagara Falls, Ont., à 6.55 p.m., Buffalo, 8.25 p.m., London, 7.47 p.m., Détroit, 9.50 p.m., Chicago, 7.42 a.m.

Café élégant sur ce train

SERVICE RAPIDE D'OTTAWA

Part à 8.30 a.m., tous les jours, à 3.40 p.m., les jours de semaine, et à 7.30 p.m., tous les jours.

Arrive à Ottawa, à 8.30 a.m., tous les jours, à 3.30 p.m., les jours de semaine, et à 5.00 p.m., tous les jours.

MONTREAL ET NEW-YORK

La ligne la plus courte. Service le plus rapide.

2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté, aller et retour — 1 train de nuit tous les jours aller et retour.

Part de Montréal

a8.45 a.m., a11.10 a.m., b7.40 p.m.

Arrivé à New-York

a8.00 p.m., a11.00 p.m., b7.17 a.m.

b Tous les jours. \* a Tous les jours, dimanches exceptés.

BUREAU DES BILLETS EN VILLE : 137 rue Saint-Jacques. Tél. Main 460 et 461, où à la Gare Bonaventure.

## QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE

Toutes les heures de 6.00 A. M. à 12.00 midi.

Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.

Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE

7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beaufort

LA SEMAINE

7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE

7.00, 7.45 A. M., 1.45, 5.45, 6.15 P. M.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE

9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beaufort 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beaufort, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

tes qui sont les arbitres de la mode reposent sur des motifs indéchiffrables, et c'est peut-être pour cela qu'ils sont exécutés avec tant de docilité.

Il y a eu un moment où l'hermine était une fourrure hérauldique. Ce n'est pas que cette méchante petite bête méritât de devenir l'emblème de l'innocence et de la pureté. Il n'existe pas, dans la nombreuse tribu des belettes, de monstre qui éprouve plus de plaisir à répandre du sang et à tuer pour l'amour de l'art. Ajoutons que l'hermine est loin de racheter la férocité de ses instincts par les vertus de sa vie privée. Malgré les devises latines dont elle a été enguirlandée par les beaux esprits du moyen-âge, elle a des moeurs déplorables; mais les révélations des naturalistes sont venues trop tard pour triompher des légendes populaires et n'ont pas empêché la moins recommandable des mustélidés de s'étaler sur le manteau des rois, sur la robe des juges et sur le blason des chevaliers.

Dans la suite, une formidable réaction s'était produite. L'hermine ne trouvait plus d'acheteurs sur aucun marché de l'Europe ni du Nouveau-Monde. Depuis longtemps, les Canadiens ne lui faisaient plus la chasse, et lorsque par hasard elle apparaissait dans les grandes ventes annuelles raisait dans les grandes ventes annuelles de Londres, c'est qu'elle avait été prise à des pièges qui ne lui étaient pas destinés.

Il a suffi du couronnement du roi d'Angleterre pour remettre à la mode une pelletterie qui naguère était si dédaignée, et l'hermine est aussi recherchée maintenant que le vison ou le chinchilla. Il se pourrait, toutefois, que son règne ne fût pas d'éternelle durée, car elle est menacée de la redoutable concurrence que lui fera le seul animal à pelage long et soyeux, dont l'élevage n'a donné lieu à aucune déception, nous voulons dire le lapin blanc, l'hermine du pauvre, la fourrure de l'avenir.

G. LABADIE-LAGRAVE

**SAINT-NORBERT**

**Concours de labour**

Mardi, le 5 novembre, a eu lieu à Saint-Norbert un grand concours de labour sous le patronage du cercle agricole de cette localité, dont M. Arsène Denis, préfet du comté de Berthier et juge du mérite agricole, est le président. M. A. Denis dont nous avons eu déjà l'occasion d'entretenir nos lecteurs, est un des plus grands éleveurs de ce pays, son bétail canadien et Ayershire, ainsi que ses chevaux canadiens sont de tout premier choix. Nous l'avons dit naguère, M. Denis possède de superbes fermes d'élevage des mieux entretenues.

A Saint-Norbert, au jour voulu, la température étant idéale, 53 concurrents vinrent prendre part au concours.

Le concours comprenait cinq classes. Il y avait de plus un prix spécial pour les meilleurs abouts.

Grâce à la générosité des donateurs, un grand nombre de prix furent donnés aux concurrents.

Les juges, au nombre de huit, étaient les suivants: MM. Ulric Lyris, St Léon; Paul Lavallée et Mathias Ferland, Berthier; Rémi Hénauld, Ste Elisabeth; Adélar Sarrasin, Raymond Roch et Arclès Dubeau, St Norbert.

Parmi les invités présents des paroisses voisines se trouvaient MM. Eloi Archambault, M.P., Joseph Lafontaine, M.P.P., Evangéliste Beausoleil, Dr Archambault et E. Beauchemin, St Gabriel de Brandon; M. A. L. Aubin, Dr Gervais, Jean J. Denis, avocat, et Raoul Gariépy, Berthierville; Oscar Lavallée, paroisse de Berthier; Victor Drainville et Hormisdas Lafontaine, St Barthélemi; M. François Labrie et Clovis Côté, Cap Chat, comté de Gaspé.

Les honorables Jules Allard et Jean Prévozt qui étaient au nombre des invités ont envoyé des lettres d'excuses au secrétaire.

Le soir, un grand banquet auquel plus de cent cinquante personnes prirent part, fut donné chez M. Arsène Denis, l'organisateur du concours. M. Denis, comme toujours, sut faire honneur à ses hôtes. Après le banquet, on proposa les santés qui suivent: santé du Roi, par M. Arsène Denis, président; le Parlement fédéral, M. Eloi Archambault, M.P.; la Législature, M. Joseph Lafontaine, M.P.P.; aux invités, MM. Dr Archambault et E. Beauchemin; des juges, MM. Mathias Ferland, Ulric Lyris et Rémi Hénauld; société d'agriculture, le président, M. Paul Lavallée et le secrétaire M. A. L. Aubin; du conseil de comté, Dr Gervais, secrétaire; des donateurs, MM. Pierre Piette, Oscar Lavallée et Hormisdas Lafontaine; des labourers, MM. George Poirier, Edouard Denis, Lucien Roy et Edouard Laporte, premiers prix de leur classe respective; du cercle agricole, M. Arsène Denis, président; santé des dames, M. Jean J. Denis, avocat de Berthierville.

La soirée se passa avec entrain et les joyeux convives ne se séparèrent qu'à une heure avancée de la nuit.

JEAN LORRAIN

**Récital Laliberté**

C'est le 22 du courant, et nous avons plaisir à l'annoncer, que le jeune et brillant pianiste virtuose canadien-français, Alfred Laliberté, donnera un récital au Monument National. Nous avons déjà dit en cette revue ce que nous pensions du talent exceptionnel de notre distingué compatriote, nous ne nous répéterons donc pas ici.

Une chose est certaine, c'est que M. Laliberté ayant été favorablement jugé par les plus grands critiques d'Allemagne, ayant eu l'honneur de jouer à la cour de Berlin et à celle de Saxe, ne manquera pas d'enthousiasmer ses auditeurs du 22 novembre. Aussi, nous ne doutons pas que le tout Montréal n'assiste au superbe récital que nous annonçons. Ce ne sera somme toute que justice, car il y a trop longtemps, vraiment, que nous applaudissons l'art étranger, sans tenir compte de celui de quelques-uns de nos beaux talents, qui ont plus que des promesses à nous offrir.

Ainsi donc, si réellement vous aimez la musique, si quelque chose vibre en vous en faveur du beau, classiquement pur, et émotif au possible, ne manquez pas d'aller entendre Laliberté, au Monument National, le soir du 22 du courant.

Ce faisant vous aurez assisté à un des plus grands événements artistiques de cette saison, et vos applaudissements paieront un juste tribut d'hommage au réel talent d'un très sympathique compatriote.

**PITIÉ DES PAQUERETTES**

Les marguerites de la haie  
Entourent, pleines de pitié,  
L'aspic que tronçonne à moitié  
Une sanglante et large plaie.

Toutes, par ce soleil brûlant,  
Ont voulu lui venir en aide  
Et lui procurer le remède  
De leur petit ombrage blanc.

Contre la mouche qui voltige,  
Chacune cherche à l'abriter,  
Tâchant de le reconforter  
Par la caresse de sa tige.

On dirait qu'au pied du talus,  
Malgré l'herbe qui les accroche,  
L'une de l'autre se rapproche  
Pour le cacher encore plus.

Une espèce de frisson tendre  
Agite leur groupe inquiet  
Devant l'aspic, râlant muet,  
A qui la mort se fait attendre.

Comme pour les remercier,  
Il lève un peu sa tête plate,  
Se crispe un instant, se dilate,  
Et cesse de se tortiller.

Il va devenir la pâte  
Des nécrophores du coteau,  
Et les pâquerettes bientôt  
Sécheront sur sa pourriture.

MAURICE ROLLINAT

**UNE BELLE EST DANS LA FORET**

Ecoutez tous, c'est un secret,  
Une belle est dans la forêt.

Les uns l'ont vue à sa croisée  
Au milieu du grand lierre obscur  
Qui grimpe le long de son mur,  
C'est l'Aurore dans la rosée.

Ecoutez tous, c'est un secret,  
Une belle est dans la forêt.

D'autres aux fontaines prochaines  
L'ont surprise aux soleils couchants,  
Lavant son linge au pied des chênes,  
Aux frissons des roseaux penchants.

Ils ont dit qu'elle est blanche, blanche.  
Avec des cheveux d'or filés.  
Sur la neige de l'avalanche  
On dirait la paille des blés.

Ecoutez tous, c'est un secret,  
Une belle est dans la forêt.

D'autres au fond de la clairière  
L'ont vue qui passait à minuit,  
Ses pas faisaient de la lumière,  
Comme des cierges dans la nuit.

Les fleurs se dressaient en silence  
Parmi les menthes et les thymys,  
Et sur sa marche d'indolence  
Dansait un choeur de bleus lutins.

Mais le malheur est que l'escorte  
D'ombres falotes qui la suit  
Ne suit que le convoi des mortes!  
Evitez la Belle à minuit.

**ECHANGE DE CARTES POSTALES**

**AVIS**

1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.

2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante.

3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Wilfrid Ducharme, La Patrie, comté Compton, Qué. — Mlle Léa Pleau, La Patrie, comté Compton, Qué. — Léon Beau-lieu, La Patrie, comté Compton, Qué. — Mme J. H. Caillé, 38 Dufresne, Montréal, avec monde entier, séries et cartes en cuir préférées, réponse assurée. — Mlle Marcelle de Raimbault, 1155 de Lorimier, Montréal. — M. Matuchet, chez M. Berty, notaire, Grande rue, Bar-sur-Seine (Aube) France, cartes-vues en noir, timbre coté vue. — F. Daignault, 566a Mullins, Montréal, avec monde entier, séries et fantaisies. — Mlle Valéda Moisan, 1119 St Valier, St Malo, Québec. — Mlle Alvine Beau-pré, 13 Déigny, Québec. — Mlle Jacqueline Du Buisson, 810 Sanguinet, Montréal. — Joseph L. Corbett, Port Ewen, Ulster Co., New-York, anglais et français. — M. François Valois, E.E.P., Nicolet, Qué., vues préférées. — Mlle Georgie Forgues, rue Commercial, Lévis, Qué., vues et fantaisies. — Elzéar Poirier, 112 Atwater, rue St Henri Montréal. — Aurèle Poirier, 112 Atwater, St Henri, Montréal. — Antoine Laplante, Roberval, Lac St Jean, Qué., vues seulement. — Mlle C. Desroches, 175 Panet, Montréal, fantaisies préférées. — Mlle Yvonne La-franchise, 155 Panet, Montréal, fantaisies préférées. — Gérard Beaumier, oculiste, St Alexis, comté Montcalm. — Mlle Ethel St Louis, Mishicou, Wis., avec monde entier, correspondance française ou anglaise. — Mlle Ida Charbonneau, 88 Park st., Worcester, Mass., fantaisies, types, séries préférées. — Mlle Maria Courchène, boîte 50, Nicolet, Qué., fantaisies et cartes en cuir. — Mlle Béatrix Toutant, Nicolet, Qué., vues et fantaisies. — Mlle Romandine La-belle, 294 Amherst, Montréal, fantaisies seulement. — M. Elisée Rioux, évêché de Rimouski, Qué. — Mlle Fabiola Côté, 124 1/2 Richelieu, Québec. — Mlle Jeanne St Alban et Delphine Desanges, B. 38 rue Racine, Chicoutimi. — Mlle Blanche Gérin, organiste, St Henri de Mascouche, comté Assomption, Qué. — L. Henri Eynard, boîte 45, Lakeville, Conn. — Mlle Béatrice Lambert, St Basile, comté Chambly, avec monde entier, fantaisies. — J. E. Roch, Petite Péribonka, échangera cartes postales fantaisies avec intérieur, vues avec l'étranger, correspondance anglaise et française, réponse assurée. — Mlle Jeanne St Denis, boîte 60, Louiseville, Qué., avec monde entier, fantaisies préférées, réponse assurée. — Mlle Marie-Louise Houle, institutrice, Nicolet, Qué., échanges de tous genres. — Emilienne Mercier, 76 Côte d'Abraham, Québec, vues et fantaisies. — Mlle Léonile de Lévis, 317 rue St Valier, Québec, réponse assurée. — Camille Beaulieu, 88 1/2 St Valier, Québec. — Mlle Emma Dumais, Roberval, Qué., avec monde entier, réponse assurée. — Mme Hermel Dufour, Roberval, vues des pays étrangers préférées, fantaisies, réponse assurée. — Mlle Ida Filiatrault, 4173 Notre-Dame, St Henri, Montréal, avec monde entier, réponse assurée. — M. Léo Prévost, La Patrie, comté Compton. — M. Joseph Marcoux, fils, Ste Marguerite, comté Dorchester, tous genres. — capitaine L. P. O. Picard, village Huron, Lorette, Qué. — Auguste Turmenne, 38 Perkins, st., Salem, Mass., échanges divers avec monde entier. — Mlle Marie-Louise Trudel, 176 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal, avec monde entier, tous genres, réponse assurée. — Mlle Aurore Hurteau, 169 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal. — D. Saint-Laurent et Louis Perry, 9 Erchles st., Bumford, Maine. — Donat K. Laflamme, Ste Marguerite, comté Dorchester, tous genres. — J. L. Gagné, St Justin, comté Maskinongé, Qué. — C. Eug. Gauthier, 290 St Joseph, Québec, avec monde entier, fantaisies. — Albert Hamel, 721 Sanguinet, Montréal, avec monde entier, tous genres. — Mlle Ida Kemneur, St Antoine, comté Verchères, Qué. — Mlle Alex, 21 rue La-belle, Montréal, avec pays étrangers, fantaisies préférées, réponse assurée. — Mlle Marianne Perron, 86 Montcalm, Montréal. — Mlle B. Sicard, L'Artifice, Qué. — Mlle Antoinette Lespérance, rue Longueuil, Longueuil, Qué. — M. A. Renaud, 224 Prince-Edouard, Québec, vues. — Mlle R. Dionne, 36 1/2 Latourelle, Québec, avec monde entier, réponse assurée.

**Calmez ces douleurs**



Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir **Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.** En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c **John T. LYONS** 8 Bleury, Montreal



Tél. Bail EST 2141

Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

**DEPART DES TRAINS COMME SUIT :— Semaine**

**9.00 A. M.** Du à l'Assomption à 9.40 a. m., L'Epiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.  
**4.30 P. M.** Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.  
**6.00 P. M.** Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.  
**9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT.** Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

**L'Ouest**

TOUT le monde parle de L'OUEST maintenant, et cependant combien peu sont suffisamment renseignés sur cette merveilleuse partie de notre cher Canada? Voulez-vous vous instruire de ce qu'est L'OUEST? recevez

**LE COURRIER DE L'OUEST**

le seul journal français publié là-bas, organe de nos compatriotes de Saskatchewan et d'Alberta.

Abonnement : \$1.00 par an.

**LE COURRIER DE L'OUEST**

Edmonton, Alta

Copie spécimen envoyée gratuitement

**Si**



vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer . . .

N'oubliez pas de l'envoyer à

**A. F. DECHAUX**

No 62, rue Ste-Catherine E

Spécialité de teintures de soieries et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

**La Compagnie de**

**Cartes Postales "International"**

enverra à l'avenir sur réception de \$2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout). Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.

**L'INTERNATIONALE**

Compagnie de Cartes Postales Illustrées

27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal

# A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Les vallées de ces rivières et de ces criques sont spécialement propices à l'agriculture mixte. Au delà la prairie présente de vastes pâturages ou des terres à céréales. Les Montagnes à l'Original, au sud, couvrent une étendue de trente milles de l'est à l'ouest, et de quinze milles du sud au nord. Une partie de ces montagnes est fortement boisée. Les pâturages sont couverts d'herbe abondante, et l'eau, sous forme de ruisseaux, de petits lacs et d'étangs, abonde partout. Les versants des montagnes sont parsemés de fermes, tandis que les plaines s'étendant à leur base offrent de gras pâturages pour les bestiaux et les moutons. La colonisation de ce côté-ci est très prospère.

En résumé, l'est de l'Assiniboine offre des avantages exceptionnels au colon peu fortuné mais économe et industrieux, car, au bout d'une année ou deux de travail ardu, il sera propriétaire d'une ferme libérée des tracasseries du loyer et des hypothèques.

La partie ouest de l'Assiniboine est identique à celle de l'est, si l'on excepte quelques traits caractéristiques faciles à décrire. La région du Swift Current Creek est propre à l'élevage, elle possède une herbe nutritive, de la variété à tige courte et raide connue sous le nom d'herbe à bison, que l'on croirait sèche vers le milieu de l'été, mais dont la racine est encore verte près du sol; cette herbe constitue une excellente nourriture hiver et été. L'on est émerveillé de la rapidité avec laquelle des animaux arrivés maigres d'autres endroits s'engraissent de l'herbe à bison.

On a signalé des progrès étonnants dans le courant de l'immigration pendant les deux dernières années le long de la ligne du "Soo"; la plupart des terres ont été prises par des colons venus des Etats-Unis, qui ont fait de grands défrichements sur un sol composé de terre riche et fertile. Les moissons de la dernière saison ont été abondantes et bien propres à donner de l'encouragement aux derniers arrivés. Plusieurs villes importantes ont surgi de la voie ferrée, telles que Helbrite, Weyburn, Yellow Grass, Mile Stone et Rouleau. La culture du lin est très répandue ici et donne un rendement extraordinaire. Des cultivateurs ont payé le prix de leur terre avec le produit de la récolte de lin de la première année. L'excellence du sol de la région est amplement démontrée par le fait que les plus anciens colons arrondissent leurs propriétés en achetant de nouvelles terres, un quart de section à la fois dans certains cas.

Les monts Cypress, au sud, à peine visibles à l'oeil nu des wagons du chemin de fer, sont tout particulièrement propres à l'élevage des bestiaux. La culture étant à peu près inconnue ici, les terres herbeuses ne seront probablement pas ouvertes par le soc de la charrue avant longtemps, et permettront aux éleveurs de trouver à leur portée des ressources naturelles inépuisables pour nourrir leur bétail. La zone sèche, dite des ranches, commence vers la pointe nord-est du Montana et s'étend au nord-ouest de l'Assiniboine jusque dans le sud-ouest jusqu'aux montagnes d'Alberta sud. De grands troupeaux de boeufs, repus à satiété, errent en liberté dans ces pâturages apparemment sans limites, broutant de ci de là, et ne coûtant pas un sou à leurs propriétaires. Les profits des éleveurs sont considérables; et c'est facile à comprendre si l'on considère que ces animaux se vendent sur place de \$40 à \$50 par tête, et n'ont coûté que l'intérêt sur le placement primitif occasionné par le peuplement des ranches et la quote-part du rassemblement du bétail chaque année.

Les hivers sont doux dans cette partie du Nord-Ouest et la neige y tombe en si petite quantité que les bestiaux, les chevaux et les moutons paissent l'herbe de la prairie pendant tout l'hiver.

L'ouest de l'Assiniboine est le pays d'élevage par excellence des moutons dans les Territoires du Nord-Ouest. Il serait difficile de trouver au monde une région plus propice à ce genre d'élevage. La douceur du climat permet de les hiverner dans la plaine, où ils trouvent une herbe courte et friable qu'ils affectionnent. Les troupeaux sont généralement divisés en lot de 2,000 à 2,500 têtes, placés sous la garde d'un berger et de ses chiens. Les hommes d'expérience dans ce métier sont fort recherchés par les éleveurs.

L'industrie laitière est sur le même pied que dans les autres provinces, et une nouvelle description serait inutile. Il faut ajouter, cependant, que le gouvernement accorde une avance de 10 cents par livre de beurre fabriqué avec la crème fournie par les fermiers, et le solde est payé à la fin de la saison. Le prix du beurre est le même que celui de l'est.

La Saskatchewan, illustrée par un mot de Sir Wilfrid Laurier, est ouverte devant nous, et nous allons nous y aventurer sans crainte, car nous y trouverons une contrée riche et fertile qui ne le cède en rien à ses soeurs du Nord-Ouest. Située au nord de l'Assiniboine, elle est la plus grande des quatre sections formées dans les Territoires par le Parlement fédéral en 1892; sa superficie est de 106,700 milles carrés, une étendue aussi grande que celle de l'Angleterre et du pays de Galles, et qui peut nourrir une population égale à celle du Royaume-Uni. La Saskatchewan s'étend de la rivière Nelson, du lac Winnipeg, et de la limite ouest du Manitoba à l'est, au 112e degré de longitude ouest à l'ouest, et se trouve entre, ou plutôt recouvre légèrement les 53e et 55e degrés de latitude nord. La rivière Saskatchewan, coulant dans ses limites sur presque toute sa longueur, et son bras principal, la Saskatchewan sud dans son cours navigable, traversent le district et le divisent par le centre. Dans sa partie sud, la section embrasse une petite proportion des grandes plaines et peut être décrit dans ses traits généraux comme un pays de prairies et de forêts, ayant de l'eau et du foin naturel en abondance, et bien propre, par son climat et les qualités de son sol, à la culture du blé et à l'élevage des bestiaux et des moutons. La population totale du district, composée de Canadiens, d'Américains, d'Anglais, d'Allemands, d'Ecosseis, de Russes et de Français, est de 47,000 âmes, une augmentation de 33,000 en deux ans. Il y a des églises et de bonnes écoles dans tous les villages.

Comme conformation physique, le district présente des plaines légèrement ondulées, coupées de lacs et d'étangs, semées de collines couvertes de peupliers, ainsi que des parties accidentées où l'on voit çà et là des forêts d'épinettes et de pins.

UN CANADIEN.

(A suivre)

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1769e livraison, 27 octobre 1906. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charlieu. — Une école navale originale: L' "Exmouth" et les gamins des rues de Londres, par L. Viator. — Sur les pentes du Vésuve, par Adrien Remacle. — Le Forban noir, par Pierre Maël. — Histoire merveilleuse d'une mine de diamants, par L. Viator. — Les torches à boeufs, par Ch. Géniaux. Abonnements: France: Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Union postale: Un an, 22 fr. — Six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 27 octobre. — Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire. — Frédéric Masson, de l'Académie française, Un académicien de l'an XI: Jean Devaines. — Ch. Gailly de Taurines, Les Mystères et leur mise en scène, à propos de la matinée de l'Odéon. François de Nion, Roman: Histoire d'Aurore de Moncontour, II. — Jean Lionnet, L'évolution de J. K. Huysmans. — Commandant Annet, La Philosophie du costume militaire à travers les âges. — Jean Chantavoine, Chronique musicale. — Jules Bois, Poésie. — Les faits de la semaine. — Les miettes de la vie. — La revue des revues françaises et étrangères. — La vie sportive. — La vie mondaine. Dans nos prochains numéros: Les sous-marins, par Emile Bertin, de l'Institut. — L'eau courante, la nouvelle pièce d'Edouard Rod. — Les femmes de Versailles, par Pierre de Nolhac.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre journal, 20 francs par an au lieu de 25 frs, payables en deux semestres de 10 francs.



## CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

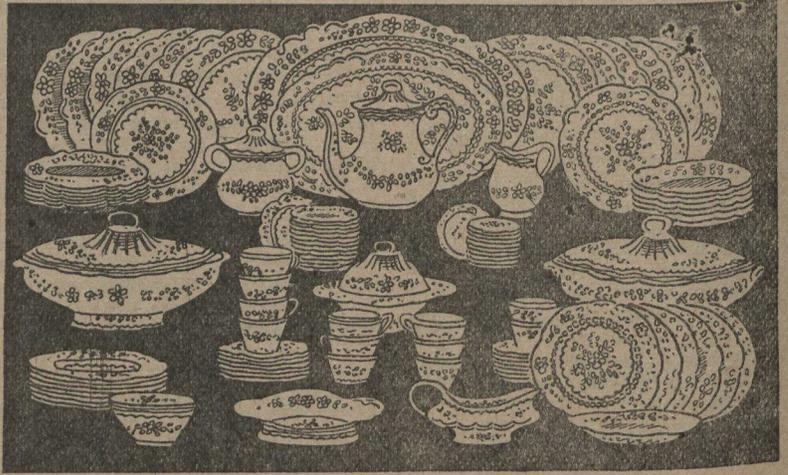
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pour augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clients américains afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.



## GRATIS Magnifique service à diner et à thé de 97 morceaux

UNE RECOMPENSE DE \$1,000 sera payée à quiconque pourra prouver que nous ne sommes pas sincères. Ceci est une proposition honnête, la chance de toute une vie. Nous distribuons, gratuitement, 1,000 Services à Diner et à Thé de 97 morceaux chacun, magnifiquement décorés en bleu, en vert, en brun et en rose, d'après les dessins les plus nouveaux, et de grandeur régulière pour l'usage de la famille, pour faire connaître rapidement les Fameuses Pilules Végétales du Dr. Maturin, le remède par excellence contre la Constipation, l'Indigestion, l'Impureté du Sang, le Rhumatisme, la maladie de Roguons, pour stimuler l'Appétit, régler les Intestins, et embellir le teint. Nous vous ferons présent d'un Service de 97 morceaux, complet, exactement tel que nous disons, ou nous perdrons notre argent. Profitez de cette occasion si vous désirez obtenir un Service de vaisselle tout-à-fait gratuitement.

TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS EST DE VENDRE 10 BOITES, A 25cts. CHACUNE.

des Fameuses Pilules Végétales du Dr. Maturin, conformément à notre plan. Chaque personne achetant une boîte de Pilules de vous, a droit à un beau présent de notre part. Vous pouvez les vendre rapidement. Ne manquez pas cette Grande Occasion. Ecrivez-nous aujourd'hui et convenez de vendre les 10 boîtes et de nous retourner l'argent \$2.50. Nous vous coupons les Pilules jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

Nous sommes déterminés de faire connaître les Fameuses Pilules du Dr. Maturin quoiqu'il nous en coûte. Nous disons que nous donnerons ces beaux services de vaisselle et nous les donnerons. Nous faisons des arrangements pour payer les frais de transport jusqu'à votre Station la plus rapprochée. Ne manquez pas cette Grande Chance, écrivez-nous immédiatement. Rappelez-vous que notre vaisselle est magnifiquement décorée, emballée et expédiée, exemple de tous frais. Adressez: The Dr. MATHURIN MEDICINE CO., Dish Dept. 20, Toronto, Ont.

## POUR LES TEMPS FROIDS



Chaufferettes au pétrole, portatives, donnent beaucoup de chaleur, sans trouble, sans odeur, sans fumée. Aucun danger d'explosion. . . . . Prix \$4.00

Chaufferettes à Gaz s'adaptant au bec de gaz au moyen d'un tube flexible. . . . . Prix depuis \$4.50

Tringles en feutre et en caoutchouc que l'on applique aux portes et aux fenêtres elles gardent le froid dehors et la chaleur dans la maison, beaucoup plus de confort pas de courant d'air et ça ne coûte que. . . Le pied 5c

L. J. A. SURVEYER, 52 Boulevard St-Laurent, A 2 portes de la rue Craig.

## LE CHOIX DES GOURMETS

# L'HUILE D'OLIVE ADOLPHE PUCET

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

# NOS GARDES-MALADES

ETUDE INÉDITE ÉCRITE POUR L'ALBUM UNIVERSEL

reurs passées aujourd'hui que mes trois années d'études s'achèvent. J'ai appris à regarder une plaie sans frémir, je vous assure, et, ce qui est mieux encore, à la panser avec la froide tranquillité, la sûreté de main que vous remarquez chez les vieux, vieux médecins, et que des gens pusillanimes prennent pour de la dureté. J'ai du prestige. Quand je dis à un malade imprudent: "Il ne faut pas vous lever encore", il ne regimbe pas, il obéit. Bref, il me semble que sans me flatter, on peut dire que je fais une garde très présentable sous la robe bleue et le bonnet blanc, qui vont si bien à mon teint et à mes cheveux de blonde, détail que je note en passant parce que je l'ai constaté plus d'une fois avec plaisir: on est femme après tout.

"Il ne me manque plus que le diplôme. Dans trois semaines, l'examen. Brrr! Je sens venir le trac. Quand j'y pense, je n'ai pourtant pas été paresseuse, le fruit amer de la science, j'y ai mordu avec ardeur. Mes compagnes peuvent le dire, je me suis endormie plus d'une fois, un bouquin de médecine sous mon oreiller, afin de pouvoir étudier dès mon réveil, dans la fraîcheur et la lucidité des premières heures du jour, mais malgré toutes les espérances, tant que l'épreuve n'est pas passée, vous savez, on n'est pas tranquille. Au cours, je comprends assez bien toutes les démonstrations fort claires du reste, de notre professeur, mais ce sont les mots techniques que ma mémoire se refuse à emmagasiner, des mots d'une longueur: huit, dix syllabes quelquefois.

"Il fait chaud. De la fenêtre de ma chambre, je vois les arbres qui bordent la rue Bleury tout couvert de feuilles. Les oiseaux chantent dans la cour. C'est une belle journée de printemps.

"Encore trois semaines et ce sera la liberté aussi pour moi.

"Celles de mes compagnes qui vont sortir avec moi comptent les jours comme des écuelles. Je fais comme les autres, je compte les jours, mais l'idée de partir d'ici est loin de m'être aussi agréable, la nécessité d'abandonner mes malades gâtant ma joie. C'est que voyez-vous on ne donne pas le meilleur de soi-même à des inconnus sans s'attacher à eux, qu'ils nous soient ingrats ou reconnaissants. Si je passe une journée sans m'approcher de mes sujets, comme je les appelle, il me semble toujours les voir défiler devant moi. C'est Maggie, la petite irlandaise qui me dit merci d'une voix si douce, pauvre petite émigrée atteinte de la poitrine et n'en ayant plus pour longtemps à souffrir dans la terre d'exil; c'est la vieille Lapierre qui ne boit pas une goutte de tisane sans sucre.

"Mamzelle, vous avez encore oublié le sucre.

"C'est le petit Beulac, un méchant garçonnet capable de faire endiabler ses voisins, malgré une maladie douloureuse, vrai type du gamin montréalais. C'est ce vieux, c'est cette jeune fille... Vous tous que j'ai soignés et que je ne reverrai peut-être jamais plus, recevez mon adieu.

"J'aime cette institution et pourtant c'est un triste lieu pour une âme sensible. C'est là que vous en devinez des histoires lamentables. C'est là que vous en frottez des douleurs dont vous n'auriez jamais eu le soupçon. Que de vies manquées viennent s'échouer sur le lit d'hôpital; que de désespoirs, que d'avatars de toute sorte! Quelquefois pendant les longues nuits de veille ou les occupations les plus attachantes ne peuvent empêcher l'imagination de vagabonder, je me penche sur un de ces pauvres diables que roule le flot fiévreux de la ville, et que l'ambulance nous apporte, un bon jour, inertes, et j'essaie de me reconstituer son existence. J'ébauche des romans fous... Vous vous figurez la salle avec ses rangées de lits où sommeillent les malades; à une extrémité une soeur égrenant son rosaire; à l'autre un grand crucifix, et là-dessus un silence lourd coupé de temps en temps par une plainte ou un appel. Ces veilles silencieuses me laissent toujours une impression indéfinissable.

"Quand j'y réfléchis je me dis que la vue de toutes ces souffrances nous est bonne parce qu'elle nous pénètre de l'esprit de notre profession et nous fait mieux comprendre le bien que nous pouvons faire à un malade en lui offrant directement notre sympathie, avec nos soins, au lieu d'agir à son égard avec l'indifférence d'une machine. Mais pour nous former aux vertus de notre état, nous avons surtout l'exemple des soeurs qui nous dirigent. Un regard de mère St François suffit à me pacifier quand je suis trop ennuyée, et que la révolte monte de mon coeur à mes lèvres. Mère St François ne subit-elle pas comme nous bien des boutades imméritées? Ne partage-t-elle pas tous nos travaux? J'ai vu ses jambes, une fois qu'elle les pansait. Elles sont enflées de fatigue. Un jour, mère St François s'arrêtera ne pouvant plus marcher et les pauvres perdront une servante.

"Et mère St Jean, mère St Irénée, mère St Louis, quelles bonnes petites soeurs encore. Mère St Jean, tout le monde l'aime ici, les malades surtout. Les plus bourrus s'apaisent en voyant pointer sa cornette

noire entre leurs rideaux blancs, les petits lui sourient, les vieux la réclament, c'est un succès sans précédent. Aussi elle a une manière d'aborder les malades, jamais elle ne leur témoigne ni hâte ni brusquerie, elle les encourage, les console, on dirait qu'elle souffre et espère la guérison avec eux. Un jour que j'étais fortement irritée contre un vieux grognard aigri encore par la maladie, elle me dit tranquillement: "Ma chère enfant, il faut vous habituer à considérer les membres souffrants de Jésus-Christ dans tous les malades, c'est le seul moyen de les aimer." Belles paroles qui devraient être notre devise à nous toutes gardes-malades, qui avons la mission de remplacer la soeur de charité dans les milieux où elle ne peut pénétrer."

Ces lignes très sincères peuvent donner une idée de la vie qu'on mène auprès des malades. Peut-être aussi éveilleront-elles quelque vocation, qui sait?

JEANNE.

AVIS est donné au public qu'en vertu de l'Acte des Compagnie 1902, il a été délivré, sous le Sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des Lettres Patentes en date du 12 octobre constituant en corporation Archibald de Lery Macdonald, gentilhomme, du village de Rigaud, dans la province de Québec; Henri Alexandre Abdon Brault, notaire; Jacques Brault, agent; Tancrède Mongenais, agent; Auguste Rinfret, avocat, tous de la ville de Montréal dans la province de Québec, pour les fins suivantes:

(a) Pour acheter et vendre des grains et des céréales de toutes espèces et pour manufacturer, vendre et acheter de la farine et des autres aliments manufacturés avec des grains et des céréales et bâtir, acheter, louer et opérer des moulins, des éleveurs, des bâtisses pour la production et mettre en entrepôts les grains et céréales et tous les produits qui peuvent en être manufacturés, pour acheter, vendre et commercer dans les produits des moulins et manufactures de grains et céréales en tout état.

(b) Faire le commerce de marchands de bois et de propriétaires de scieries, de moulins à pulpe et à pâte à papier et de moulins à papier et manufacturer, vendre, acheter et exploiter tous les produits de ces moulins.

(c) Etablir, posséder et exploiter des moulins pour carder la laine et autres produits semblables et finir les étoffes.

(d) Produire de l'électricité pour l'éclairage, le chauffage et la force motrice requis pour les fins de la Compagnie et construire et entretenir tous travaux, stations, engins et les machines et appareils nécessaires à la production et à la distribution de l'électricité avec le droit de vendre le surplus de l'électricité dont la Compagnie ne se servira pas pour son commerce ou en disposer en toute autre manière — pourvu que ce droit soit sujet à toutes les lois provinciales et à tous règlements municipaux adoptés sur ce sujet lorsque la Compagnie l'exercera en dehors de ses propriétés.

(e) Pour faire des demandes, acheter ou acquérir de quelque manière tout brevet d'invention ou invention, marques de commerce, droits d'auteur ou privilèges semblables relatifs aux affaires de la Compagnie et vendre et disposer de ces choses comme il sera jugé à propos.

(f) Etablir des agences pour toutes les lignes d'affaires de cette Compagnie et avoir des agences dans chacune de ces lignes.

(g) Se fusionner avec toute personne ou personnes ou compagnie exerçant une industrie de même nature, disposer de tout l'actif de cette compagnie sujet aux dispositions de l'Acte des Compagnies 1902; acheter et acquérir toute industrie de même nature et les payer en deniers, obligations ou actions acquittées de cette Compagnie.

(h) Acquérir par achat, loyer ou autrement détenir les propriétés mobilières et immobilières qui pourraient être jugées nécessaires pour les fins de l'industrie de la Compagnie et les exploiter, tels que fabriques, magasins, entrepôts et maisons de pension.

(i) Acheter pour la somme de \$50,000 ou moins, comme il sera convenu, la propriété suivante: un moulin à farine, à carder, à scier le bois, etc., étant le numéro 98 des plan et livre de renvoi officiels du cadastre du comté de Vaudreuil pour le village incorporé de Rigaud, avec ses dépendances, clientèle, chalands, marques de commerce et tous ses accessoires et d'en payer le prix en tout ou en partie en obligations, débiteures ou actions acquittées de cette Compagnie.

La Compagnie exercera son industrie par tout le Canada et ailleurs sous le nom de "La Compagnie des Moulins de Rigaud" à responsabilité limitée, avec un capital de cent cinquante mille piastres divisé en mille cinq cents actions de cent piastres chacune, et le bureau-chef de ladite Compagnie sera au village de Rigaud, dans la province de Québec.

Daté au bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 12e jour d'octobre 1906.

R. W. SCOTT,

A. L. RINFRET, Secrétaire d'Etat.  
118 rue St Jacques.

# Lui Redonna la Santé

## RAPIDE GUÉRISON DE Mlle. EGLISON

Elle est guérie par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et elle exprime sa reconnaissance à Mme Pinkham.

Pour le merveilleux secours, qu'elle en a reçu, mademoiselle Zula Ecclison, 6 rue Erié Est, St-Thomas, Ont., croit qu'il est de son devoir d'écrire la lettre suivante pour publication, afin que les autres affli-



Zula Ecclison

gées puissent en profiter de la même façon. Elle écrit:

"Je recommande avec joie votre Composé Végétal de Lydia E. Pinkham comme tonique et régulateur féminin. J'ai souffert pendant quatre ans de déplacement et seules, celles qui ont éprouvé ces terribles souffrances peuvent se faire une idée des tortures mentales et physiques de celles qui en sont affligées. Votre Composé Végétal m'a guérie. En moins de trois mois je fus complètement ramenée à la santé et renforcée et maintenant les périodes sont régulières et sans douleur. Quelle bénédiction d'obtenir un tel soulagement quand tant de médecins n'ont pu réussir à vous soulager. Votre remède est meilleur que tous les médecins et tous les remèdes que j'ai jamais eus."

Aucun autre remède n'a opéré autant de guérisons de maladies féminines que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Les femmes qui souffrent de périodes irrégulières ou douloureuses, mal de reins, flatuosité, déplacement des organes, inflammation ou ulcération, peuvent recouvrer force et santé parfaites en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Mme Pinkham invite toutes les femmes malades à lui écrire pour lui demander conseil. Elle en a conduit des milliers à la santé. Son expérience est très grande et elle en fait profiter toutes celles qui ont besoin d'un conseil sage. Elle est la bru de Lydia E. Pinkham et depuis vingt-cinq ans elle a donné ses conseils gratuits aux femmes malades. Adresse: Lynn, Mass.



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons j'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

## RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

# PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDÉE?—Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consuls. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centins en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

## LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Paganini, 1784-1839, né à Gènes.

Le plus étonnant des virtuoses sur le violon, a inventé des effets nouveaux et extraordinaires dont quelques-uns seulement ont pu être imités par un petit nombre de violonistes, notamment Sivori, mais dont, pour la plupart, il a emporté le secret dans la tombe. Il y avait certainement, dans sa manière, de l'excentricité voulue qu'on a souvent taxée de charlatanisme, et la façon de chanter n'était pas toujours d'un goût exquis; mais le prestige de son exécution était tellement surprenant que plus d'un auditeur superstitieux lui a attribué des moyens surnaturels. Il avait promis de livrer son secret avant de mourir, mais n'a pas tenu cette promesse.

Un de ses "effets" de prédilection consistait à enlever trois des cordes de son violon et à exécuter sur la seule quatrième corde les difficultés les plus abracadabrantes. C'est plus acrobatique qu'artistique, mais surprenant au plus haut degré.

Sivori (Camille) 1815-1894, né à Gènes. Élève de Paganini et continuateur de son école; eut les succès les plus prodigieux dans le monde entier, non seulement par sa virtuosité transcendante, mais aussi par l'ampleur et l'élévation de style avec lesquelles il interprétait les maîtres classiques.

C'était un grand artiste et un remarquable lecteur.

Il a publié quelques morceaux de violon, la plupart dans le genre fantaisie, sans grande valeur.

Milanollo (Teresa) 1827, née à Savigliano, Italie.

Virtuose admirable surtout par l'expression et la profondeur du sentiment artistique, elle parcourut à diverses reprises l'Italie, la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Prusse, l'Autriche et la Suisse avec des succès toujours croissants. Elle avait le bon goût, même déjà parvenue à un talent hors ligne, de rechercher des leçons des maîtres du violon partout où ses voyages lui en faisaient rencontrer; c'est ainsi qu'elle fut successivement élève de Lafont, de Habeneck, de Bériot, pour ne nommer que les plus célèbres.

Elle eut une soeur, Maria, qui fut son élève et partagea ses succès, mais qui mourut très jeune, en 1848.

Sighicelli (Vincent) 1830, né à Centa. Fils et petit-fils de violonistes jusqu'à la cinquième génération. A joué à Paris d'une certaine notoriété pendant de longues années. A présent il ne se fait entendre que rarement. Il a publié un certain nombre d'oeuvres estimables pour le violon.

Bottesini 1823-1889, né en Lombardie. Le seul virtuose-contrebassiste qui ait jamais existé; exécutait sur cet instrument ingrat les plus suaves cantilènes et les traits les plus compliqués; il obtenait des sons harmoniques avec une extrême facilité apparente; c'était le Paganini de la contre-basse.

J'ai cité, je crois, les artistes les plus saillants de cette belle et féconde école italienne, que nous dédaignons trop parce que nous ne la connaissons plus assez. En art, il faut savoir être éclectique, et considérer qu'une musique qui a pu passionner pendant plusieurs siècles l'Europe entière ne saurait être totalement dénuée d'attraits. La connaissance de l'école italienne et de ses procédés nous touche d'ailleurs à un point de vue plus personnel. L'origine commune des deux nations et des deux langues, la fréquence des relations, la présence longtemps prolongée des chanteurs italiens à Paris, expliquent les nombreux emprunts faits par une école à l'autre, emprunts sans lesquels certaines parties de l'histoire de la musique française, que nous allons tenter d'esquisser, seraient à peu près incompréhensibles.

### Ecole Classique Française

C'est à Rameau, le plus grand compositeur dramatique de son temps, 1683-1764, sur lequel nous avons déjà donné quelques courtes notes biographiques, que nous devons reprendre l'étude de l'école française. Rappelons brièvement que ce musicien génial a commencé par écrire des ouvrages d'enseignement, et que c'est seulement à un âge avancé qu'on le voit s'attaquer au théâtre. Avec lui, l'instrumentation se colore, les bois prennent un semblant d'indépendance, le contour mélodique s'ennoblit, et l'harmonie acquiert quelque richesse; d'une façon générale, il continue le système de Lully, avec plus d'extension. La même époque vit donc, à peu près simultanément, Bach en Allemagne, Scarlatti en Italie, Rameau en France.

(A suivre)

## Une page d'histoire contemporaine

Ecrit pour l'Album Universel  
par l'abbé Serpaggi.

Au mois de juillet dernier la Cour de Cassation de Paris, par un verdict favorable à Dreyfus, après un long rapport du procureur général Baudoin, cassait les jugements de Paris et de Rennes contre ce même Dreyfus. Sur 51 membres présents à cette assemblée plénière, 33 se sont prononcés pour la cassation du procès de Rennes sans renvoi, 18 avec renvoi.

De quel côté est la justice contre la faute, ou l'injustice en faveur du coupable? En somme, le capitaine Dreyfus est-il coupable de trahison, ou ne l'est-il pas?

Paris et Rennes ont répondu oui; la Cour de Cassation, à la majorité de 18 voix, aurait répondu non.

Pour connaître la valeur morale du verdict de cette Cour suprême, examinons sommairement les faits de cette fameuse affaire, car vouloir les aborder en détail, cela exigerait un temps énorme, ainsi que l'examen total de tous les documents officiels relatifs à ce triple procès; ce qui n'est pas strictement rigoureux pour se former une notion exacte de l'innocence ou de la culpabilité d'un homme.

Lorsque Dreyfus fut accusé de trahison et traduit devant le conseil de guerre de Paris, il fut condamné par ses pairs à l'unanimité, après les dépositions de témoins à charge, et aucun à décharge. C'est dire, qu'alors il fut reconnu coupable. Quelque temps après, pendant que Dreyfus subsistait sa peine aux Iles du Salut, une campagne sourde, commença à transpirer dans un certain clan politique en faveur du détenu des Iles du Salut. Un discours au Sénat, par un membre de la gauche, Cherer Kestner, certains articles de la presse parisienne, firent entendre que Dreyfus serait peut-être innocent et que la trahison devait retomber sur un autre. Cette polémique de presse, très violente de la part des partisans de Dreyfus, amena un nouveau conseil de guerre contre le commandant Esterhazy, mais celui-ci fut acquitté à l'unanimité des voix. Une partie de la presse ne fut pas contente du verdict de ce procès. Quelques membres de la Chambre des députés — extrême-gauche — prirent fait et cause pour le condamné; la tribune retentit de fameux discours soutenant l'innocence de celui-ci. Le gouvernement protesta et proclama à son tour la culpabilité du capitaine Dreyfus. Rien n'y fit. Certains journaux, aux idées avancées et hostiles à l'armée, crièrent à l'injustice, poussèrent des cris de haine, demandèrent la révision du procès; certains écrivains, comme E. Zola, dont la littérature n'est pas précisément un chef-d'oeuvre de propreté, Thiébaud, qui s'intitule pompeusement Anatole France, le colonel Picquart, Georges Clémenceau, qui joue toujours au César, et une foule d'autres, vinrent en aide à la presse favorable à Dreyfus, et tous à l'unisson et sur un ton de chiens enragés, sommèrent le gouvernement de faire réviser le procès de Paris. Sur les entrefaites, Zola, par son intempérance de langue et pour son "j'accuse", fut condamné par la Cour de Paris, mais n'ayant guère d'attrait pour le régime cellulaire, il mit entre lui et la sentence du tribunal, la frontière. Picquart fut mis en réforme, et plusieurs journaux condamnés à des amendes. N'importe, la même presse continua toujours sa campagne, et finalement le gouvernement de Waldeck-Rousseau entama la révision, après une délibération de la Cour de Cassation qui, cette première fois, se prononça pour le renvoi devant un nouveau conseil de guerre.

Ici, les intrigues furent nombreuses en faveur de l'accusé. On se rappelle encore la démission de Quesnay de Beaurepaire, indigné des procédés de certains de ses collègues, qui voulaient à tout prix et malgré la justice, proclamer l'innocence de Dreyfus. Toutefois, devant ce scandale retentissant, on n'osa pas aller jusque-là. Rennes fut choisi pour devenir le théâtre de ce second procès. Le procès fut long, tous les chefs d'accusation furent examinés, beaucoup de témoins de part et d'autre furent entendus. Les témoins à charge furent principalement les généraux Mercier, Langlois, Gonze, Roget, Billot, le commandant Cuignet, tous les ministres de la guerre de cette époque, Picquart et un ancien ministre de l'Intérieur, Trarieux, furent pour l'accusé. A ce procès, un témoin inattendu un autrichien, marié à une française, fit une déposition formidable contre Dreyfus. Incontestablement elle fut d'une grande portée et marqua le traître d'un stigmate indélébile. Aussi les amis de Dreyfus ne purent mieux faire que d'insulter l'étranger. C'était toujours du reste, la manière de justifier leur client.

Après de retentissants débats, après une longue plaidoirie de Maître Demange, Drey-

fus fut condamné à la majorité des voix, et pour la deuxième fois. Tout le monde paraissait vouloir accepter la sentence de Rennes. Mais tel ne fut pas l'avis de la presse hostile à l'armée et de plusieurs radicaux socialistes. On décida vaillamment, de blanchir Dreyfus. Une nouvelle campagne, plus acharnée, plus habile, fut commencée. Des hommes triés sur le volet, prêts à toutes les besognes, furent choisis pour le besoin de la cause. Félix Faure, président patriote mourut... Loubet, parfait caméléon, le remplaça. André, franc-maçon, créateur et protecteur des fiches, fut placé au ministère de la guerre. Ce dernier ne se laissa jamais pour innocent Dreyfus. Il fit tout, il employa tous les moyens. Il falsifia des pièces, il essaya d'acheter la conscience de certains officiers, et sur leur refus, il les disgracia. Que ne fit-il pas contre le commandant Cuignet, le témoin irréductible? A un moment donné, il voulut le faire passer pour fou. Le procès Dautriche est encore présent à la mémoire de tout le monde, pour savoir jusqu'où André poussait son audace. Bref, il échoua partout. Vint enfin le tour de la Cour de Cassation. Celle-ci, arbitre suprême en affaires de jugement, après les rapports du conseiller Moras, qui se prononça pour la cassation avec renvoi, et du procureur Baudoin, qui demanda la cassation sans renvoi, se conforma aux vœux de ce dernier, et Dreyfus deux fois coupable, fut innocent la troisième fois.

Il est aisé de comprendre que la Cour ne contenta pas tout le monde. Certes ce fut une grande fête pour les partisans de Dreyfus, mais la plus grande partie de la France en fut écoeurée.

Le second verdict de la Cour de Cassation, selon toute vraisemblance, ne fut pas un acte de justice, mais une complaisance. Les faux du procureur Baudoin — que le commandant Cuignet a péremptoirement prouvés — les insultes, les insanités de ce dernier à l'adresse des officiers de l'armée en sont une preuve irrécusable. Ce monsieur avait pris un ton si arrogant avec les témoins qui n'étaient pas en faveur de Dreyfus, qu'il ne pouvait jamais se défendre une fois mis en présence d'eux, et au moment de leur déposition, de les insulter. A coup sûr, on peut dire du procureur Baudoin, qu'il n'était pas un juge, mais un valet aux gages de la famille Dreyfus.

Pour conclure, Dreyfus est-il coupable ou innocent? Nous pensons avec tous les officiers de l'armée, avec les deux conseils de guerre, et nombre d'honnêtes magistrats de la Cour Suprême, que Dreyfus est coupable.

Ce n'est pas le verdict de la majorité de la Cour de Paris, qui modifiera notre avis. Nous allons plus loin. L'affaire Dreyfus a été une affaire de conspiration. Les ennemis de l'armée, de l'ordre public, les écrivains licencieux, tous étaient pour lui. Au reste, Dreyfus appartient à une race qui le voulait coûte que coûte innocent. Elle a prouvé sa puissance grâce aux liasses de billets de banque dont elle dispose par ses banques et son agiotage. Les écus d'Israël ont eu raison des consciences et des répu-gnances. Les douze tribus peuvent s'applaudir de leur triomphe, sans éprouver pour cela le moindre scrupule de conscience, le Talmud est là pour réparer la brèche. Mais que les peuples civilisés et chrétiens prennent garde. Que les hommes d'élite et doués d'intelligence ouvrent les yeux et orientent au danger, sans quoi, un jour une grande portion de l'univers se réveillera sous la domination de ce peuple qui n'est pas comme tous les autres, et qui se croit supérieur à tous.

Que le malheur et la déchéance de la France les instruisent, s'ils ne veulent pas périr à leur tour. (1) "Ab uno disce omnes".

Abbé SERPAGGI.

(1) À l'heure où nous écrivons ces lignes, les dépêches d'Europe nous apprennent que le colonel Picquart, lui aussi réhabilité, comme son protégé, vient d'être désigné pour le portefeuille de la guerre. Peut-on avoir plus de mépris pour les convenances, montrer plus de cynisme envers une nation?

Il paraît que Clémenceau-César, est l'auteur d'un pareil coup d'audace.

### PENSEES

On dit que l'art de causer se perd en France: c'est aussi l'art d'agir.

Baron de HUBNER.

Le dernier jour de la France sera l'avant-dernier jour de l'Angleterre.

Elisabeth TUDOR.

### Un bienfait pour le beau sexe!

Poitrine parfaite avec les

#### POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépot général pour la puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL  
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



### L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique. La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.

#### LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE

87, rue St-Christophe, MONTREAL LTEE

### Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

#### RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaitante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et savent naître les maladies des femmes, et sont toujours prêts à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaitante et Compétente au sexe faible.

Adresse: Madame Gastard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.

### UN BON DESSERT

demande de bons ingrédients. Vous ne réussirez jamais à faire un bon dessert avec des essences inférieures.

#### Les Essences Culinaires de JONAS

doivent leur vogue sans cesse croissante, au choix rigoureux des matières premières, à leur parfaite distillation et à leur qualité supérieure invariable. Exigez toujours les Essences Jonas.

Henri Jonas & Cie, 389 et 391 St-Paul



## LA CONQUÊTE DE L'AIR

Le comte Zeppelin vient d'effectuer au-dessus du lac de Constance (Suisse) et dans d'excellentes conditions une expérience de navigation aérienne tentée dans son nouveau ballon.

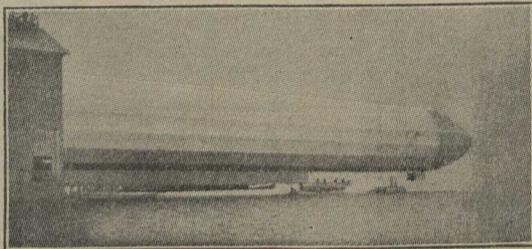
Ce ballon affecte la forme d'un cône de 420 pieds de longueur par 38 de large. Il

est couvert d'une épaisse toile de chanvre. La propulsion est assurée par quatre hélices et la direction par une série de gouvernails longs de 8 pieds par 4 qui permettent non seulement de diriger le navire aérien à droite ou à gauche mais encore de le faire monter et descendre sans rien perdre de la force ascensionnelle du ballon et sans jeter de lest.

La première sortie faite par le comte Zeppelin dans ce ballon a obtenu un entier succès. Pendant deux heures le dirigeable a évolué au-dessus du lac de Constance à une vitesse moyenne de 25 milles à l'heure. Il s'est élevé à une hauteur de plus de mille pieds et est ensuite redescendu, sans difficulté, jusqu'à quelques pieds

de la surface du lac. Le capitaine en charge du dirigeable lui a fait décrire avec la plus parfaite aisance, les courbes et les circonvolutions les plus compliquées.

Le comte Zeppelin se déclare enchanté de l'expérience.



Nouveau ballon dirigeable du Comte Zeppelin, sortant de son garage.

est subdivisé en seize compartiments dont chacun contient un ballon à gaz. Le pouvoir moteur est fourni par deux machines Daimier d'une force de 83 chevaux chacune. Le ballon Zeppelin pèse environ 18,000 livres et jauge 40,800 pieds cubiques de gaz. L'armature extérieure du ballon est re-

### DE-CI DE-LÀ

#### Simple histoire d'une chanson

Un jour, trois amis se promenaient sur le boulevard.

L'un disait:

—C'est moi qui ferais volontiers un excellent déjeuner...

—Et moi je me contenterais d'un déjeuner, quand même il ne serait pas excellent.

Et le troisième ajouta:

—Et moi d'un déjeuner fort simple pourvu que ce fût un déjeuner.

—Combien faudrait-il pour cela? demanda le premier.

—Mets une dizaine de francs environ.

—J'ai une idée, continua le questionneur. Suivez-moi.

Ce que firent ses deux compagnons.

Ils entrèrent tous les trois chez un éditeur de musique. Et le premier commença:

—Monsieur, nous venons vous proposer de nous acheter une romance dont monsieur a fait les paroles, monsieur la musique et que je vais vous chanter, parce que je suis le seul d'entre nous qui ait un peu de voix.

—Chantez toujours, répondit l'éditeur. Nous verrons après.

Le jeune homme chanta et l'éditeur dut être satisfait, car il paya la romance quinze francs.

Les trois amis au comble de leurs vœux coururent à un restaurant.

L'auteur des paroles s'appelait Alfred de Musset, le musicien Monpou, et le chanteur Dupré.

Quant à la romance, qui fit le tour des cafés-concerts, et des salons, elle avait pour titre "l'Andalouse" et commençait ainsi:

Connaissez-vous dans Barcelone Une Andalouse au teint bruni.

Cette romance payée \$3.00 en rapporta \$8,000 à l'éditeur.

#### L'homme-Toupie

Un match assez singulier a été disputé, récemment, au Tivoli-Vaux-Hall de Paris: il s'agit d'un match de valse! Un célèbre valseur italien avait, en effet, promis de verser la jolie somme de mille francs à tout valseur capable de lutter victorieusement avec lui d'énergie et de souffle. Cinq compétiteurs seulement se sont présentés: trois Français, un Italien et un Russe. L'épreuve commencée à dix heures et demie du matin dura jusqu'à deux heures et demie après minuit, soit quatorze heures consécutives! Une équipe de danseuses se relayait d'heure en heure afin que les concurrents eussent constamment des partenaires "fraîches"; quant au pianiste il fut héroïque et pendant toute la durée du match il entraîna les concurrents de cette lutte chorégraphique aux sons de cent quatre valses différentes! La lutte se termina par la victoire éclatante du valseur italien qui ne cessa de tourner en mesure pendant ces quatorze heures à peine coupées de quelques instants de repos, et l'emporta de dix-huit valses sur ses rivaux essoufflés et rendus.

#### LE VAINQUEUR

Si l'on faisait une enquête sur la valeur respective des médicaments vendus pour la guérison du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, il est hors de doute que le BAUME RHUMAL serait en tête de la liste.

### MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir

vos poêles et vos ustensiles de cuisine AVEC



La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

## OZO

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.

### COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles.

Pour \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement. Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 332 Notre-Dame Ouest, et nous attendons votre visite; faites-la aujourd'hui.

The Dominion Co-operative Association Co. (Capital \$1,000,000.00) LTD. 332 Not.-e-Dame Ouest, MONTREAL



### Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

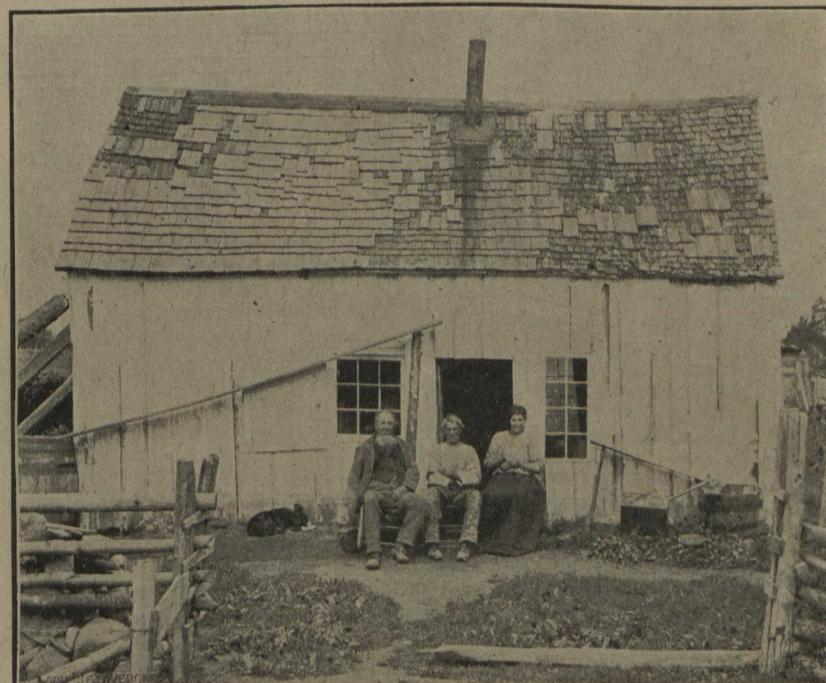
VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

### Quimétoscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent offert au public cette semaine. I. E. Quimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.



Vieille maison bâtie à St Bruno, P. Q., en 1762. Cette maison, qui date de l'occupation française du Canada, est actuellement habitée par M. Pierre Goyette. (Cliché Laprés et Lavergne, 360 rue St Denis, Montréal).

### Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10  
No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par Express franc de port, sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.

660, Rue Craig Ouest, - Montréal

### Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRÈRES-MARISTES  
32 ANS DE SUCCÈS

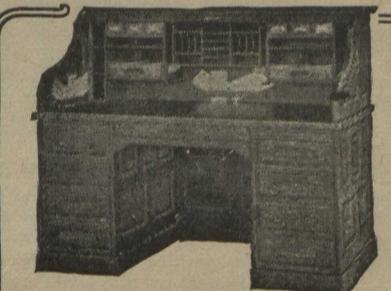
Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des États-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



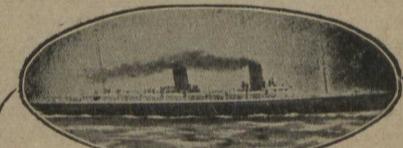
Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO., 221, rue St-Jacques, Montréal Tél. Bell Main 1691



### CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- \*LA SAVOIE . . . . . nov. 22
- \*LA PROVENCE . . . . . nov. 29
- \*LA LORRAINE . . . . . déc. 6
- \*LA TOURAINE . . . . . déc. 13
- LA BRETAGNE . . . . . déc. 20
- \*LA PROVENCE . . . . . déc. 27

\*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

TELEPHONE BELL EST 1361

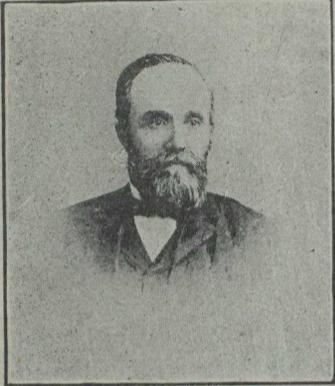
### Pierre Leclerc PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent

# Dieu et le Matérialiste

ETUDE SOCIALE INEDITE, PAR FEU ALPHONSE THOMAS



Feu Alphonse Thomas

M. Alphonse Thomas, écrivain et philanthrope, est décédé à Chambly Bassin, le 17 juillet 1905. Il était âgé de 64 ans. M. Thomas était hautement apprécié de tous ceux qui avaient l'avantage de le connaître. Il travailla par ses écrits et par sa parole à améliorer le sort des ouvriers. On lui doit plusieurs ouvrages de controverse religieuse: "Albert ou l'Orphelin Catholique", "Gustave ou un Héros Canadien."

Des savants ont fait maints discours, ont écrit maints volumes, pour dire que tout ce qui existe et dans le ciel et sur la terre n'est que matière.

Etudions donc quelques-unes des hypothèses par eux généralement admises, quitte à donner le résumé des études de ces hommes, études sur lesquelles ils appuient leurs dires. Ils affirment par exemple:

"Des masses immenses de molécules sont originairement disséminées dans l'espace. Les mouvements se modifient, d'une part, ces mouvements s'éteignent en partie par le choc et se transforment en chaleur; d'autre part ils se régularisent et deviennent circulaires.

Cette masse immense de molécules portées à une très haute température et animées d'un mouvement circulaire est une nébuleuse.

Le refroidissement qui s'opère à la surface détermine des combinaisons chimiques. Des particules solides se forment; à cause de la haute température, elles sont très brillantes.

Voilà la nébuleuse qui se transforme par le refroidissement en un immense soleil.

Comme la masse entière tourne sur elle-même, elle se porte en plus grande quantité vers les régions équatoriales... Peu à peu il se forme autour de l'équateur des anneaux concentriques, semblables à ceux que nous contemplons encore dans Saturne. L'anneau se renfle sur une point, s'amincit et se divise à l'extrémité opposée. Peu à peu, l'anneau se réunit en une seule masse. Il y a alors autour du soleil central autant de petits soleils détachés qu'il s'était formé d'anneaux. Telle est l'origine des planètes.

Semblablement, des anneaux peuvent se former à l'équateur des planètes, et devenir des satellites. Le refroidissement se continue sur la surface du soleil central comme sur celle des planètes et des satellites. Il a transformé peu à peu la masse gazeuse en une masse liquide.

L'astre présente alors l'aspect d'une masse de métal en fusion.

En continuant, le refroidissement forme des croûtes solides à la surface de cet Océan embrasé. Les croûtes augmentent d'épaisseur, et, à la suite d'une série de ruptures, d'éruptions et de bouleversements de toutes sortes, les matières en fusion sont enfermées sous une couche solide et refroidie qui recouvre toute la surface de l'astre; à ce moment le soleil est complètement éteint.

Tel est l'état actuel des planètes, tel est l'état futur de notre soleil.

Mais à ce même moment, la vapeur d'eau avait commencé déjà à se précipiter sur la surface de la planète. Elle continue à passer à l'état liquide. Peu à peu se forment les mers; puis la vie végétative, la vie sensitive et la vie intellectuelle apparaissent successivement sous l'action des forces cosmiques, par des transformations convenables.

Tel est le spectacle que présente aujourd'hui notre terre.

Cependant, peu à peu, l'eau des mers pénètre dans les couches du sol et se combine avec les substances. L'air lui-même est absorbé par les continents. La vie disparaît alors.

La lune est maintenant dans cet état; la terre y arrivera un jour.

Lorsque l'astre est privé d'atmosphère et d'eau, des crevasses se forment dans le sol. Augmentant indéfiniment, elles finissent par partager l'astre en un grand nombre de

fragments qui se meuvent dans l'espace d'un mouvement propre.

Les planètes télescopiques proviennent ainsi de la division d'un astre. Mais à la suite d'une série de siècles, ces astres brisés rencontrent un jour un amas d'autres astres brisés, et, grâce au choc, le mouvement est transformé en chaleur, et, de cette multitude de corps solides il se fait une nébuleuse ou un soleil incandescent. Cette nébuleuse, ce soleil se mettent à parcourir de nouveau la série de transformations cosmiques que nous venons de décrire.

Ainsi en est-il de l'univers? Sans cesse il y a des mondes en formation, des mondes formés et des mondes en ruine.

Voilà pour la création des mondes, hypothèses généralement admises. L'erreur va suivre, écoutons bien.

"La matière est éternelle, le mouvement est éternel; la quantité de matières et la quantité de mouvement demeurent éternellement les mêmes; mais les molécules se groupent diversement, les mouvements se transforment. De là, les variétés des phénomènes et la différence des substances."

"Qu'on fasse vibrer convenablement les molécules, on aura les phénomènes de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme."

Qu'on dispose les molécules dans un ordre déterminé, qu'on les mette dans un état d'activité spéciale, on aura une plante, un animal, un homme, les phénomènes de la vie végétative, de la vie sensitive et de la vie intellectuelle."

"Toute substance est une somme de molécules, tout principe d'activité est une résultante des forces matérielles." La substance vivante est composée d'atomes comme la pierre et l'air. La pensée est une sécrétion de la matière comme la résine et la bile."

"Il n'y a dans tout l'univers qu'un principe de force, ou plutôt qu'une force unique, le mouvement dont la transformation produit toutes les forces de la nature."

"Il n'y a qu'un principe de substance, ou plutôt qu'une force unique, le mouvement dont la transformation produit toutes les forces de la nature."

"Il n'y a qu'un principe de substance, ou plutôt qu'une seule substance, la molécule matérielle, homogène dans tous les corps, peut être l'hydrogène, plus probablement l'éther, dont la disposition ou la condensation variable donne naissance à toutes les substances."

"Nous n'admettons que ce qui est positif; les corps avec leurs changements, la nature avec ses phénomènes et ses lois sont des réalités positives, car l'expérience les atteint."

"Aussi nous croyons aux corps et à leurs combinaisons, à la nature et à ses lois, mais Dieu, l'esprit, nous sont inconnus, Dieu et l'âme échappent à l'observation et à l'expérience."

Les sens sont notre seul moyen de connaître. Dieu et l'âme ne sont pas du domaine des sens; on ne saurait par conséquent en admettre l'existence. Voilà pour leurs conceptions sur la création; ils empruntent aux savants modernes plusieurs de leurs théories et de leurs hypothèses; mais au lieu de voir dans la nature avec Newton, avec Laplace, avec Faye, avec tous les savants dignes de ce nom, l'effet d'un suprême ouvrier, ils veulent expliquer la nature par elle-même. Selon eux, Dieu n'est pas. Le corps c'est tout l'organisme, l'âme n'est qu'une fonction, la vie ne diffère pas de la matière qui, elle-même, n'est qu'un ensemble de forces ou de volontés. L'esprit n'est qu'une propriété de la matière, en conséquence, il n'existe pas de vie future.

Quand le corps est au tombeau, tout l'homme est mort. D'après eux encore, le cerveau, signe de l'intelligence, de la pensée, n'est que l'épanouissement de la moëlle épinière, comme la fleur l'est de la tige, et tous ces sublimes efforts oratoires, ces succès littéraires et scientifiques, ces héroïques vertus, tout cela n'est que la résultante des forces combinées de la matière.

Et ces savants matérialistes ont parlé dans un langage si élevé, ont écrit dans un style si chatié, le tout appuyé de chiffres si exacts, de pesanteurs si bien calculées, que c'est bien propre à tromper moins fortunés qu'eux sous le rapport de l'instruction. Mais celui qui raisonne, qui réfléchit, s'aperçoit bien vite que ces hommes se trompent en voulant tromper les autres; il découvre bien vite que toutes ces grandes phrases, que tous ces efforts de rhétorique, quoique superbes dans la forme, sont nuls de fonds et frisent souvent le ridicule. En effet, que de variations dans leurs discours et leurs écrits, que de contradictions dans leurs théories, que d'absurdités dans leurs hypothèses, misérable manteau dont ils se couvrent pour cacher leur faiblesse.

(A suivre)

## PLUS DE RHUMATISME AVEC LE Masseur Santé SNYDER



9,000 à 15,000 vibrations à la minute

Pourquoi souffrir lorsqu'il est facile de se guérir ?

Ce vibreur guérira toutes les douleurs rhumatismales, les névralgies, les congestions et inflammations et toute douleur aux jambes et aux reins, comme le lumbago, les maux de tête violents etc. Il guérit aussi l'impuissance causée par les excès et la déchéance du système nerveux. La constipation habituelle par le massage des intestins.



Achetez le Masseur Santé Snyder

Il redonne la jeunesse et la force.

Prix au détail, \$3.00 C. O. D. Un escompte libéral sera accordé au commerce.

Demandez nos Livrets, ils vous diront le comment et le pourquoi

SIMEON MONDOU, GERANT

Heures de Bureau : 10 h. A.M à 4 h. P.M. BOITE POSTALE 756

Dépot-Général : 55, Rue Saint-François-Xavier, Montréal. P. Q.

## SAC "KIT"

Brun, Olive, Vert-Foncé

En cuir à grain choisi. Monture couverte en cuir. Serrure, fermoirs et garnitures en cuivre. Doublure et portefeuille en cuir.



Prix : 16 pcs, \$10.00 18 pcs, \$10.62 20 pcs, \$11.25  
22 pcs, \$11.80 24 pcs, \$12.50

*Samontagne Limitée.*

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

LA BEAUTE de la femme est indissolublement liée à la beauté de la chevelure.

Pour avoir des cheveux souples, légers, brillants, il faut leur donner des soins constants, il faut surtout se coiffer avec les merveilleux postiches de la



Les Dames âgées ou chauves qui se désespèrent en voyant disparaître la royale parure de leur chevelure, s'adressent toutes à la

### Maison Palmer

qui crée pour elles des modèles spéciaux en cheveux blancs ou gris, à des prix défiant toute concurrence.

### Maison Palmer

No. 105 RUE NOTRE-DAME Ouest,

TÉLÉPHONE BELL MAIN 391

# LES CORSETS *D & A*

conservent leurs formes et unissent  
le confortable à la Mode



Payez tout ce que vous osez payer même pour un corset fait à ordre, et vous n'aurez rien de plus que si avec une simple partie de ce déboursé vous eussiez acheté un corset "D. & A." Quelles que soient l'exigence et la recherche que vous apportiez dans le choix de vos corsets. — Le corset "D. & A." vous donnera : bien-être et satisfaction en respectant votre bourse. — **POURQUOI ?**—Vous en connaîtrez le "pourquoi" après avoir examiné le corset. — Comment?—en constatant que ce corset est fait pour **VOUS**. Votre marchand vous le vendra, si non, nous vous informerons où vous pourrez vous le procurer.

D. & A. 215, Prix: \$1.00

Autres qualités, \$1. à \$3.50



# Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Débilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de



# Vin Biquina

Un tonique apéritif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assimilation.

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie, 18, Place Jacques-Cartier**



LE "MONTREAL"

## Excursions d'Automne

AU

## Saguenay

LA COMPAGNIE RICHELIEU ET ONTARIO

vend des billets d'aller et retour au **SAGUENAY** y compris les repas et la cabine, au prix de \$18.00.

Les vapeurs sont chauffés à la vapeur et éclairés à l'électricité. Beaux panoramas tout le long de la route.

BUREAU DES BILLETS DE LA VILLE,  
128, RUE SAINT-JACQUES,  
EN FACE DU BUREAU DE POSTE.

# STADIUM

PROCLAMATION SPECIALE

## Patinage à Roulettes

A la requête générale de nos membres et habitués, les patins sont maintenant loués au prix de 15c, pour les après-midis lorsqu'il n'y a pas de fanfare, et 25c, pour les soirées.

### SEANCE DE PATINAGE

Tous les après-midis de 1.30 à 5.00

Toutes les soirées de 7.30 à 10.00

Fanfare de service tous les soirs, (les dimanches compris), Aussi les samedis et dimanches après-midis.

Instructeurs gratuits en tous temps pour les commençants, qui cependant sont conseillés de venir aux après-midis ordinaires alors qu'ils peuvent recevoir encore plus d'attention. — Pour ceux qui ne sont pas membres, admission, 10c.

Attractions Nouvelles chaque Semaine

# The Montreal Photo- Engraving Co'y

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de "L'Album Universel," 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

ERNEST MACKAY, Propriétaire

C

ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,

COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec